

JOHN DEE

**LE SORCIER
DE LA REINE
ELISABETH**

PAR ARNOLD WALDSTEIN

LES MAITRES
DU
SECRET

COLLECTION HISTORIQUE ET ROMANESQUE
DIRIGÉE PAR LOUIS PAUWELS
AVEC JEAN-CLAUDE FRERE

TABLE DES CHAPITRES

I	LES SABLES DE LA RIVIÈRE DEE	page 9
II	LE SCARABÉE MÉCANIQUE	page 25
III	PROSPERO	page 43
IV	L'IMPÉRATRICE DE LA MER	page 59
V	LA MONADE HIÉROGLYPHIQUE	page 77
VI	L'OISEAU NOIR DANS LE SOLEIL LEVANT	page 94
VII	L'ORGUE DE CRISTAL	page 110
VIII	LE JEU D'ÉCHECS AVEC L'ANGE	page 123
IX	LE VOYAGE D'HIVER	page 144
X	CRACOVIE	page 160
XI	LE LION DE MER AILÉ	page 182
XII	LE CIEL DES TOURS ZODIACALES	page 201
XIII	LA DERNIÈRE VEILLE DE LA NUIT	page 223

*« Infâme, informe liberté,
Ignorante des cinq polyèdres uniques et parfaits,
Ignorante des cages de la géométrie divine,
Heureuse prison de la rétine,
Ignorante du plaisir continu des impitoyables et rigoureux
[réseaux. »
(Salvador Dali.)*

*Les sables
de la rivière Dee*

1

LE très catholique John Dee naquit en 1527, l'année du sac de Rome par les armées de l'Empereur, où les protestants virent le signe de la chute de Babylone, « putain du pape ». Un magicien de son envergure, futur émule de Faust, ami de la Reine-Vierge, se devait de naître en cette année de schisme où le spectre d'Alaric et de ses armées semblait assiéger à nouveau la Ville sainte.

Derrière les vicissitudes de l'Histoire auxquelles John Dee n'attachera jamais beaucoup d'importance, s'agitaient de sombres courants qui déchiraient les âmes : la belle unité du Moyen Age avait fait place à une décadence pleine de charmes, certes, mais qui inquiétait ; même si Dieu avait voulu ces troubles, il arrivait parfois qu'on se demandât de quel côté était le Diable. Le roi lui-même, si beau et si fier de ses îles, ne s'était-il pas mis en tête d'abattre les monastères, les réduisant par milliers à la famine ? Puissant comme un lion, Henri VIII incarnait à merveille son temps, lorsque, les larmes aux yeux, il envoyait ses femmes ou ses maîtresses à la hache du bourreau. Pour un peu, il aurait envoyé des roses

sur le lieu de leur supplice, disait en manière de plaisanterie Andrew Boore, l'un des médecins du roi. Mais aussitôt, il s'empressait d'ajouter que, par sa splendeur, « Londres ne saurait être comparée à Constantinople, Venise, Rome ou Florence ».

Londres, c'est la Babylone noire. Lugubre le jour, splendide et débauchée la nuit : Hillbrough est illustre par ses revenants et Bidford par ses ivrognes. Un garçon boucher devient poète, un poète entre dans la compagnie des mendiants : un simple échange.

Londres, un chaos en ordre, aime à dire le roi. La peste y est à demeure comme à Constantinople, car Henry VIII vaut bien un sultan. Les quartiers populaires, bâtis tout en bois, brûlent régulièrement.

La duchesse de Suffolk soigne elle-même son poulailler, trousse jusqu'à mi-jambe ; elle déjeune d'une livre de lard et d'un pot de bière. Le soir, elle rejoint Anne Boleyn, « la Vipère rousse », chez Lord Leicester ; on y joue à la main chaude, ces dames agenouillées, les yeux bandés. A ce jeu-là, les femmes les plus froides se réchauffent, même Lady Geraldine Kildare, qui adore se tricoter des mitaines en grosse laine rouge, les soirs où son palefrenier lui préfère les filles d'auberge.

Au cœur de la Cité, à la Tour, trônent les marques de la vengeance d'Henry, les crânes des traîtres embrochés sur des piques. Dans les immenses faubourgs, à Henslowe, à Hornbook, rôde « Messire des Os desséchés », cette syphilis qui dépasse la lèpre en horreur. Et dans son célèbre *Dialogue sur la peste*, Bullein écrit : « Nous autres gueux n'avons cure des cadavres et ne les respectons point : nous recherchons les vêtements portés, chausses, ceintures, chapeaux, souliers, que leur mort nous procure alors que, de leur vie, ils ne voulaient pas nous les céder. C'est tout gain pour nous. »

La compagnie des mendiants, aussi bien organisée que les gens de paix, est un Etat dans l'Etat. A Greenwich, non loin de Mortlake où est né John Dee, à quelques milles de Stratford-sur-Avon où naîtra un autre magicien, une bande de

malandrins en haillons torture un ours aveugle attaché à un poteau. Aux pieds de la bête rendue folle par la douleur, gisent un chien mort et un homme agonisant, le crâne fendu par la griffe du pitoyable monstre. Assis en rond devant des chopes de bière, les mendiants font leurs paris, indifférents aux hurlements de l'animal.

Mais le pire chancre du moment, celui qui autorise tous les débordements et qui consterne les puritains, c'est le théâtre. Contre lui, un prédicateur, ami de Lord Ascham, déclare : « La cause des épidémies est le péché, si vous y réfléchissez bien ; et la cause du péché, ce sont les pièces de théâtre, par conséquent la cause des épidémies, c'est le théâtre. »

Il n'a peut-être pas tort : le théâtre, c'est l'œuvre au noir des masses londoniennes, le mystère porté sur la scène. Etudiants, oisifs, apprentis en rupture de contrat, mais aussi courtisans et courtisanes vont y communier dans l'encanaillement.

Le *Palais des plaisirs*, de Painter, montre ouvertement ce qui se passe dans les coulisses du palais royal. Situés presque tous sur les bords de la Tamise, les théâtres, « Black-Friars » ou « Théâtre du Globe », « Montreurs d'ours » surtout, enrichissent les passeurs. La plupart des salles sont de simples cours d'hôtellerie ou des halles fermées où l'on joue le soir. Les décors sont simples : deux épées croisées signifient une bataille, une jupe de femme sur un manche à balai figure un destrier caparaçonné. Un théâtre riche possède des membres de Maures, un dragon, un grand cheval, une cage, un rocher, quatre têtes de Turcs et une bouche d'enfer. Un acteur barbouillé de plâtre et immobile signifie une muraille ; s'il écarte les doigts, c'est que la muraille a une lézarde. Un homme chargé d'un fagot, suivi d'un chien et portant une lanterne, c'est la lune. Tandis que les acteurs, les joues rougies à la brique pilée ou noircies au bouchon brûlé, gesticulent et déclament, les gentilshommes et les officiers, avec leurs panaches et leurs rabats de dentelles d'or, rient, jouent aux cartes ou au *Post and pair* ; et en bas, dans l'ombre, sur le pavé, parmi les pots de bière et les pipes, grouillent les *puants*, le peuple. De temps en temps, ils hurlent : « Vive

Votre Cochonnerie ! », en direction de Sir Walter Raleigh, ivrogne, bel esprit, pilier de la taverne *la Sirène* et futur ami et protecteur de John Dee. Le noble sire se lève et rend les hommages.

C'est au bord de la rivière, non loin de là, à Mortlake, près du palais de Greenwich fait de briques couleur de pêche et restauré par Henry VIII l'archiphénix, que John Dee vient au monde. A moins d'un mille de ce lieu rose et vert, noyé dans une brume moelleuse, où naîtra, six ans après, sa maîtresse royale, « l'Impératrice de la Mer », Elisabeth d'Angleterre. Les maîtres invisibles d'un destin qui, toujours, dénierait le hasard, font s'incarner les deux personnages indissolublement liés avec un infime décalage de temps et d'espace, comme pour souligner encore que les abîmes les plus étroits sont les plus profonds.

Très tôt, lorsqu'il se distancera de l'humanisme officiel pour étudier l'astrologie — cette science suprême, magie astrale qui met les êtres à leur vraie place dans l'univers —, John Dee apprendra que dans son horoscope de naissance le Soleil se trouve au 21° degré du Cancer, ce qui, d'après les symboles égyptiens du zodiaque transmis par l'astrologue Hiram Hayden, correspond à cette image : « La Lune décroissante au milieu des nuages éclaire faiblement sur la mer un vaisseau démâté et, sur le sable de la côte, un char vide qui commence à s'enfoncer. »

Au cours de sa longue existence, John Dee verra à de nombreuses reprises cette image fatidique faire irruption dans les événements : son nom lui-même ne lui a-t-il pas été donné par la rivière Dee, affluent de la Tamise, traversant ce pays de Galles qui donnera ses plus beaux fleurons à la noblesse du royaume d'*Engelland* ?

Dieu soit loué, l'image symbolique située dans le signe diamétralement opposé du zodiaque, et qui vient contrebalancer la première selon les meilleures règles des maîtres hermétiques, est ainsi décrite : 21° du Capricorne : « Dans un cabinet de travail, on voit un haut pupitre sur lequel un in-folio est

ouvert, les pages couvertes d'hiéroglyphes. Sur une table, des appareils scientifiques. »

Très vite, le jeune savant apprend à reconnaître dans ces deux images complémentaires les deux tendances opposées de sa nature, propres à la constellation du Cancer : errance et vie d'études, bohème et sagesse saturnienne, aventure et claustration, gloire et renoncement. Toute son existence va osciller entre ces deux extrêmes à dominante vert-de-gris, comme les deux plateaux d'une balance dont le fléau serait sa conscience, cette conscience vertigineuse de thaumaturge qui lui permettra d'accéder à des plans de réalité supérieurs : du haut du mât de misaine invisible d'un vaisseau pourtant démâté, il pourra regarder maintes fois « le char vide » s'enfoncer dans les sables grisâtres de rives par trop réelles. Et la fin de son existence bouclera hermétiquement la boucle : parti de la solitude studieuse de son cabinet de travail, il la retrouvera à l'heure des adieux à ce monde auquel il n'appartient plus, depuis longtemps, que par son corps et une infime partie de son esprit.

La conjonction de Saturne avec le Soleil dans le signe du Cancer, à proximité de l'étoile Sirius, indice de puissance dangereuse et de contact avec le divin, confère à notre jeune savant une gravité parfois pesante dont il ne se départira jamais au cours de son long séjour sur cette planète. Lors de son admission au collège de Cambridge, il surprend un jour son père, homme fruste et fort en gueule, déclarer, non sans quelque inquiétude, à son épouse : « Cet enfant ne sera jamais jeune. » Peut-être le devint-il à la fin de sa vie, mais personne n'était plus là pour s'en apercevoir.

Selon les traités d'astrologie — notamment celui de Robert Fludd, qu'il dévore très tôt en cachette tandis que ses condisciples vont se débaucher dans les faubourgs, se conduisant, pense le jeune Dee, « comme s'ils étaient éternels » —, la planète Saturne est « en exil » dans le signe du Cancer ; de même, le descendant de Roderick le Grand est en exil sur cette planète. Aussi cherche-t-il très précocement à échapper aux maléfices de la médiocrité ambiante, si bien illustrée par

le niveau des études officielles ou, encore, par les frivoles amusements d'une société qui s'imagine émerger de son carcan de puritanisme hypocrite en courtisant le Diable tout en priant Dieu de lui pardonner.

Saturne, planète lourde et terrestre, ne présente aucune affinité avec l'élément aqueux : selon l'astrologue hollandais Simon Grynaeus, elle confère au sujet marqué par une telle configuration « un esprit sombre et secret, porté à l'isolement et à la mélancolie, peu enclin au commerce des hommes, mais doté d'une forte capacité de concentration et de travail, d'une grande mémoire des événements et des chiffres. Ce sujet aimera les arts et les sciences, portera volontiers ses recherches vers l'hermétisme et la connaissance des doctrines païennes qui déplaisent à notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ ».

Certes, le poids de Saturne dans le signe astrologique traditionnellement dévolu aux lacs et aux rivières est, de surcroît, accru par la nature de l'image symbolique qu'il affecte : le vaisseau démâté glissant à la surface des flots sous la tonsure de la lune décroissante risque fort, si le capitaine ne redresse pas la barre, de se métamorphoser en épave de plomb, gisant au fond de l'eau, parmi les méduses, dans la lumière verte de l'Ange neptunien. Le magister Dee aura à s'en rappeler lorsque, conseiller secret de la marine de Sa Majesté la Reine, il assistera à l'échec partiel de plusieurs expéditions et à la mort d'un grand nombre de marins ; lorsque, chassé du royaume par une conjuration de courtisans jaloux, il s'embarquera nuitamment, en compagnie de son âme damnée Edward Kelly et de leurs familles respectives, sur la rivière Dee, manquant d'y couler en se dirigeant vers les Pays-Bas. Mourir noyé dans la rivière qui porte son nom, voilà certes une mort digne d'un magicien : mais, à quinze ans, John est déjà un grand astrologue, et il saura comment redresser la barre : l'horoscope natal est un vaisseau dont il faut connaître les moindres détails, mais aussi dont il faut maîtriser la totalité par une opération de l'esprit qui est un acte de magie astrale.

D'ailleurs, il n'ignore pas que la gravité et la lenteur d'un Saturne en exil sont heureusement compensées par une foule

d'aspects plus cléments que font les planètes entre elles : Mercure n'est-il pas dignifié dans le signe solaire du Lion, Jupiter, le bénéfique, dans le signe fougueux du Bélier, et l'Ascendant dans le signe du Sagittaire, en affinité avec les grands voyages et les hautes études spirituelles ? Située en Capricorne, la Lune, enfin, accentue la frugalité et la sagesse un peu triste du futur maître de Mortlake. Mais surtout, Neptune exalté dans les Poissons fera de John Dee le grand maître de la marine anglaise.

Pour l'instant, notre Faust en puissance se borne à confirmer inconsciemment les aphorismes des maîtres de l'astrologie en surprenant, en inquiétant même, par sa nature exceptionnellement studieuse où perce déjà le génie. Porté par le flot de la douce rivière Dee, dans cette bourgade de Mortlake où la cabale phonétique discerne volontiers un « lac mort », le jeune savant écrit, à l'âge de dix-huit ans, dans son journal : « Pendant les années 1543, 1544, 1545, j'étais tellement attaché à mes études que je respectais invariablement l'horaire suivant : seulement quatre heures de sommeil par nuit ; deux heures par jour pour manger et boire ; et des dix-huit heures restantes (excepté le temps consacré au service divin), tout était dévolu à mes études. »

C'est avec maestria que John Dee remporte toutes les palmes du collège dont il suit les cours pourtant fastidieux. A l'opiniâtreté du crabe qui figure son signe astrologique et qui approche du but obliquement et avec lenteur, il ajoute celle, légendaire, du Gallois. Fils de Rowland Dee, maître des cuisines du roi Henri VIII, et de Jane, fille de William Wild, il appartient à cette race faite de familles pauvres qui se sont juré d'envoyer leurs fils aux charges administratives les plus hautes du royaume. Le père de John n'est, comme tous les courtisans, qu'un mendiant de grande classe, mais il se rattrape en invoquant sans cesse ses nobles origines. John Dee sera élevé dans le culte presque religieux de ses ancêtres dont il deviendra le généalogiste passionné.

Au nom de Roderick le Grand, ce prince farouche qui avait foulé le sol de l'île Britannique avant les hordes normandes,

Rowland Dee aime ajouter ceux des nombreuses générations suivantes ayant vécu à Nant-yr-Groes, dans le Radnorshire. Dee n'est d'ailleurs qu'une version anglicisée du véritable nom de famille du terroir gallois, *Du* ou, encore, *Ddu*, qui signifie *le Noir*. Le grand-père de notre magicien, « John le Noir », Bedo Dee ou Bedo Ddu, avait été porte-drapeau de Lord de Ferrars au siège de Tournai en 1513 et avait combattu sous les ordres de l'empereur Maximilien.

Selon les archives généalogiques que John Dee devait dépouiller avec l'aide de l'historiographe et cosmographe Humphrey Lhuyd, son arrière-grand-père était Dafydd Ddu, né en 1412, lui-même descendant de Llewelyn Crugeryr, fils de Rhys ap Tewdr, prince du pays de Galles en 1077. Par cette branche, les Dee se rattachaient à la maison des Tudor.

John ne se lassera jamais d'entendre son père ouvrir ces vertigineuses perspectives sur le passé d'une famille qui descend d'une race de rois ; avec le génie d'un élu naissant, marqué par la face de lumière de Saturne, il essaie d'y discerner la trame secrète du destin. Dès sa prime enfance, il est persuadé d'être l'aboutissement d'une lignée royale qui, tombée dans les limbes de la matière et de l'Histoire, l'a choisi pour incarner un ultime sursaut hors du temps, comme si une suite de générations n'avait pour fin secrète que de produire un homme digne de ce nom. Il apprendra bientôt que, selon les adeptes ignorés ou détestés par les tenants du savoir officiel, les métaux vils — fer, cuivre, étain, plomb — ne sont que les stades intermédiaires utilisés par dame Nature pour produire le métal royal, l'or. John Dee aimait à penser que, de même, la lignée des Ddu, inaugurée par un roi en ce monde, devait mener, après bien des vicissitudes et une apparente dégradation, à l'apothéose invisible d'un roi hermétique, d'un roi couronné simultanément dans ce monde et dans l'autre.

Ce fut son père qui, malgré son ivrognerie et son caractère bourru, lui insuffla à jamais l'amour du pays de Galles, avec sa pauvreté et sa dureté rachetées par une recherche exacerbée de l'honneur. Certes, cette prétention à « avoir du sang royal dans les veines » ne valut à Rowland Dee que des mécomptes

à la cour : le roi Henri VIII le traita toujours avec mépris et indifférence.

Bien loin de le décourager, cette ingratitude de la part d'Henry Tudor, qui avait pourtant du sang gallois dans les veines, ne fit qu'accentuer le raidissement patriotique de Rowland Dee. Il se consola en reportant toute sa fierté sur son fils dont la précocité et les dons exceptionnels l'enchantèrent, avant de l'inquiéter. Quant à Jane Dee, sa nature renfermée, très pieuse et humble, la fit se féliciter d'avoir enfanté un phénix à une époque qu'elle jugeait dépravée, sans âme et vouée à l'emprise du Malin.

De surcroît, l'élève John Dee était un excellent enfant de chœur, chéri par son maître principal, Peter Wilegh, un prêtre « de bonne conversation » ; à l'école de Chelmsford, dans le comté d'Essex, où John était, de plus, premier en grammaire, en grec et en latin, Wilegh le déclara solennellement « meilleur *alumni* de l'école ». Compliment d'autant plus flatteur que la dissolution des monastères était presque accomplie ; Dee n'eut donc pas à supporter les conséquences de la campagne de dénigrement contre le catholicisme ordonnée par Henry VIII : l'éducation qu'il reçut à Chelmsford était simple et formelle, en deçà de problèmes schismatiques qu'il aurait dépassés dès sa quinzième année par la lecture des maîtres hermétiques.

C'est alors qu'il quitta Chelmsford et la sécurité des cloîtres pour l'atmosphère plus mondaine de Cambridge où il devint étudiant au St.-John's College. Ce changement n'affecta pourtant en rien sa manière de vivre ; il continua à étudier au moins quinze heures par jour, se rendant quotidiennement au service divin.

Le collège de St.-John avait été fondé en 1511, à l'emplacement de l'ancien hôpital augustinien, par la volonté commune de Lady Margaret Beaumont et de l'évêque John Fisher, titulaire de la chaire de théologie de Cambridge. L'arrivée d'Erasmus, professeur de grec à l'université, fut un signe de renaissance des études. Satisfait par les progrès du protestantisme à Cambridge, le roi Henry VIII encouragea l'université

en créant des chaires de droit civil, de physique et d'hébreu. Parallèlement, la dissolution des monastères amena un grand nombre de nouveaux étudiants dans cette université prestigieuse qu'attirait, de plus, la perspective d'une vie brillante et animée.

John, que sa profonde religiosité éloignait de ces troubles de surface, ne se laissa pas emporter par la tourmente qui s'annonçait. Convaincu à la fois de l'orthodoxie spirituelle du pape en tant que principe divin et du caractère inéluctable du protestantisme comme signe des temps, il se promit secrètement de poursuivre ses études sur le continent dès qu'il en aurait terminé avec l'université. En attendant, il s'inscrivit au *trivium* scolastique, un cours de grammaire, de logique et de rhétorique s'étendant sur trois ans, suivi par le *quadrivium*, quatre années consacrées aux mathématiques, à l'astronomie, à la géographie et à la musique.

Le jeune savant n'ignorait pas que, dans l'Angleterre où il était né, le type d'études qui procurait de l'avancement et des honneurs était de type humaniste, incarné par Erasme.

Un jour que John Dee s'était hasardé à aborder d'autres domaines, citant Pic de La Mirandole et Cornelius Agrippa à son maître de rhétorique, Sir Arthur Pet, celui-ci lui rétorqua avec une raideur où perçait l'effroi devant des mondes inconnus : « Mr. Dee, je pense que vous vous feriez injure en échangeant la sagesse d'Aristote et de notre vénérable Tully contre les dangereuses hérésies de ces songe-creux et de ces sorciers, tout juste bons à faire des bateleurs de foire. » Le jeune homme s'était tu, n'osant même pas arguer de la supériorité de l'architecture sur les sciences mathématiques, *a fortiori* de l'existence de sciences plus hautes que les mathématiques, qui les comprenaient tout en les dépassant. Il venait de découvrir un livre capital, *De occulta philosophia*, publié à Anvers en 1530, l'année de la mort du cardinal Wolsey à l'abbaye de Leicester. L'auteur en était le déjà célèbre Cornelius Agrippa de Nettesheim, l'archimagicien qui avait enseigné à l'université de Louvain. Certes, Dee étudiait déjà depuis des années, en secret et parallèlement à ses études théoriques,

l'hermétisme, l'astrologie et la kabbale, en particulier le *De arte cabalistica*, de John Reuchlin. Mais il n'avait pas encore vu clairement les liens étroits qui unissaient ces différentes sciences hermétiques. Cornelius Agrippa lui apprit qu'elles se rattachaient toutes aux mathématiques, dont les scolastiques commençaient d'ailleurs, par crainte de cette connexion, à dénoncer la pernicieuse influence. Dans sa préface, Agrippa n'allait-il pas jusqu'à affirmer : « Les doctrines mathématiques sont telles qu'elles présentent une nécessaire affinité avec la magie, et ceux qui enseignent cette dernière sans elles sont hors de la voie, œuvrent en vain et n'obtiendront en rien l'effet désiré. » Se référant à l'hermétisme platonicien et à Pic de La Mirandole, le magicien exposait une théorie des nombres opérant dans les trois mondes, « le naturel ou élémental, où le magicien opère par la magie naturelle, le monde célestial ou moyen, où le mage opère par la magie mathématique, et le monde supercélestial, où il opère par des conjurations numériques ». Citant Pythagore comme un mage de la religion, Agrippa pensait également que la numérologie mystique du philosophe grec opérait, avec la kabbale, dans le monde supercélestial. John Dee trouva dans ce livre la confirmation de ce qu'il pensait sourdement depuis quelques années : la concentration sur l'étude des mathématiques, clefs de toutes les sciences, incluait nécessairement l'opération grâce aux nombres dans la conjuration des anges et des démons. Ainsi, tout mathématicien était un magicien en puissance, pour la même raison qu'il n'y a pas d'astrologie sans astronomie. La scolastique enseignée dans les écoles et les universités n'était que le résidu de la sagesse aristotélicienne, elle-même une branche déviée de la connaissance universelle. L'astrologie, l'alchimie et la magie étaient, au contraire, les véritables sciences formant une trinité sacrée héritée des anciens mystères ; les mathématiques étaient la clef d'or de ces trois sciences, clef qui ouvre au thaumaturge la porte du monde invisible dont les phénomènes visibles ne sont que le reflet. Et dans *De vanitate*, publié en 1530, Cornelius Agrippa ne craignait pas de déclarer futiles les sciences scolastiques — la grammaire, la poésie, la

chimie, l'optique —, toutes matières destinées, pour lui, à occulter aux yeux de l'étudiant profane la véritable essence du monde et de la nature : le mystère.

Cette même année, à l'automne de 1546, la prescience de l'Invisible fit tenir à John Dee, magicien naissant, le discours qui suit, devant un auditoire de jeunes étudiants éberlués :

« Le minéral ne sent point que nous le projetons et que nous nous servons de lui ; nous pouvons être parfaitement les instruments inconscients d'êtres terrestres, qui n'ont aucun de nos cinq sens, que nous ignorons et qui usent de notre esprit sans que notre esprit le sache, exactement comme notre volonté se sert du minéral. Nous gouvernons les bêtes, les plantes et les métaux : pourquoi, si ce n'est par l'effet du plus ridicule orgueil, voulons-nous n'être gouvernés par personne, et qu'il n'y ait aucune forme de l'Univers entre Dieu et nous ? Ces êtres supérieurs, ces entités indiscutables quoique inconnues, ces formes, absolument normales de l'Univers, sont-elles ou ne sont-elles pas des Humanités sublimisées ? Qui de vous, chers amis et condisciples, osera dire que ceci est impossible ? »

Dans l'immense échelle des êtres terrestres, les seuls à assimiler ce discours peu rhétorique furent assurément les marronniers du parc de Cambridge, étincelants d'or et de pourpre sous le soleil d'automne. Quant aux malheureux condisciples du jeune et soudain fougueux John Dee, ils ne virent là qu'un épouvantable fatras de sorcier des campagnes, possédé, à n'en pas douter, par le Diable ou par l'un quelconque de ses sbires. Comment, l'homme ne serait donc qu'un surgeon parmi d'autres de la divine Création ? Il ne serait que le jouet de forces qu'il ignore, à moins d'étudier ces doctrines impies et damnées que sont, précisément, la magie, l'astrologie et l'alchimie ? Johann Kendrick, enragé entre tous de scolastique et second dans la classe de grec et de latin du maître John Christopherson, juste derrière John Dee qui parvenait à la première place tout en se jouant de cet enseignement sclérosé, ne manqua pas l'occasion et se précipita dans la demeure de son professeur, en digne émule d'un Wagner dont il serait ques-

tion, un jour, dans un drame appelé *Faust*. Mais, ô humiliation! le maître se contenta de confesser que l'élève Dee avait, certes, ses crises de folie, mais qu'il n'en était pas moins le plus doué de la classe. Ce cours parallèle improvisé sous les marronniers n'était rien de plus qu'une supercherie concoctée par un étudiant las de certaines humanités classiques, avec peut-être — Dieu seul le savait —, la complicité d'un printemps déguisé en automne. Les meilleurs amis de John Dee chuchotaient en effet que, ces temps derniers, notre jeune scolaste avait été vu hantant les berges de la Tamise, du côté de Hewington Butts, là où les putains sont aussi accortes que Vénus dans le signe de la Balance, ou plutôt que Proserpine pendant la moitié de l'année... Enfin, le Diable seul savait ce qu'il était advenu à John Dee, par ailleurs excellent élève, si travailleur et si discret. A coup sûr, cette épidémie magico-pubertaire lui passerait bientôt, avec l'aide de saint Jean et de tous les saints...

Cette incartade fut effectivement la seule que se permit notre jeune étudiant : face à l'indifférence et même à l'hostilité rencontrées chez ses condisciples ébahis de sophismes, le crabe s'enfouit à nouveau sous le sable et reprit le cours régulier de son ascension universitaire. A la fin de l'année, John Dee fut promu bachelier du St.-John's College, surpassant de très loin ses camarades par l'envergure de son esprit et l'originalité de ses connaissances. Désormais, il se promit de concilier, toute sa vie, la rentable banalité des études officielles avec ses recherches secrètes qui en seraient le soubassement indispensable, de même que les fondations des palais vénitiens, immergées dans l'eau, « supportent » la magnificence terrestre et aérienne de ces édifices. C'est à ce moment que fut fondé, par Henry VIII, le Trinity College, dont John fut nommé d'office l'un des premiers élèves, en même temps que second lecteur de grec, le lecteur principal étant l'un de ses amis, Robert Pember.

Enfin libéré, intérieurement, de la gangue de la scolastique, il se plongea avec un enthousiasme saturnien dans la lecture des ouvrages hermétiques : la *Theologia platonica* et le *Libri*

de vita, de Marcile Ficin, le *Pimander* et l'*Asclepius*, de Mercurius Trismégiste, des ouvrages de Paracelse, de Raymond Lulle et de Jérôme Cardan, Guillaume Postel, et, même, la *Mantice*, de Pontus de Tyard, figurèrent désormais à son menu nocturne. Tout cela, mêlé avec les livres de magie kabbalistique, innombrables sous le manteau, entre tous, ceux de Pic de La Mirandole ; mais sa plus grande découverte fut celle de l'*Harmonia mundi*, de Francesco Giorgi, livre majeur sur l'harmonie cosmique, ignorée et bafouée par cet enseignement officiel réservé, selon Paracelse, « aux aveugles et aux culs-de-jatte ».

Peu de livres anglais dans tout cela, pour ne pas dire point du tout : l'humanisme protestant, mélange de mercantilisme et de bonhomie sournoise mâtiné d'apocalyptisme décadent, s'opposait à l'harmonie surhumaine du courant mysticomagique venu d'Orient où il n'y avait jamais eu de schisme entre religion, science et mystique. A Venise, comme membre de quelque académie ésotérique, John Dee savait qu'il aurait vu s'épanouir ses secrètes recherches. Il aurait pu y jouir de la protection de quelque cardinal entiché de kabbale, comme le cardinal Egidius de Viterbo qui avait patronné Francesco Giorgi. Mais dans le paysage à la fois étriqué et hystérique de l'Angleterre d'Henry VIII — un roi qui parvenait, grâce à son inconscience, à concilier sa bigoterie et sa démenche érotique —, notre patient et zélé magicien avait décidé d'aller jusqu'au bout de la carrière universitaire, tout en commençant à prendre des contacts secrets avec des cercles plus évolués, en Italie, aux Pays-Bas ou dans les Balkans. S'il avait confessé ouvertement sa passion pour l'univers de la gnose hermétique, John n'aurait fait qu'éveiller le soupçon d'être un papiste ou un conjuré et attirer sur lui la malveillance d'une majorité d'érudits qui tenaient à prendre leur misérable prison pour le fidèle reflet de l'Univers.

L'un d'eux, Lord Ascham, homme grave et puritain qui faisait autorité dans ce curieux alliage de miasmes et de raison exacerbés, s'adressait en ces termes aux « gentlemen chrétiens » dont le modèle était Sir Philip Sidney : « Je pourrais en montrer

beaucoup qui n'auraient jamais quitté l'Angleterre, sinon pour servir des Circés en Italie [...]. Ainsi, ceux qui sont partis mulets et chevaux sont revenus ayant l'aspect d'ânes et de pourceaux, avec en plus l'esprit agile et rusé du renard, et, chaque fois qu'il se peut, le cœur du loup pour la cruauté et la malignité... *Inglese italianato e un diavolo incarnato.* »

« Un diable incarné », voici donc ce qu'était devenu John Dee aux yeux d'un homme de loi, théologien et précepteur de nombreux nobles protestants du royaume. Inexorablement, le jeune thaumaturge allait s'attirer les foudres des deux partis religieux complémentaires et antagonistes. Dans son *Harmonia mundi*, paru pour la première fois en 1525, Francesco Giorgi, frère franciscain de Venise, établissait les rapports de la « musique de l'Univers », ou macrocosme, avec ses échos ou parallèles dans la composition harmonique du microcosme ; influencé par Pic de La Mirandole et Reuchlin le kabbaliste, cet ouvrage admirable développait le thème médiéval et paracelsien de la *musica mundana* et de la *musica humana*, analogues respectivement au macrocosme et au microcosme. Comment des hommes aussi limités auraient-ils pu admettre une analogie avec un monde qu'ils n'aimaient et ne comprenaient pas ? Ce n'est pas sans une certaine aigreur que John Dee prit conscience de cette fatalité : c'est justement parce qu'il avait assimilé leur médiocre savoir avec une facilité déconcertante que ces hommes probes, mais illusionnés par des doctrines faites pour museler le peuple, allaient le poursuivre de leur jalousie et de leur rancœur : ces courtisans en bas-de-chausses, chapeaux et boucles de puritains, n'aimaient de la musique que ses caricatures mondaines, mais détestaient au fond d'eux-mêmes, parce qu'ils étaient incapables de la comprendre, la vraie musique, celle qui exprime l'harmonie des sphères, joie d'être et de communier avec l'Univers ; entre la musique du monde et la musique humaine, entre les planètes et les parties du corps, ils avaient interposé un mur de raison raisonnante destiné à cacher l'essentiel et à masquer leur peur : peur de la nature, peur de la vie, peur de ses mystères insondables et, en définitive, peur d'eux-mêmes. Ils

s'étaient émiettés en tant que microcosmes, ou raidis dans une posture artificielle, par peur d'être le reflet d'un macrocosme qu'ils comprenaient mal, mais qui pourtant les comprenait. Inconscients de n'être toujours qu'un reflet, rien qu'un reflet, comme l'enseignait l'ancestrale astrologie, ils étaient incapables d'humilité, la première vertu religieuse, et préféraient mettre sur le compte du Diable la lucidité de quelques hommes plus avancés qu'eux sur la voie de la connaissance.

En pensant à ses futurs censeurs, John Dee, le « diable incarné », se rappela ce passage du médecin-mage, le grand Paracelse, mort cinq ans auparavant : « Les prophètes ont pu être considérés comme des fous ; ils avaient un corps animal fou pour pouvoir exprimer la vérité sans y faire obstacle. En effet, l'esprit (ou intuition supérieure) de l'homme ne peut s'exprimer directement que lorsque la nature animale, en lui, renonce à intervenir. Cette forme animale, en voulant donner une forme à la production de l'esprit supérieur, risque de la déformer. Il faut donc écouter la parole des fous qui ont franchi ce barrage. »

Eux qui ne franchiraient jamais ce barrage, parce qu'ils étaient, de toute éternité, en deçà, étaient bien faits pour juger ceux qui l'avaient franchi, par la folie ou par la connaissance, au péril de leur vie et de leur sécurité dans un monde forcément imparfait : ceux qui participaient à la connaissance de l'âme du monde et étaient capables d'entrer en rapport avec les anges, les esprits naturels ou élémentaux et les essences des choses.

A présent qu'il avait assimilé leur savoir avec une aisance qui les confondait, et non sans une secrète jouissance qui confinait à la dérision, John Dee se promit d'avancer sur les mêmes voies que les maîtres hermétiques qu'il admirait tant, et même de les dépasser si Dieu, ou Hermès, lui en donnait la force.

Mais auparavant, il se jura de frapper un grand coup pour consacrer humoristiquement sa rupture avec un enseignement officiel qu'il maîtrisait désormais mieux que quiconque en Angleterre. Et ce coup fut un coup de théâtre.

*Le scarabée
mécanique* 2

A la fin de l'année scolaire, le lecteur principal de grec, Robert Pember, demanda au *young fellow* John Dee de mettre en scène, pour le petit théâtre du collège, *la Paix*, d'Aristophane. Cette fois, le jeune savant, qui méditait de faire quelques voyages à l'étranger, décida de passer à l'action en montrant ouvertement ses dons de « magicien ». Lecteur enthousiaste des théories sur l'architecture et la musique exposées par le Romain Vitruve dans *De Architectura*, un ouvrage consacré aussi à l'art militaire, à la géographie, aux machineries théâtrales et aux jouets mécaniques, il découvrit à la même époque l'histoire de l'aigle construit par Archimède ; selon ces deux auteurs cités par Cornelius Agrippa, l'art mathématique permettait de combiner harmonieusement la science et la magie. Ne trouvait-on pas, dans *l'Asclepius* d'Hermès Trismégiste, la description de statues animées par la thaumaturgie des prêtres égyptiens ? John Dee avait également appris que le mathématicien français Oronce Finé était occupé à construire une image religieuse mue par de secrets mécanismes ; et on assurait qu'à Nuremberg un magicien avait réalisé une mouche

artificielle en métal qui avait réellement volé lors d'un banquet. Tout cela inquiétait fort les théologiens et les scolastes, en Angleterre plus qu'ailleurs, où le développement des sciences hermétiques était freiné par le fanatisme protestant ; de ce jour, John Dee se jura que, si un prodige mécanique devait se produire dans l'île de ses ancêtres, il en serait à coup sûr l'instigateur, pour l'honneur de la magie et du pays de Galles. Pourtant, il n'ignorait pas les dangers liés à une telle entreprise ; en 1541, un haut dignitaire gallois avait été dénoncé comme « faux prophète » et condamné à mort ; la même année avait été promulgué un nouvel édit contre la sorcellerie, dont le pays de Galles était considéré, avec l'Ecosse, comme le bastion principal.

Mais John avait déjà de nombreux amis au collège et à la cour du roi ; quant à la représentation, elle devait avoir lieu devant un public restreint composé uniquement d'étudiants. S'il parvenait à construire une merveille mécanique, elle serait la première à apparaître en Angleterre sur une scène de théâtre. Et le prodige eut lieu : un énorme scarabée argenté, mû par un fil invisible et un mécanisme secret *dont personne ne trouva jamais la clef*, s'envola majestueusement vers le palais de Zeus, perdu dans les nuages qui couvraient le toit du proscenium. Cet insecte hallucinant emportait de plus, sur sa carapace, un homme en chair et en os porteur d'un panier de victuailles.

Le scandale fut très réussi ; la rumeur parvint jusqu'aux oreilles de l'évêque John Fisher, titulaire de la chaire de théologie, et seule l'intervention de Robert Pember épargna à John Dee la redoutable accusation de sorcellerie.

Tels furent les adieux du jeune et génial savant avec l'enseignement officiel ; le vol du scarabée inaugura son orientation définitive vers les sciences hermétiques. Il en profita pour approfondir sa connaissance de l'astronomie et de l'astrologie judiciaire dont il devint bientôt l'un des meilleurs tenants. Il consigna dans ses cahiers des milliers d'observations quotidiennes du ciel et de l'influence des astres sur le cours des choses et la vie des personnages influents dont il fit l'horoscope ; au début de l'année 1547, il publia l'essentiel de ses

conclusions en un gros volume intitulé *Ephémérides*. Il se mit aussi à étudier l'art de la navigation, frappé par les grandes découvertes faites dans ce domaine en Italie et aux Pays-Bas. Erasme l'encouragea, par ailleurs, à mettre à profit son excellente connaissance du grec et du latin en se rendant sur le continent où il pourrait visiter quelques universités européennes. Enfin, John Dee se plongea dans l'étude de l'ancienne civilisation galloise qui remontait aux druides, prenant conscience de la nécessité de remonter aux sources des grandes thaumaturgies oubliées en cette fin de l'Age noir qui s'annonçait déjà par la multiplication des schismes.

Cette année 1547 où il fêtait sa vingtième année marqua un tournant décisif de son existence : il réalisa soudain qu'il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse dans l'étude de sciences qui étaient, au mieux, le reflet lointain d'une connaissance égarée dans les labyrinthes de l'esprit aristotélien. L'élite de l'esprit européen, à laquelle il appartenait, se devait, au contraire, de déchirer le voile et de remonter aux sources mystérieuses d'une pensée cosmique qui s'était fragmentée avec la décadence liée au temps. Il comprit qu'avec la magie, l'astrologie et l'alchimie, l'étude de la navigation, dans ses aspects les plus pratiques, lui permettrait d'unir son goût des voyages et de l'exploration à celui de la plus exigeante spiritualité.

C'est ainsi qu'en mai de l'année 1547, peu après l'accession au trône du roi Edward VI, le magister Dee quitta pour la première fois sa chère île, répondant à la lettre du géographe et astronome Gerard Mercator, qui l'invitait à l'université de Louvain, « fontaine inépuisable de savoir ». Après un voyage de quelques jours en bateau, sur lequel il exhiba malicieusement son scarabée aux yeux des marins peu rassurés, il s'inscrivit aux cours de Gemma Phrysius, dont la première carte du monde avait été publiée deux décades auparavant ; récemment, le grand cosmographe avait confectionné, avec l'aide de ses élèves et amis, Gerard Mercator et Gaspar a Mirica, un globe terrestre dédié à l'empereur Charles V dont la cour résidait à Bruxelles. Depuis, ce globe faisait autorité en

Europe, et la renommée des trois savants était devenue internationale.

A l'université de Louvain, l'enseignement, dispensé uniquement en latin, attirait des étudiants de tous les pays. John Dee y fit la connaissance de Johannes Caspar Myricaeus, orientaliste célèbre, et de son ami et collègue Antonius Gogava. Dans ce lieu d'études véritablement universel, où Cornelius Agrippa était mort douze ans plus tôt, le jeune et enthousiaste savant put enfin donner sa mesure et compléter son savoir déjà fort étendu. Il s'inscrivit également au *Collegium trilingue*, qui comprenait l'étude du grec, du latin et de l'hébreu ; celui qu'on appela bientôt « le Docteur Dee » — par déférence et par admiration, car John ne prépara aucun doctorat à Louvain — acquit très vite une haute réputation de mathématicien et de philosophe. L'épisode du scarabée de Cambridge l'avait d'ailleurs précédé et influencé les esprits en sa faveur : son surnom parmi ses amis étudiants, qui n'était pas sans l'agacer quelque peu, n'était-il pas « le Docteur Scarabée » ? Du moins, ici, n'était-il plus considéré comme un « magicien noir » ; à Louvain, toutes les branches de la connaissance prospéraient librement ; on respectait la maxime de saint Thomas d'Aquin, selon laquelle les sources du savoir sont à la fois la raison et la révélation. On ne traçait aucune ligne de séparation entre les mathématiques, la mécanique et la magie.

Un jour que John Dee, enchanté par cette ouverture d'esprit, discutait de ce sujet avec Nicholas Biesus, de Gand, orateur académique du duc d'Alva, celui-ci lui déclara avec véhémence : « Docteur Dee, toutes choses sont liées par une inévitable série de causes et, comme nous le dit Hermès Trismégiste, tous les corps sont gouvernés par des forces incorporelles. Ainsi les animaux, plus sensitifs que les hommes, sont-ils plus proches des forces cachées de la nature, et ressentent, bien avant nous, les changements de température et de temps qui affectent notre globe. La magie naturelle a pour fin de capter ces forces invisibles et de les utiliser : elle n'est aucunement de la magie noire, et nous devons nous élever avec force contre ces accusations proférées par des ignorants et des scolastes

desséchés. La magie noire, elle, utilise des forces démoniaques, et ceci à des fins mauvaises ; elle repose, de plus, sur la superstition. Notre magie blanche, comme l'a dit mon illustre prédécesseur Cornelius Agrippa de Nettesheim, repose sur les correspondances invisibles entre le macrocosme et le microcosme. Mon ami Benedict Pererius, jésuite à Valencia, vient de publier un livre sur la divination par les rêves et par la science des astres, où il soutient que la magie naturelle est la partie la plus noble des sciences physiques, de la médecine et des mathématiques. Notre grand Paracelse aurait-il parlé autrement ? J'affirme, quant à moi, qu'un chrétien a le droit, devant Dieu, de sonder ses rêves et de pratiquer la magie naturelle, pourvu qu'il ait étudié ces sciences. »

John Dee fut agréablement surpris par ce discours qui, en Angleterre, l'aurait assurément envoyé finir ses jours à la Tour de Londres, voire sous la hache du bourreau. D'ailleurs, l'Eglise catholique, bien que condamnant la magie noire et la sorcellerie des campagnes, s'intéressait vivement à la magie naturelle : le magicien Pomponazzi, de Florence, expliquait ainsi tous les phénomènes religieux, même les miracles, par des effets imputables à ses influx, où les astres jouaient d'ailleurs un rôle essentiel. Autour de lui, certains magiciens catholiques ne craignaient pas d'identifier les pratiques religieuses aux pratiques magiques, s'appuyant sur la thaumaturgie de l'Egypte ancienne ; on assurait également que de grands mystiques musulmans révéraient les femmes des pharaons à l'égal de saintes catholiques.

Parallèlement à ses études théoriques, Dee se mit à pratiquer ardemment l'alchimie, se fondant sur les écrits des maîtres hermétiques fort nombreux à la bibliothèque de Louvain ; ce lui fut l'occasion de prendre conscience que sa bibliothèque personnelle restée à Mortlake présentait de nombreuses lacunes, bien qu'elle fût déjà l'une des plus riches d'Angleterre, surtout dans le domaine de l'hermétisme. En plus de ces innombrables activités scientifiques et magiques, il trouva le temps de se plonger dans l'étude des hexagrammes chinois sous la direction d'Antonius Gogava, d'étudier, « par récréation »,

dit-il, le droit civil dont il fut diplômé, et d'écrire un gros ouvrage d'astrologie intitulé *Mercurius coelestis* ; enfin, de servir de tuteur à Sir William Pickering à qui il enseigna la logique, l'arithmétique, la rhétorique et la géographie. En mars 1550, il écrivit dans son journal cette phrase qui devint pour lui la règle d'or de sa vie : « Tout ce qui est honnête est utile. »

Sa réputation s'étendit dans le royaume des Pays-Bas : le 30 avril, il se rendit à Anvers où il rencontra Abraham Ortelius, un cosmographe renommé qui vendait alors des cartes au centre de la ville. En revenant à Louvain, Dee fit un séjour à la cour de Charles V, à Bruxelles ; c'est en ces termes que l'ambassadeur de France le décrivit à Joannes Capito, physicien à la cour du Danemark : « J'ai vu hier le célèbre magister Dee : c'est un jeune homme de petite taille, élancé, d'une grande maturité pour son âge ; il a la peau fine, le teint brillant et les yeux fort vifs. »

Il y avait maintenant deux ans que John Dee séjournait à Louvain ; il y avait acquis une culture universelle et avait progressé très avant dans l'étude des sciences hermétiques qui étaient devenues, pour lui, l'objet essentiel de sa quête : les autres sciences n'avaient d'intérêt que mises au service de la philosophie, non celle d'Aristote, mais celle que l'on nomme aussi alchimie. La sagesse et la Pierre philosophale n'étaient qu'une seule et même chose. Comment un vrai savant aurait-il pu se consacrer à autre chose, dès lors qu'il avait compris cette simple vérité ?

Les amis, maîtres ou disciples du « Docteur Dee » ne s'y étaient pas trompés, qui lui avaient spontanément attribué ce titre, frappés par l'étendue de son savoir, mais surtout par la profondeur de sa connaissance ; celle-ci, malgré sa jeunesse, lui donnait une maturité bien supérieure à maints « puits de science » qui n'étaient guère que des têtes trop farcies, mais peu pensantes. Le Dr Dee était désormais, et de loin, le plus grand savant et magicien du royaume d'Angleterre, et ceci grâce à l'université d'un royaume étranger ; John n'ignorait pas que son pays natal risquait de lui en vouloir à son retour,

comme une maîtresse jalouse vous en veut d'être devenu plus grand sans y avoir joué quelque rôle. Pourtant, il résolut de continuer son périple de « noble voyageur et magicien », avec cette opiniâtreté mêlée de lenteur saturnienne qui caractérisait sa nature de crabe cancérien.

Tout naturellement, il fixa son choix sur Paris, sur le conseil de plusieurs de ses maîtres : l'université y comprenait, lui dit-on, quelque cinq milliers d'étudiants venus de toute la chrétienté, et les cours, bien qu'un peu plus classiques, y étaient tout aussi brillants qu'à Louvain. Peut-être même, qui sait, lui proposerait-on un poste intéressant : les savants anglais, généralement si enracinés dans leur île, étaient fort peu nombreux à rendre hommage à leurs collègues d'outre-Manche, et nul doute que le « Docteur Scarabée » y serait accueilli avec enthousiasme.

Quelques jours après son vingt-troisième anniversaire, le jeune Dee quitta Louvain pour Paris en compagnie d'un jeune kabbaliste de Padoue, Flavio Biondo, et de sa sœur, une beauté brune qui agrémenta fort le voyage en chaise de poste. Le 20 juillet 1550, Dee arriva sur les bords de la Seine et, le même jour, rendit visite à Orontius Finaeus ou Oronce Finé, titulaire de la chaire de mathématiques du Collège de France. Il put constater avec fierté que sa renommée l'avait précédé en France, puisque, d'emblée, le grand astronome lui proposa de faire une lecture libre et publique des *Eléments géométriques, Mathématicé, Physicé et Pythagoricé* d'Euclide, chose qui, souligna-t-il, n'avait encore été faite dans aucune université du monde chrétien.

La conférence devait avoir lieu trois jours plus tard, au collège de Rheims, proche de la place Maubert. Dee mit à profit ce temps libre pour se reposer des mois d'études ininterrompues qu'il s'était imposés à Louvain, flânant dans Paris et rencontrant quelques nouvelles connaissances dont ses maîtres lui avaient donné les adresses. Il fut surpris par la liberté de mœurs et d'allures des habitants du *gay Paree*, dont Lord Ascham faisait une description abominable dans son dernier ouvrage réservé à l'éducation des jeunes Anglais, assurant que

« les villes les plus dépravées de la Babylone italienne sont peu de chose en regard de la peste de Paris, où Notre-Dame est devenue une putain de la pire espèce : celle pour laquelle on ne peut guère employer que des noms de poissons ».

John put vérifier, non sans quelque petit frisson secret, que, dans cette ville où un noble comme le comte de Montauban venait de fonder une taverne à l'enseigne du *Tripot des onze mille diables*, les dames n'attendaient pas d'être seules avec vous dans un couloir pour velouter leurs regards ou remonter négligemment leur jupe ; plus d'une fois, le timide et taciturne jeune homme dut résister à la tentation d'aborder une de ces charmantes créatures pour qui, semblait-il, les joies de l'amour n'étaient pas nécessairement liées à la monnaie sonnante et trébuchante. Il se promit de remercier Vénus de ses bontés dès qu'il en aurait terminé avec cette lecture publique qui, pour l'instant, occupait tous ses esprits et lui donnait quelque appréhension : comment allait réagir ce public chevronné à la révélation d'Euclide, manigancée, de surcroît, par un étranger qu'il n'avait encore jamais vu ? Certes, Oronce Finé l'avait assuré de sa protection et lui avait même prédit un succès sans précédent, une sorte de consécration. Mais John Dee ne s'en sentait pas moins inquiet et, pour la première fois depuis des années, doutait de lui avant de monter cette nouvelle marche vers la gloire et la renommée.

Les acclamations qui l'accueillirent dès son entrée dans l'immense amphithéâtre du collège de Rheims dissipèrent immédiatement son inquiétude. Les auditeurs, pour la plupart beaucoup plus âgés que le jeune génie, étaient si nombreux que toute l'école ne pouvait les contenir et que des grappes entières d'étudiants de tous âges étaient accrochées aux fenêtres, dans l'espoir de voir tout au moins celui qu'ils ne pourraient entendre. Cette fois, nul scarabée — une telle exhibition n'aurait d'ailleurs pas étonné un auditoire de cette qualité —, mais un silence quasi religieux qui dura les deux heures prises par la conférence. Après de longs applaudissements, on pria John Dee de compléter la lecture d'Euclide par

un discours de son cru. Ce fut, pour le maître de Mortlake, un second baptême : pour la première fois de sa carrière, il put dévoiler, en latin, devant un auditoire suspendu à ses lèvres, sa vision de la grandiose unité des sciences. Il le fit avec une hardiesse et une grandeur de conception dignes de son maître Cornelius Agrippa :

« *L'Anthropographie* est la description du nombre, de la mesure, du poids, de la figure, de la situation et de la couleur de chaque chose contenue dans le corps parfait de l'Homme ; avec un certain savoir de la symétrie, de la figure, du poids, de la caractérisation et du mouvement local correspondant de chaque parcelle dudit corps, et des nombres qui lui sont assignés. C'est là une partie de la définition, suffisante pour notifier la particularité et l'excellence de l'Art ; et c'est pourquoi elle est ici assignée à la Mathématique. Quant à la partie céleste du monde, elle correspond à un art particulier appelé Astronomie. La description du globe terrestre a son art particulier, appelé Géographie. La science qui les subsume s'appelle la Cosmographie, qui est la description de la forme universelle du monde.

» C'est pour le salut et le service du microcosme, qui est le monde en tant que reflet du macrocosme, qu'ont été créées toutes les créatures corporelles : celles-ci participent donc des Esprits et des Anges, et sont faites à l'image et à la similitude de Dieu, ce qui est proprement le sujet d'un art particulier appelé *Art des Arts*. Quoi que fasse l'Homme, ce sont conséquemment Dieu, la nature, la raison et l'expérience qui l'informent. Les Anatomistes en restaurent quelque partie, ainsi que les Physiognomonistes, les Chyromantistes, les Métoposcopistes et, surtout, l'excellent Albert Dürer. L'art de la Perspective s'occupera du regard : Pythagore, Hippocrate, Platon, Galenus, Meletius et beaucoup d'autres y contribueront.

» Le Ciel, la Terre et toutes les autres créatures offrent leur harmonieux service pour illustrer les correspondances entre le microcosme et le macrocosme, qui peuvent être le sujet de l'expérience : ce qui est une excellente preuve de notre consti-

tution harmonieuse et microcosmique. Quant aux images extérieures, elles sont le sujet de la Zoographie et de la Peinture, de la Sculpture et de l'Architecture (pour les églises, les maisons, les forts ou les navires). Pour ces dernières matières, éminemment profitables au microcosme humain, lisez Vitruve, et le *De Symetria humani corporis*, d'Albertus Durerus ; mais, avant tout, reportez-vous aux chapitres 27 et 28 du second livre de *De occulta philosophia*. »

John Dee termina son discours par un hommage à la pensée de Cornelius Agrippa, qui fut accueilli par un concert d'applaudissements délirants, ponctué par les cris de « Vive le Docteur Dee ! Longue vie au Docteur Dee ! »

La conférence improvisée, plus encore que la lecture d'Euclide, eut un retentissement sans précédent à Paris et, quelques jours plus tard, le recteur de l'université proposa au magister gallois le poste de lecteur du roi en mathématiques, assorti d'une bourse mensuelle de deux cents couronnes. Malgré l'importance de l'offre, John Dee refusa, en même temps, d'ailleurs, qu'une proposition de servir M. de Monlac, ambassadeur français auprès du Grand Turc ; le renom du magicien en France était devenu tel qu'on ne tarda pas à l'appeler « le nouvel Agrippa » ; sa première conférence fut suivie de plusieurs autres, qui attirèrent des maîtres de grand renom, pour la plupart effrayés par les doctrines platoniciennes et hermétiques telles qu'elles étaient exposées en filigrane dans *De occulta philosophia*, mais conquis par la synthèse harmonieuse et grandiose que John Dee avait réalisée entre les sciences scolastiques et les révélations venues en droite ligne des anciens mystères. C'est ainsi que John Dee rencontra Ranconetus, célèbre homme de loi, président du parlement de Paris ; Turnebus et Peter Ramus, son ennemi, un anti-aristotélien farouche. Mais surtout Guillaume Postel, professeur de mathématiques et de philosophie, orientaliste célèbre, kabbaliste et eirénéciste, qui rêvait, comme John Dee déjà, d'une religion et d'un gouvernement mondiaux.

Utopies, peut-être, mais tellement plus vraies qu'une réalité tronquée, de plus en plus singularisée en une pléthore de

sciences et d'études analytiques qui recherchaient en vain leur unité. Un soir, Guillaume Postel dit à John Dee une phrase qui devait à jamais rester gravée dans sa mémoire, déjà, ô combien surchargée de détails ! mais prête à l'illumination salvatrice : *Les hommes seront égaux lorsqu'ils seront immortels*. Autant dire jamais, pensa John Dee avec nostalgie, mais, à un autre point de vue, dès maintenant, encore que la plupart d'entre eux ne le sauront jamais. Tout homme touche un jour à l'éternité, ne serait-ce qu'au moment de sa mort, mais, en nos temps irréligieux, tout est fait pour qu'il n'en prenne pas conscience. Seul un effort démesuré vers le haut, ou une grâce prédestinée, lui donnera cette faculté de dépasser les apparences, d'unir ce que Dieu a uni, à savoir la matière et l'esprit, artificieusement divisés par une pensée séparatrice influencée par le Diable et ses innombrables cohortes. « Le Diable est légion, mais un jour le monde sera un, grâce à nos antiques thaumaturgies qui donnent à l'Homme sa place dans l'Univers », lui déclara Guillaume Postel. « Notre civilisation n'est qu'un raffinement satanique influencé par une perspective mondaine et mercantile, ce qui explique son hostilité contre la virginité de Notre Mère la Terre, autant qu'envers une véritable religion mondiale, qui unirait sur cette terre la révélation des différents prophètes, tous venus à leur heure, avec les conquêtes des sciences considérées comme des études du microcosme, reflet du divin macrocosme. »

Maître Guillaume Postel, qui, ce soir-là, unissait de manière indélébile la concentration des sciences thaumaturgiques avec la dispersion des sciences microcosmiques, ajouta, avec un discernement prophétique : « Maître Dee, méfiez-vous des maîtres apparents de ce monde. Les cours des princes doivent refléter une qualité de centre cosmique, de noyau, de sommet : elles ne doivent pas dégénérer en faux paradis, en lieu où le carton des coulisses cache mal la dépravation inhérente à tout lieu incarné en ce monde. *Le microcosme n'est qu'un reflet du macrocosme*. N'oubliez jamais cette leçon, Maître Dee. Lorsque les maîtres du monde oublient le Ciel, ils sont oubliés par Lui. Leur rôle essentiel est de refléter le

divin macrocosme. Par leur nature même, ils sont condamnés à la dégénérescence. Je vais vous confier une vérité capitale : tous les palais sont de futures ruines. A rigoureusement parler, seul l'ermite est absolument légitime, car il est au-dessus de la déchéance du temps. L'homme a été créé seul, et il meurt seul. Il ne choisit ni l'instant de son incarnation en ce monde, nécessairement imparfait, ni l'instant où il le quitte. Entre les deux, il ne fait guère que traverser un certain nombre d'illusions. Son agitation est fondée sur l'oubli. Lorsque l'homme se souvient, il meurt. C'est ce que les musulmans appellent le *dikbr* : ce sont eux qui nous ont légué ces sciences sublimes faites pour que l'Homme, reflet du macrocosme, communie avec lui ; l'Homme n'est fait que pour se rappeler, se souvenir, se rappeler ce qu'il fut lorsqu'il était vraiment le microcosme du macrocosme. Méfiez-vous, Maître Dee. L'Homme est maintenant fier d'être impuissant, de devenir l'instrument du Diable : il lui plaît de prendre les sages pour des fous et de se mettre ainsi, par un orgueil insensé, à la place des dieux. Ecoutez-moi, Maître Dee, vous qui connaissez l'astrologie, la magie et l'alchimie, ces trois sciences véritables sans lesquelles il ne saurait y avoir d'homme en notre siècle : c'est l'oubli de la solitude en Dieu — Allah pour nos frères musulmans —, de cette communion selon la Terre avec les mesures selon le Ciel, qui entraîne toutes les déchéances humaines ainsi que toutes les calamités terrestres. Rejeter les cadres traditionnels à cause des abus humains revient à admettre que les fondateurs de religions ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Peut-être ne le savaient-ils pas, mais alors ils étaient d'autant plus un instrument des dieux, ces dieux qui nous ont abandonnés parce que nous préférons couper une fleur en morceaux plutôt que de la regarder [...]. Maître Dee, je vous admire, j'ai foi en vous : réfugiez-vous en Dieu avant que de croire en une science qui demeure vaine si elle reste séparée de ses racines célestes. »

John Dee reconnut bien dans cette ultime recommandation, fondée sur un verset du Coran, le grand orientaliste qu'était Guillaume Postel. Ne chuchotait-on pas, dans les milieux

catholiques, que le Maître était devenu secrètement « infidèle », c'est-à-dire musulman : raconter qui faisait sourire cet esprit supérieur à toutes les divisions artificielles d'une pensée sclérosée. Convaincu de l'unité profonde des religions, il n'avait cure qu'on lui apposât telle ou telle étiquette extérieure. Formé, comme John Dee, à l'école parallèle et secrète de la connaissance hermétique, Guillaume Postel faisait partie, ainsi que quelques autres esprits européens qui parlaient déjà d'unir la rose et la croix, de cette élite trop peu nombreuse, hélas ! singulièrement en Angleterre où les schismes inspirés par le Diable commençaient leurs ravages... C'est essentiellement pour cette raison que John avait décidé de refuser le poste de lecteur à lui proposé par Oronce Finé : déjà bien affaiblie par les maléfices d'une pensée basse et mesquine, l'Angleterre avait besoin d'un esprit tel que le sien, d'un aigle capable de survoler un paysage déchiré par les taupes et les loups. Aussi était-ce sans hésiter qu'il avait décidé de renoncer aux attraits d'une existence assurée matériellement ; loin de son cher pays où l'attendaient peut-être de dures épreuves — car il n'en avait guère reçu beaucoup d'encouragements depuis son départ —, il avait toujours eu l'impression d'être un exilé. Cet exil fût-il doré, il lui préférerait décidément le courage de rester un Gallois fier de ses ancêtres et de lui-même : n'était-il pas devenu, après ses nombreux succès académiques, le plus grand hermétiste d'Angleterre ? Certes, il aurait à compter, dès son retour, avec l'hostilité plus ou moins franche de courtisans serviles agglutinés autour d'un roi qu'on lui avait dépeint comme stupide et méchant. Mais quoi qu'il en fût présentement de l'île Britannique, de cette « Impératrice de la Mer » dont il avait juré de devenir le timonier secret, son devoir était de la rejoindre, même et surtout lorsque la tempête s'annonçait. Avant de quitter la France, il prit contact, par l'entremise d'Oronce Finé et de Guillaume Postel, avec une foule de docteurs et de professeurs de grand renom dispersés dans les universités du continent : ce fut le début d'une longue correspondance avec les plus grands penseurs d'Orléans, de

Montpellier, de Cologne, d'Heidelberg, de Strasbourg, de Vérone, de Padoue, de Bologne, d'Urbino, de Rome, enfin. Il n'avait que vingt-quatre ans et parlait d'égal à égal avec les plus grands esprits du monde occidental ; dans son *Mercurius coelestis*, il avait exposé que Mercure était le divin messager, le symbole de la divine raison des choses : il lui restait maintenant à en témoigner dans le pays qui en était le plus éloigné : le sien.

Dans l'intervalle, John avait écrit quatre autres livres : *The Art of Logic*, paru en 1547, *The Thirteen Sophisticall Fallacies*, paru en 1548, tous deux en anglais ; puis, en 1550, deux livres en latin qu'il avait prudemment dédicacés au jeune roi Charles VI : *De usu globi coelestis et nubium, solis, lunae ac reliquorum planetarum*, etc., envoyés à Sir John Cheke, tuteur du roi et ancien professeur au collège de Cambridge. Le résultat fut immédiat : dès son retour à Londres, John fut informé par Sir Cecil, secrétaire du roi, que lui était allouée une pension annuelle de cent couronnes, accordée par Sa Majesté. Ce n'était là que la moitié de la somme qu'on lui avait proposée à Paris, mais il avait prévu cette légère déception qui ne l'affecta guère : de plus, on lui octroyait les rectoirats d'Upton-upon-Severn, dans le comté du Worcester, et de Long Leadenham, dans le comté de Lincoln. Ce dernier, non loin du camp antique de Caractacus, d'où la tour rose d'Upton, environnée par les marais de Beacon Hill, était visible quand les brouillards ne nimbaient pas l'ensemble du comté de leur halo verdâtre, englobait la magnifique cathédrale gothique de Worcester, dont les deux flèches fantomatiques émergeaient des miasmes marécageux comme, dans une chasse, les éperviers jaillissent d'une clameur sourde de chiens et de trompes, mouillés par la rosée du matin. Malgré l'humeur morose du roi Edward, la vie de la campagne était fort gaie, plus que les ripailles du bord de la Tamise qui, depuis quelque temps, tournaient à l'aigre. Le soir, sur la lande de Dunhill, ce n'étaient que collations sur les boulingrins, aux sons des guimbardes, des hautbois, des luths mariés ensemble, après

quoi l'on dînait devant des tables chargées de venaisons, de vins délicats, des fruits les plus rares. Ensuite, les couples amoureux dansaient aux flambeaux ou s'égarèrent sous la verdure où il sacrifiaient à un dieu antique qui n'était ni catholique ni protestant.

On y trouvait volontiers des tableaux champêtres dignes de celui peint par le Titien, *Vénus se récréant par la musique*, où Vénus représente l'âme encore occupée par la terre, et que la musique sacrée, peut-être la prière, tente de ravir au Ciel. Vénus y est étendue sur une de ces couches désordonnées que Pétrarque appelle un champ de bataille. Un petit chien appuie ses pattes contre elle. Il vient de la réveiller. Il lui rappelle les plaisirs de la gourmandise, de la promenade et diverses autres jouissances. Par une baie grande ouverte, on voit un parc à l'anglaise, en quinconces, et une ville, au loin, sur une montagne bordée d'un fleuve ; plus près, au milieu d'une pelouse, est un jet d'eau lancé par un satyre. A la vasque de la fontaine s'accroche un paon qui vient s'y désaltérer. Peut-être représentait-il la vanité du siècle qui s'abreuve à la luxure, se dit John.

C'est à la requête de la duchesse de Northumberland qu'il avait rédigé ses deux derniers traités, dont l'un était consacré au flux et au reflux, considérés d'un point de vue astrologique ; Dee, en même temps, essaya de séparer l'enseignement libre des mathématiques des associations diaboliques qui avaient cours chez les érudits anglais empreints de puritanisme. C'est ainsi que, peu à peu, il acquit une influence déterminante au sein de la famille ducale. C'est pour cette raison qu'il refusa le poste de lecteur en sciences mathématiques qui lui fut proposé à l'université d'Oxford.

Le mari de la duchesse, beau-père de Lady Jane Grey, n'était pas seulement un politicien ambitieux, mais aussi un homme très cultivé, ami de Lord Ascham. Particulièrement intéressé par les problèmes de la navigation et de l'astronomie, il souhaitait que John Dee devînt le tuteur de ses enfants, dont l'un, Robert Dudley, était particulièrement doué. Déjà, à l'âge de seize ans, il lisait le dernier ouvrage de John, intitulé *The*

Philosophical and Political Occasions and Names of the Heavenly Asterismes. Certes, John discernait déjà, derrière l'enthousiasme superficiel de son élève, une attitude mentale très différente de la sienne, plus attachée aux faits scientifiques en tant que tels. Contrairement à Lord Ascham, scolastique enragé et grand ami de Dudley, John Dee se sentait beaucoup plus proche de Pic de La Mirandole, qui avait répondu à une charge similaire du scolaste Ermolao Barbo en ces termes : « Nous célébrons déjà, ô Ermolao et nous vivrons, avec ceux qui nous suivront, non pas dans les écoles de grammaire et de pédagogie, mais dans les cercles de philosophes, dans les assemblées de savants où ne sont recherchés ni la mère d'Andromaque ni le nombre des fils de Niobé, mais où l'on discute et on débat des affaires divines et humaines. »

Pareil en cela à Pic de La Mirandole, Dee était alors arrivé à un palier important de son existence : la variété et l'envergure de son œuvre étaient uniques en son pays. En plus des diverses matières dont il s'était imprégné à l'université de Louvain, il était devenu le meilleur géographe et théoricien de la navigation dans son pays : non seulement il avait fait progresser d'un bond prodigieux les recherches concernant la route du pôle par le mystérieux pays de Cathay, la Chine lointaine, mais il avait inventé, avec l'aide d'Humphrey Cole, plusieurs instruments de mathématiques et de navigation qui rendaient de grands services aux savants et aux artisans anglais. Il avait rectifié les erreurs des scolastes et écrit, en marge du célèbre livre de navigation de Peter Peregrinius : « Il a tort de supposer que l'aiguille cherche le pôle céleste ; en fait, elle cherche le pôle magnétique. » Aucun domaine n'avait échappé à ses investigations et à la prolixité de sa plume qui allaient de la construction des bateaux jusqu'à l'optique et à la médecine.

En 1552, John Dee, grand lecteur de Paracelse, fit la connaissance de Jérôme Cardan, le célèbre physicien de Padoue, qui habitait dans la demeure de Sir John Cheke. Cet homme génial, mais déséquilibré, qui dressait son horoscope chaque jour en se prédisant à lui-même les pires catastrophes, avait été appelé en Angleterre au chevet du jeune Edward VI

dont la santé ne laissait pas d'inquiéter ; il fallait bien l'inconscience d'un puritain pour s'enquérir des prédictions astrologiques d'un nécromancien, mais John Dee s'était accoutumé à ces mariages d'irraison : doutant de soi, chacun cherchait chez l'autre ce qui lui manquait. John dut d'ailleurs reconnaître que l'horoscope dressé par Cardan révélait un maître de l'art : son jugement fut à la fois nuancé et véridique, et son verdict sans détour : la santé du jeune roi était fort menacée et, à moins d'une intervention divine, le pire était à craindre.

En privé, Jérôme Cardan avoua au maître de Mortlake qu'il était bien d'accord avec ses prévisions les plus sombres : à vrai dire, les jours du roi étaient comptés. Mais le grand hermétiste italien n'ignorait pas les dangers d'une trop grande franchise, même venant de la part d'un hôte étranger.

Dee et Cardan devinrent très vite d'excellents amis : ce dernier encouragea le descendant de Roderick le Grand à persister dans ses études d'occultisme malgré les rumeurs qui commençaient à grandir à la cour. Le médecin de Padoue était aussi un clairvoyant qui pratiquait la divination et avait des rêves prophétiques, et il prédit à John une période d'affrontement avec le pouvoir officiel : le jeune roi allait mourir et, à la suite de troubles politiques, John aurait à subir des revers.

Profitant de son influence croissante à la cour, le jeune Dee s'était mis à dresser les horoscopes des personnages les plus importants. Le 12 octobre 1552, il écrivit dans son « cahier de bord » d'astrologue : « Lord Willughby, né *hora septima mane, ante meridiem*, Lat. 50° 30 à Vessel dans le Gelderland. » Puis, « Margaret, comtesse de Cumberland, *hora 2 min., 9 Exoniae mane.* »

Cardan avait quitté l'Angleterre depuis deux semaines et il s'avéra bientôt que, comme d'habitude, cet ange de la mort avait fait son office : le 13 octobre, le jeune roi mourut dans d'atroces souffrances.

Les sinistres événements prévus par le magicien de Padoue se succédèrent dès lors à une cadence accélérée : la proclamation de Lady Jane Grey comme reine fut abolie en quelques jours

par les ennemis des Northumberland, de loin supérieurs en nombre. Le duc de Northumberland, grand ami de John Dee, fut mis à mort : en coupant la tête de ce protestant fanatique, Mary Tudor mettait la couronne sur la sienne.

Au début de l'année 1553, la nouvelle reine, que les protestants appelaient « la Méduse aux cheveux roux », fit savoir au premier astrologue du royaume qu'elle « protégerait ses recherches et désirait qu'il dressât son horoscope ainsi que celui de son ami et allié, l'illustre Philippe d'Espagne ».

John Dee pensa un instant que sa dernière heure était venue. Puis, soudain, il se rappela qu'à Woodstock était à demi emprisonnée une très pure licorne qui, peut-être, détenait la clef de son salut : c'était la sœur de la reine Mary, la princesse Elisabeth.

Prospero 3

SUR le conseil prudent de son ami Sir William Cecil, John accepta l'honneur que lui faisait la nouvelle reine aux cheveux roux, bien qu'il n'éprouvât pour elle que répulsion et mépris : n'avait-elle pas proclamé rageusement, dès son accession au trône, que, chaque année, quatre-vingt-dix personnes choisies au hasard seraient exécutées, simplement pour leurs convictions protestantes ? John Dee pensa qu'il valait mieux endormir la méfiance de cette Gorgone aux yeux verts et à la face mangée par la petite vérole, ce Scorpion marqué par de très néfastes configurations astrales ; il éprouva même un plaisir trouble à lui prédire un long et glorieux règne, sous la houlette de Jupiter, alors qu'un terrible carré de Mars, avec une conjonction de la Lune et de Saturne, ne laissaient guère présager que des événements sinistres ; avec un horoscope aussi mauvais, il était permis d'espérer que le jour où la tête de Méduse tomberait n'était peut-être pas si loin. En attendant, John aurait intérêt à montrer qu'il n'était pas seulement catholique, c'est-à-dire universel, mais aussi bon chrétien. Il ne suffisait pas de se rendre à la messe plusieurs fois par

semaine, comme il l'avait toujours fait depuis son enfance ; il lui faudrait aussi surveiller ses propos ; pour lui, les protestants n'étaient que des chrétiens égarés. Mais, pour la reine et pour la cour, ils étaient des « suppôts du Diable » et des hérétiques bons pour le bûcher.

Les astrologues, songea-t-il, avaient décidément une grande supériorité sur les illustres personnages dont ils étudiaient l'horoscope : ils en savaient plus qu'eux sur eux-mêmes et sur leur propre destin. Encore fallait-il le leur cacher avec art et ne leur dévoiler la vérité qu'à travers un prisme de mensonges, de même qu'un peintre voit son tableau achevé, là où les spectateurs ne voient encore qu'une suite de petites touches. Ce prodigieux sens de l'Invisible, qui permettait au magicien de sonder la vie et l'être profond des plus grands personnages à partir d'un simple dessin où figurait une dizaine de planètes, était un grand atout, mais aussi un grand poids. Que de secrets à garder, de vérités à déguiser ! Il était préférable d'avoir l'air moins bon astrologue et moins bon devin qu'on ne l'était. Mais cette faculté, que l'Eglise avait avec quelque raison stigmatisée comme diabolique, n'était pas sans grands avantages à condition que le devin sût demeurer un maître du secret. Elle lui évitait de perdre du temps. Au vu du thème astral de la reine Mary, John sut immédiatement qu'il n'aurait pas à en perdre beaucoup avec elle.

Il semblait en être tout autrement de sa sœur, la princesse Elisabeth. L'horoscope de la jeune femme, que Sir William Cecil avait communiqué secrètement au maître de Mortlake, révélait un personnage promis à un grand destin ; John fut persuadé qu'Elisabeth était la future reine qui arracherait l'Angleterre à la nuit où elle baignait à présent. Celle qu'on appelait « la Vierge de Woodstock » était née sous le signe qui porte ce nom ; son ascendant dans le signe du Sagittaire, de feu exalté par la conjonction avec Jupiter, était le signe d'une grande foi et d'une haute spiritualité mises au service d'une cause terrestre. Ainsi, cette dame de sang royal avait les pieds sur terre, mais la tête dans le ciel : elle était de taille, et de nature, à rendre à l'Angleterre son rang de pre-

mière nation en Europe. Son Soleil, pour couronner cet horoscope prédestiné, se trouvait sur l'image égyptienne du zodiaque traduite en ces termes : « Un beau vaisseau, toutes voiles déployées, fend les flots doucement agités. » Jupiter, quant à lui, trônait sur le degré suivant : « Un mage, la coiffure sacerdotale au front, dirige sa baguette vers deux triangles enlacés, surmontés d'un troisième, dans un geste de conjuration. » John ne s'étonnait plus qu'on lui eût rapporté les dons précoces de la jeune princesse dans le domaine hermétique. Il ne lui était pas indifférent que cette image fût, à quelques degrés de son propre Ascendant, situé dans le même signe de Feu. Cette conjonction augurait d'une protection puissante, et certainement d'une entente avec la future reine dans le domaine des sciences hermétiques. Vénus et Mercure brillaient dans le signe aérien de la Balance, conjoints sur l'image : « Dans un paysage polaire, un iceberg se détache sur la mer de glace, tandis qu'au couchant le Soleil disparaît en gloire, créant une aurore boréale. Sur la glace, un équipage de rennes tire un traîneau chargé de fourrures. » Or, on avait rapporté à John que la « Vierge de Woodstock » avait des crises mystiques accompagnées de visions pendant lesquelles elle proclamait, en latin, que le destin l'avait choisie pour être reine un jour et mener les navires britanniques jusqu'au pôle, au-delà de Cathay, là où, disait-elle, se trouvait une « Terre Verte » qu'aucun humain n'avait jamais vue, où fleurissaient des jardins éternels remplis d'animaux fabuleux. Elisabeth tombait alors à genoux et suppliait qu'on l'appelât *Basilea maris*, Impératrice de la Mer, comme sa chère Angleterre qui n'était plus pour l'heure qu'un vaisseau à la dérive.

Pour ajouter à ce regroupement fatidique de planètes en signes d'eau, Neptune s'épanouissait à 29 degrés des Poissons : « Une Cassandre échevelée, gesticulant, parcourt les rues de la ville, tandis qu'au temple de la Sibylle une prêtresse prédit l'avenir à un adolescent. » Cette princesse avisée et fière semblait être en même temps une grande voyante douée d'un don de prophétie. Enfin, Saturne était exilé en Cancer, à trois degrés de celui de John Dee, né seulement six ans auparavant : « Des

phénomènes dans le ciel : météores, étoiles filantes, et des cascades tombant d'un rocher. » En 1533, l'année de la naissance d'Elisabeth, une comète avait fendu le ciel de Londres, attirant les prédictions apocalyptiques de nombreux mages ; quelques-uns seulement y avaient vu un signe bénéfique, lié à la naissance d'une future grande reine.

John Dee fut submergé de joie par l'étude de cet horoscope exceptionnel, où il discernait véritablement l'incarnation d'un instant du ciel dans un principe royal destiné à donner à l'Angleterre une grandeur sans précédent dans son histoire. Dès lors, il n'eut de cesse de rencontrer celle que déjà, en son for intérieur, il appelait avec ferveur « la reine Elisabeth ». Le jeune homme s'abîma dans un amour mystique, tout de transcendance, pour cette incarnation divine que le Ciel lui avait offert à deviner par la magie des astres. Si un tel prodige était arrivé, c'était parce que lui, John Dee, premier savant et magicien d'Angleterre, avait été choisi pour mener à bien l'éducation de la jeune princesse, l'éloigner de la gangue rigide des sciences scolastiques et favoriser l'épanouissement de ses dons pour la magie et l'hermétisme. Son horoscope, d'ailleurs, confirmait ce qu'on lui avait dit d'Elisabeth, de ses visions, de sa clairvoyance qui inquiétaient son entourage et faisaient murmurer à ses ennemis, déjà nombreux, le nom de sorcellerie. La Vierge, c'était aussi, disaient les mauvaises langues, la triple Hécate, déesse de la magie noire et des cultes démoniaques. On prétendait que, pendant ses crises mystiques, la jeune princesse parlait en une langue inconnue, que ses yeux se révulsaient d'une manière effrayante et qu'elle ne se souvenait plus de rien ensuite. La jeune licorne avait aussi des crises de colère redoutables et elle adorait briser les miroirs. Enfin, on chuchotait que, seule, l'âme de la princesse était vierge : elle avait déjà des favoris, mais point de maître. Pour le reste, Sir Cecil la décrivit à John Dee comme fière mais dure, magnanime avec d'étranges hypocrisies et bizarreries ; de taille moyenne, le visage lisse et très fin, des yeux de biche ou plutôt de licorne, verts comme ceux de sa sœur, énigmatiques et fixes, clouant sur place ceux qui osaient les regarder trop longtemps.

Et le vieux libertin, qui se moquait en privé de la religion, ajouta, pour calmer l'agitation croissante de son jeune ami : « Croyez-moi, magister Dee, Elisabeth est vierge comme je suis catholique. »

Sir Cecil raconta à John ce que plus personne n'ignorait à la cour, mais que lui, jeune savant à l'écart des intrigues et des passions, ne savait pas encore : à l'âge de quinze ans, alors qu'il était à Louvain, la princesse Elisabeth avait eu une liaison avec un homme indigne, son oncle Thomas Seymour ; son voyage à travers la vie avait commencé, comme bien des voyages, par de violentes secousses à la sortie du port.

Henri VIII, son père, mort quand elle avait treize ans, avait toujours été dominé par quelque personnalité plus forte et plus équilibrée que la sienne. Tout d'abord, pendant les premières années heureuses de sa vie, il avait été soutenu par son admirable femme, Catherine d'Aragon, belle Flamande et vraie fille de la maison de Bourgogne. Puis il avait subi l'influence autoritaire de Wolsey, après le despotisme méprisant d'Anne Boleyn.

Si Henry avait toujours été en tutelle, Elisabeth, au contraire, ne supportait pas d'être gouvernée. Elle avait à peine trois ans quand son père fit décapiter sa mère Anne. Dès qu'elle avait été en âge de penser et de sentir, ce fut dans une atmosphère de meurtre et de tragédie. Femme à quinze ans par les grâces de son oncle, elle fit montre, très jeune, d'une grande habileté politique ; elle poussait l'hypocrisie, déclarait Sir Cecil, jusqu'à jouer le rôle de puritaine malgré son mépris pour ceux qu'elle nommait sarcastiquement « nos frères en Jésus-Christ ». Sur sa table de chevet figurait, à côté de la Bible, comme dans toutes les maisons d'Angleterre, le *Livre des martyrs*, de John Foxe, qui décrivait avec complaisance et raffinement les supplices des protestants. La plupart des amis d'Elisabeth étaient du côté des réformateurs, même s'ils continuaient à pratiquer les rites de l'ancienne Eglise catholique : c'était le cas du rusé Sir William Cecil.

L'éducation de la jeune princesse avait été très soignée ; elle jouait du virginal, au son grêle extraordinairement clair et

vibrant. Elle parlait couramment plusieurs langues européennes, plus le grec, le latin, et même l'hébreu. Dans une lettre au savant allemand Sturm, connu sous le nom de Sturmius, son précepteur principal, Lord Roger Ascham, avait appelé la princesse « un prodige d'érudition, de mémoire et d'application : elle lit Tertullien le matin et Cicéron l'après-midi ». Dans le domaine politique, Elisabeth avait conscience que la réaction introduite par sa sœur Mary n'aurait qu'un temps ; son manque certain d'esprit religieux, mêlé curieusement à une passion pour l'hermétisme, était le ressort essentiel d'une ambition cachée, servie admirablement par Sir Cecil.

Ce vieil ami de John Dee, homme avisé et dénué d'enthousiasme, savait à merveille utiliser celui des autres. Très tôt, il avait décelé chez la jeune princesse un tempérament à la fois mystique et attaché aux choses terrestres qui la prédestinait à de grandes tâches. Pourtant, dans l'attente d'événements capitaux, qui, selon l'astrologue de Mortlake, ne tarderaient pas à déferler comme une tempête sur « l'île aimée des dieux », Sir Cecil n'hésitait pas à se pavaner aux côtés de la reine Mary, avec un énorme rosaire bien en vue sur sa maigre personne. Il possédait toutes les qualités d'un ambassadeur, sauf une : la prestance, qui lui faisait si bien défaut que les uns le comparaient à une belette, les autres à un rat ou un renard ; mais, disait-il, un bon ambassadeur doit être un mouton ou un âne, ce qu'il n'était assurément pas.

Sir William considérait la secrète passion qu'éprouvait John Dee pour les sciences hermétiques avec autant d'inquiétude que le culte d'Elisabeth pour la majesté royale. Mais il avait en commun avec ces deux astres de première grandeur qui se levaient à l'horizon le goût de courir des risques heureux. Il s'était fourvoyé à l'âge de vingt ans dans une mésalliance avec une fille d'auberge, mais il avait eu la chance, disait-il, de perdre sa femme au bout de trois ans et de se remarier, plus brillamment, avec une fille de l'illustre famille des Cook. C'est alors qu'il avait fait la connaissance du magister Dee à Cambridge ; depuis, il était devenu son conseiller et son principal

appui à la cour. John n'ignorait pas que Sir William Cecil était toujours prêt à abandonner ceux qui tombent, aussi avait-il décidé de ne pas tomber. Là où la malice et le manque de scrupules portaient leurs fruits, il espérait que la probité, le mépris pour les intrigues politiques et l'attachement à des valeurs spirituelles supérieures aux affaires du monde lui assureraient une position inébranlable ; alors que les courtisans habiles étaient en deçà de la mêlée, il se considérait au-dessus d'elle : un thaumaturge n'avait pas à se fourvoyer dans des méandres et à choisir entre plusieurs erreurs qui, même additionnées, ne faisaient pas une vérité. Il avait toujours à l'esprit la mise en garde du grand Oronce Finé contre les compromissions avec un monde déchu dans un décor de façade, dans une architecture qui se vantait avec inconscience d'être en « trompe-l'œil ». Jeune étudiant à Louvain, il avait écrit dans son journal : « Tout ce qui est honnête est utile. » En ces temps troublés où les marchands chassaient les prêtres du temple, John inscrivit, dans le même cahier, ces lignes implacables : « L'homme spirituel, qui connaît le macrocosme et la petitesse de sa condition face au mystère divin et aux secrets de la nature, ne saurait sans dommage mêler son humilité profonde à la bassesse d'âme des courtisans avides de figurer sur la scène du monde. Tous les palais qui ne sont pas un reflet terrestre du Paradis s'écrouleront bientôt, car une demeure, fût-elle une humble chaumière, n'est qu'une ruine en sursis si elle n'est pas traversée par l'axe du monde. Le magicien se doit d'être au-dessus de ce flux et de ce reflux qui n'affectent que les basses régions du cosmos et du microcosme humain. Au fond, il n'est que le témoin terrestre du Ciel, car il sait que le Cosmos n'est rien d'autre que le message de Dieu Lui-même à Lui-même.

» Dieu, dans Sa bonté toute-puissante, m'a envoyé un rêve cette nuit : j'étais au château de Kenilworth, où mon noble ami Walter Raleigh donnait une fête sur le thème du "Château de la Beauté parfaite". A mon arrivée, je fus salué par une sibylle qui me prédit un grand destin de magicien. Soudain, la princesse Elisabeth parut, portant sur sa tête une couronne

resplendissante entourée d'un halo vert. Elle était accompagnée de deux nymphes et s'appelait elle-même la Dame du Lac. Elle traversa un pont au-dessus de l'eau, orné de sept piliers de chaque côté, montrant à leur sommet des oiseaux en cage, des fruits dans des vases d'argent, du vin dans des vases d'or, des poissons dans des boules de cristal creuses, et des instruments de musique variés. De l'autre côté se trouvait le château fort de la Beauté, construit en bois comme un théâtre de marionnettes et assiégé par les quatre Enfants du Désir, des chevaliers armés de canons de bois.

» Au près des chevaliers étaient deux artilleurs habillés de cramoi si et un enseigne déployant un drapeau porteur d'une inscription en une écriture mystérieuse. Dans une tranchée roulante était camouflé un orchestre de merveilleux musiciens qui assiégeaient la Beauté de leurs accords.

» Venait ensuite le comte d'Arundel, dans une armure ornementée, avec des carapaçons richement brodés, suivi de quatre pages à cheval et de vingt gentilshommes. Tous portaient des manteaux courts et des culottes de velours pourpre, des pourpoints de satin blanc, des chapeaux de velours écarlate avec des bandes d'or, des plumes d'or, et des bas de soie jaune. Puis un jeune page s'approcha du balcon où la reine était assise et lui fit savoir qu'un assaut allait être donné par les Enfants du Désir au château fort de la Beauté. De la musique fut jouée, et deux poèmes furent chantés par les pages, l'un priant Elisabeth de se rendre, l'autre excitant les chevaliers à la bravoure.

» Puis les deux canons retentirent. L'un était chargé de poudre suave, l'autre d'eau parfumée, et les détonations eurent un écho dans la mélodie qui sortait de la tranchée. On mit alors des échelles pour monter à l'assaut, et les valets de pied envoyèrent des fleurs contre les murs. Un feu d'artifice commença, illuminant la scène de couleurs semblables à ce que nos maîtres hermétiques appellent la "Queue du Paon".

» Interdit, j'étais resté au milieu du pont. De l'autre côté du lac, au-delà du château, j'aperçus un ruisseau qui serpentait, brillant sous la lune comme une coulée de mercure. Il se dirigeait vers des lointains mystérieux, nimbés d'une lueur

bleuâtre, surnaturelle. Je traversai le pont, et les fantômes vinrent à ma rencontre. Mais je n'éprouvai aucune frayeur ; les ignorant, je montai dans une barque échouée au milieu des roseaux et, contournant le château, je me dirigeai vers la lumière bleue, voguant parmi des cygnes. Les bruits de la fête s'estompèrent ; bientôt un silence absolu régna autour de moi. Je n'entendais plus que la musique des sphères. Au fil du ruisseau qui longeait un chemin, apparut une contrée désolée, inhospitalière, sans âge. A ma droite, une épaisse forêt ; à gauche, un haut talus sillonné de sentiers abrupts et couvert des ruines fumantes de demeures aux formes les plus étranges : rondes, parvis effondrés, temples éventrés d'où émergeaient des colonnes surmontées de statues à l'aspect inquiétant : on eût dit des êtres humains soudain pétrifiés par quelque démiurge fou. Sur une des places, qui figurait un gigantesque échiquier de marbre dont chaque dalle était une case, des personnages irréels, vêtus de loques qui avaient été autrefois de splendides habits, erraient, les yeux vides, s'ignorant les uns les autres, marchant sans but, dans un silence où vibraient sourdement d'invisibles influx. Je fus saisi d'une terreur sans nom. Je voulus faire demi-tour et me retournai, mais le feu d'artifice ainsi que le château avaient disparu.

» Soudain, je vis apparaître en haut de la colline un personnage qui semblait *vivant* ; il descendait lentement vers le chemin. Son apparence contrastait avec celle des demi-spectres qui hantaient la ville morte : de haute stature, il était vêtu d'une longue robe noire et portait un chapeau en forme de cône, également noir. Son visage était noble, grave, avec des yeux d'aigle sous des sourcils épais. Il avait une longue barbe blanche. Derrière lui apparut un autre homme, plus jeune, d'apparence plus joviale, portant le même habit et le même chapeau de magicien, et en outre, sur sa poitrine, une grosse chaîne dorée, à laquelle pendait un énorme médaillon. Suivaient deux femmes au visage harmonieux, habillées simplement, et trois jeunes enfants. Tandis que l'étrange compagnie se rapprochait de moi, je vis que le bas de leurs habits était déchiré. A présent, ils traversaient les ronces, sur le flanc de la colline.

La lune fut masquée par un nuage, et une obscurité presque totale s'ajouta au silence qui planait ; seule, la lumière bleuâtre qui émanait de l'horizon éclairait la progression du petit groupe. Enfin, le vieil homme fut près de moi, sa suite restant à quelque distance. Je fus surpris par la beauté et la noblesse de son visage : il semblait, en vérité, comme le décor qui l'avait vu surgir, être au-delà du temps. Je lui demandai qui il était, d'où il venait. D'une voix sans âge, un peu voilée, il me répondit : "Je viens du royaume d'Hécate, situé au-delà des mers, là où les hommes jouent aux échecs avec l'Ange. Ma maîtresse est la lumière noire. Je suis un homme libre. — Mais quel est votre nom ?", lui dis-je alors. Il me répondit : "Mon nom est John Dee." »

John ajouta en marge de son récit : « Ce rêve m'a été inspiré à Mortlake, ce 11 mars de l'année 1555 par des influx puissants du *spiritus mundi*, la Lune étant pleine dans le signe des Poissons, à 14 degrés, en sextile avec Mercure. »

Ce songe prophétique, par lequel John avait passé la barrière du temps et communiqué avec son double, dissipa ses dernières hésitations ; malgré le risque que représentait une rencontre avec Elisabeth, il irait voir cet astre naissant : s'il avait pu traverser les mailles du filet dans l'Invisible, tel l'alchimiste qui atteint l'essentiel à travers la matière, il pourrait sans nul doute échapper au réseau d'espions qui entourait la princesse dans sa résidence de Woodstock. D'ailleurs, le Ciel lui accorda un signe supplémentaire. Sa cousine, Blanche Parry, qui avait tenu Elisabeth dans ses bras, était présentement la dame d'honneur et la confidente de la princesse ; John connaissait depuis longtemps son mari, le chasseur royal James Parry. Grâce à ces braves gens, il put envoyer plusieurs messages à la jeune licorne prisonnière : il lui dit qu'il craignait pour sa vie, qu'elle devait être très prudente et qu'elle régnerait un jour sur l'Angleterre. Il encouragea son intérêt pour l'astrologie et la clairvoyance, son horoscope révélant des dons exceptionnels dans ces domaines ; et, dès sa première lettre, John proposa à la princesse de lui écrire en langage cryptographique, afin d'éviter toute intrusion dans leurs secrets.

John prescrivit aussi à sa jeune élève, que son signe astrologique prédisposait à une santé délicate — elle souffrait déjà de graves troubles du foie —, l'utilisation d'herbes médicinales plantées autrefois par les Romains et qui poussaient encore le long des murailles d'Hadrian. Mais, surtout, il éveilla chez Elisabeth une passion pour l'astronomie en lui faisant parvenir deux présents véritablement royaux : un astrolabe pour la navigation construit par le grand Germinius de Leyde, avec une carte mobile de vingt-neuf étoiles en or fin ; et un astrolabe astrologique — où les planètes étaient diverses pierres précieuses — que le magicien avait rapporté de Louvain en même temps que deux magnifiques globes terrestres, les plus beaux d'Europe, confectionnés par son ami Mercator. John y joignit une longue lettre se terminant par ces mots : « Avec la certitude, très estimée princesse, ô perle du Royaume ! que le jour est proche où l'Impératrice de la Mer figurera à la proue du Vaisseau. Votre très dévoué John Dee, descendant de Roderick le Grand, premier prince du pays de Galles. »

Grâce à l'entremise de Robert Dudley, maintenant duc de Leicester, à qui il avait enseigné la chimie, John Dee put enfin rencontrer la princesse à Woodstock, quelques jours plus tard. Elle était telle qu'il l'avait imaginée d'après son horoscope natal : d'une beauté un peu dure, d'une intelligence coupante, d'un orgueil démesuré mais caché. Sans nul doute, la princesse avait une grande admiration pour le jeune savant, et elle le lui dit. Elle lui promit d'aller à Mortlake et d'y visiter son cabinet de curiosités, et, surtout, sa collection unique de pierres précieuses et de miroirs magiques, qui avait déjà eu les honneurs de nombreux nobles. Ils s'entretinrent longuement de sciences hermétiques, et John fut surpris par l'étendue des connaissances d'Elisabeth : n'avait-elle pas même lu et relu la *Magia naturalis*, de John Baptista della Porta, dont la simple possession suffisait à envoyer au bûcher n'importe quel savant ? La princesse exprima aussi le désir de consulter l'horoscope de sa sœur Mary, un acte que John Dee jugea, avec raison, aussi dangereux que le précédent. Néanmoins, il ne put résister aux supplications d'Elisabeth et la quitta en lui promettant de lui

envoyer l'horoscope de sa rivale politique, avec ses propres commentaires et d'abondantes comparaisons entre les cartes du ciel des deux sœurs ennemies.

C'était la première fois que notre magicien, si prudent et si secret d'ordinaire — toutes ses études hermétiques n'étaient-elles pas rédigées en langage cryptographique, et la plupart non publiées —, prenait des risques ; il jugea que, même si cet acte de foi pouvait lui nuire dans l'immédiat, il ne manquerait pas de lui valoir de la reconnaissance le jour où la princesse deviendrait la reine Elisabeth ; contrairement à Sir William Cecil, vieux sceptique qui se contentait de jouer sur tous les tableaux, John était persuadé de l'avènement proche de la princesse : non seulement les astres l'indiquaient clairement, mais, pour John Dee le magicien, il ne pouvait en être autrement dans l'autre monde : il était impossible que le royaume de l'Engelland — de la Terre des Anges — restât aux mains d'une sorcière fanatique et dépravée, empoisonnée lentement par sa propre bile, alors qu'à Woodstock, non loin de la rivière Dee, sa jeune sœur, incarnation d'un principe divin et déjà royal, tremblait pour sa vie et pour l'avenir de l'Angleterre.

Dans quelques jours, le Soleil allait entrer dans le signe du Bélier, lequel, selon les alchimistes, coïncide avec le début de l'Œuvre, qui libère des forces de création vulcaniennes analogues au réveil de la nature. Pour John, le moment était venu de frapper : l'hermétiste aussi plante son épée en terre, mais dans le domaine du subtil. Il était temps qu'entre les deux plateaux d'une balance déséquilibrée, qui avaient pour noms Mary et Elisabeth Tudor, le plus grand astrologue de la Terre des Anges dressât le fléau qui rétablirait l'équilibre. Les règles de la science des astres enseignaient que la reine Mary mourrait au plus tard dans trois ans, quand le Nœud Sud de la Lune, ou Queue du Dragon, balayerait son Soleil natal dans la Maison VIII, ou Maison de la mort. Ainsi, les rouages implacables du destin, actionnés par des forces invisibles qui jouaient avec les planètes comme Mercator avec ses globes terrestres, dessinaient dans l'ombre la trame du futur. Plus que jamais John

Dee remercia le Ciel qui lui avait donné la faculté de lire dans les astres : Dieu veuille qu'il n'eût pas à s'en repentir !

Sur le jeu d'échecs en jaspe orné de pierres précieuses qu'il avait récemment reçu en cadeau de Sir Philip Sidney, et qui trônait au centre de la grande salle de l'Ours Noir dans sa demeure de Mortlake, John avança la Reine d'une case.

Puis il prit sa plume et se mit à écrire un long commentaire des horoscopes, en omettant, bien sûr, de faire toute prédiction : les agents de l'actuelle reine étaient partout et la moindre parole contre elle aurait signifié un arrêt de mort. Après tout, il ne faisait, pour le reste, que jouer le rôle attendu du premier savant et magicien du royaume, pensionné par la reine et conseiller des plus grands d'Angleterre.

Pourtant, la fougue juvénile de John Dee lui avait fait commettre là une grave erreur. La reine Mary haïssait sa sœur et n'attendait que l'occasion de la mettre en prison. Ce fut paradoxalement son nouveau protecteur qui lui donna les meilleures armes contre elle. Le jour même de la visite de John Dee à la princesse Elisabeth, des rumeurs se propagèrent, selon lesquelles le magicien l'avait envoûtée. Deux informateurs redoutables, Ferry, un espion de Mary, et Prideaux, auditeur d'Elisabeth, accusèrent aussi John d'avoir voulu attenter à la vie de la reine par le poison et la magie noire. Quelques jours plus tard, le 28 mai de cette année 1555, le Conseil privé ordonna à Sir Francis Englefelde, garde des Sceaux, de procéder à l'arrestation d'« un John Dye, résidant à Londres, et de rechercher, dans sa demeure de Mortlake, des papiers à l'appui des accusations des sieurs Ferry et Prideaux ». Les deux gredins affirmèrent en outre que le magister Dee avait un « esprit familier » comme le docteur Faust, car parmi les enfants de riches familles dont il avait dressé le thème natal, l'un était devenu aveugle, l'autre était mort de consommation. Coupable, enfin, d'avoir prophétisé en paroles l'avènement de la princesse Elisabeth sur le trône d'Angleterre, John Dee était accusé de haute trahison. Il fut arrêté à Mortlake, alors qu'il procédait dans son jardin à des observations astronomiques, sans avoir eu le temps d'avertir ses amis, Sir Walter Raleigh, le

comte de Leicester, le duc et la duchesse de Northumberland, Sir Philip Sidney et, enfin, Sir Francis Walsingham, une nouvelle connaissance très influente dans les coulisses de l'Etat, dont la demeure de Barn Elms se trouvait dans la lande, à une lieue de Mortlake.

John se félicita d'avoir pris l'habitude de rédiger toutes ses recherches secrètes en langage chiffré. Les sbires des jésuites, qui fouillèrent ses appartements de Londres et de Mortlake, ne purent rien trouver de compromettant, en tout cas rien qu'ils ne pussent comprendre. La découverte de nombreux horoscopes de grands personnages les incitèrent, au contraire, à plus de prudence. L'illustre magicien bénéficiant de hautes protections, les accusateurs retirèrent immédiatement la charge de haute trahison retenue contre lui. D'autre part, John Dee ne nia pas avoir rendu visite à la sœur de la reine à Woodstock, mais il n'y avait là aucun crime ; rien que matière à soupçons. L'enquête fut remise entre les mains des théologiens ; John fut emprisonné à Hampton Court, en compagnie d'un homme profondément religieux du nom de Barthlet Green, suspecté d'hérésie, qui partagea sa paillasse. Il se prit d'amitié pour ce malheureux féru d'hermétisme, et sa captivité lui parut moins longue. Bientôt, il apprit que la princesse Elisabeth avait été emprisonnée dans le même bâtiment, sur l'ordre de la reine. On craignait pour sa vie.

John traversa une période de désespoir. Il pensa aux sombres prédictions de Jérôme Cardan, le corbeau qui disait vrai. Pour comble de malheur, Barthlet Green fut brûlé sur le bûcher quelques jours après, hurlant dans les flammes que la reine Mary était l'Antéchrist et qu'elle mourrait bientôt de la peste. Le lendemain, l'évêque de Londres, Edmund Bonner, chrétien fanatique, apparut dans sa cellule, accompagné d'un docteur en théologie. Ils réclamèrent à John Dee ses secrets, le menaçant de bannissement à vie s'il ne les consignait pas par écrit. John leur répondit qu'il refusait « de communiquer la moindre partie de son talent, par écrit ou oralement, le réservant à quelques personnes dignes de lui, comme Sir William Picke-

ring, comte de Warwick, et Richard Chancellor, astronome et navigateur ». A des menaces plus graves, il se contenta de répondre : « Je suis hors d'atteinte. Vous n'êtes que les chiens de garde du pape ; moi, je suis magicien et catholique. »

Puis, les jours qui suivirent, l'orthodoxie religieuse de John Dee fut débattue devant la Chambre de théologie présidée par l'évêque Bonner. John avait repris confiance dans son horoscope de l'heure : Jupiter formait un aspect favorable avec un transit de Mercure dans le signe de la Balance dévolu traditionnellement à la Justice. Après trois jours de délibérations à huis clos, il fut acquitté et l'évêque conclut le jugement par ces paroles : « Maître Dee, vous êtes trop jeune théologien pour m'apprendre quelque chose en matière de religion, bien que vous soyez plus savant que moi dans d'autres domaines. Mais prenez garde : Dieu lui-même abandonne les magiciens lorsqu'ils se mêlent des affaires de l'Etat. »

C'est le 29 août que John fut libéré, trois mois après son arrestation. La reine Mary elle-même reconnut qu'aucune charge précise ne pouvait être retenue contre lui et qu'elle restait favorablement disposée à son égard. Bien qu'il pût difficilement cacher son aversion pour les persécutions dont elle accablait les protestants sous l'influence de son époux, Philippe II d'Espagne, John Dee informa prudemment la reine de son « profond attachement envers la foi catholique et la religion révélée à l'humanité souffrante par Notre Seigneur Jésus-Christ. Que Dieu bénisse le royaume de l'Engelland et sa gracieuse reine... »

C'est avec une joie assombrie par l'emprisonnement prolongé de la princesse Elisabeth que John retrouva son domaine de Mortlake, qui abritait maintenant l'une des plus riches bibliothèques hermétiques d'Europe, ainsi que d'innombrables instruments de navigation et d'astronomie. Sir Walsingham le rassura bientôt : la princesse était fort bien traitée à Hampton Court, elle s'y trouvait même mieux qu'à Woodstock et avait fait de grands progrès dans ses études d'hermétisme. Enfin, elle avait hâte de revoir celui qu'elle appelait désormais ses « yeux ».

Agée à présent de vingt-deux ans, elle était douée d'un talent prodigieux de discernement des âmes, qu'elle illustrait volontiers en décernant des surnoms aux membres les plus intimes de son entourage. Ainsi, Sir Walsingham lui-même était sa « lande » — Sir *Moor* —, Sir Burghley son « esprit » — Sir *Spirit*. Espiègle et peu respectueuse des privilèges, elle n'hésitait pas à appeler Jean de Simier, ambassadeur de France, son « singe » — Sir *Monkey* —, ce qui ne manquait jamais de déclencher l'hilarité du vieux beau.

A John, son astrologue et conseiller secret, la princesse avait décerné le surnom flatteur, et plus sérieux, d'« yeux secrets » — *my ubiquitous eyes*. Le jeune magicien se promit d'aiguiser son regard, afin qu'il puisse voir jusqu'à cette Terre Verte dont lui avait parlé Elisabeth, un jour, en état second, et dont il avait vu un reflet en songe, au-delà des ruines du royaume terrestre. Il se rappela les paroles du vieux magicien qui avait dépassé le temps : « Ma seule maîtresse est la lumière noire. Je suis libre. » Au loin, les palais s'étaient effacés. Les prisons aussi.

Désormais, il serait un maître du secret.

*L'Impératrice
de la Mer* 4

CE jour-là, « Mary la Sanglante » offrait un combat d'ours à la populace de Londres. Le spectacle avait été annoncé et, dans les rues de Greenwich où il devait avoir lieu, les ours, menés par leurs propriétaires dont ils portaient le nom, déambulaient, furieusement excités par la meute de chiens et d'enfants qui les talonnaient. Les bêtes étaient précédées par deux violoneux, et chacune d'elle portait un singe sur son dos. Déjà, les paris allaient bon train.

A Londres, l'entrée du jardin aux ours coûtait un penny. C'était bien le seul cadeau que la reine Mary, plus haïe de jour en jour, avait fait au peuple. Là, fréquentaient les bouchers bruyants, les savetiers, les maçons aux mains calleuses et, surtout, la compagnie des mendiants, devenue une puissante corporation et dont les tortures d'animaux étaient, avec le théâtre, la principale distraction. Avec leur sueur et leurs mauvaises odeurs, les drôles faisaient une puanteur pire que les bêtes qu'ils persécutaient de leurs chiens hargneux et de leurs fouets.

Ce début de l'année 1556 était décidément une période faste :

la veille, Cranmer, l'archevêque de Canterbury, était monté sur le bûcher pour avoir tenté, dans son *Common Prayer Book*, « Livre commun de la prière », d'établir une liturgie de l'Eglise, commune aux catholiques et aux protestants. Mary la Sanglante, vieillissante, percluse de goutte et de rhumatismes, sentait approcher sa fin et, avant d'entrer dans l'enfer éternel que lui avait promis l'infortuné Barthlet Green, donnait libre cours à ses instincts les plus bas. Pour elle, le seul moyen de calmer l'agitation croissante du peuple était de le plonger dans un abîme encore plus profond.

Soutenue par ses deux derniers favoris, plus jeunes qu'elle de trente-cinq ans, Mary s'était assise dans la tribune royale. Dans la salle circulaire, les ours avaient été attachés par-derrière, puis tourmentés par des bouledogues. C'était le hors-d'œuvre. A chaque fois qu'un chien était blessé ou tué, on le remplaçait sur-le-champ. Chaque coup de griffe mortel était ponctué par les hurlements de joie de la foule.

C'était un spectacle très agréable de voir les ours, avec leurs yeux injectés de sang, guetter leurs ennemis du coin de l'œil, leur force et leur adresse rivalisant avec l'agilité et la liberté de mouvement des chiens qui harcelaient les monstres fous de rage et de douleur, ruisselants de bave et de sang. Une fois les quatre ours morts, on s'amusa à fouetter un ours aveugle, ce qui fut fait par cinq hommes debout en cercle autour de lui ; malgré sa lourde chaîne, il réussit à blesser grièvement un de ses tortionnaires, lui ouvrant le crâne d'un coup de patte après l'avoir attiré par son fouet. Aussitôt, la bête fut mise à mort à coups de hallebarde, sous les acclamations de l'assistance. Un courtisan ne put s'empêcher de remarquer avec esprit que la reine bavait autant que les ours.

Quant aux membres du clergé, ils étaient aussi épris de ces spectacles ignobles que leurs paroissiens. Le nouvel archevêque de Canterbury avait lui-même écourté l'office de midi pour pouvoir être présent. A Campton, le conseil municipal n'avait pas hésité à vendre la Bible de la paroisse pour acheter un nouvel ours.

Un jour, Mary avait ordonné qu'on mît dans la cour du palais

de Greenwich un lion, un ours et un cheval. Le cheval, après avoir considéré les deux fauves avec inquiétude, se mit à brouter tranquillement entre eux. Deux chiens furent alors lâchés, qui se précipitèrent sur le cheval ; ils l'auraient bientôt tué, si des chiens à ours n'étaient entrés et n'avaient secouru le cheval en chassant les chiens ordinaires, tandis que le lion et l'ours les regardaient sans bouger. Mais, quoique l'ours fut tiré d'affaire, la reine ordonna qu'il fût offert aux chiens dans une arène. Le poète de cour John Lyly en fit une plaisante fable qui fit bientôt le tour du royaume.

Elisabeth avait été accoutumée à voir ces combats d'animaux dès son enfance et les aimait autant que sa sœur, ce qui ne manquait pas de consterner son digne précepteur, Lord Ascham, dont la seule passion était d'enseigner le grec, le latin et la philosophie d'Aristote ; sir Walter en déduisait avec malice qu'il valait mieux être la victime des ours que celle du vénérable puritain. Mais, pour l'heure, la princesse n'avait guère beaucoup d'occasions de se divertir ; elle menait une vie fort sage à la tour d'Hampton Court, partageant son temps entre l'astronomie, la navigation théorique, l'étude des langues, le rouet et les tarots de Bologne. Elle recevait de nombreuses visites, mais toujours en présence d'espions de Sa Gracieuse Majesté ; aussi, John Dee, instruit par l'expérience, avait-il décidé d'attendre des jours meilleurs pour revoir sa jeune et brillante élève. Plongé, à Mortlake, dans l'étude de l'alchimie arabe, il lui avait envoyé une lettre où il citait de longs extraits de Djâbir ibn Hayyân, dit Geber, auteur du traité *L'Aigle des Philosophes par le Feu* : « Certains croient que le cuivre n'est que de l'or qui, se solidifiant trop rapidement, n'est pas arrivé à son entier perfectionnement et que, si la matière qui forme le cuivre pouvait être mise, pendant soixante-dix ans, à l'abri de la solidification, elle deviendrait de l'or. En tout cas, l'élixir idéal changerait instantanément le cuivre en or, sans qu'il soit besoin de soixante-dix années [...]. De même, ces hommes, par l'élixir divin, sont instantanément passés du monde de poussière dans celui de la sainteté, et, d'un seul coup d'aile, de la contingence ils se sont envolés

dans l'Infini. Mais il faut de longs efforts pour obtenir cet élixir qui transporte subitement de l'occident de l'Ignorance à l'orient du Savoir, transforme la nuit obscure en jour lumineux, conduit aux sources de l'Approche et de la Certitude celui qui est égaré dans les déserts de l'éloignement et fait entrer les mortiers aux Jardins de l'Immortalité ! O mon frère ! les mystères de la nouvelle Vie, de la Résurrection, du Prophétisme, vous les voyez maintenant sans aucun voile à travers ces différentes applications, complètes, suffisantes et inattaquables ! Que Dieu, par son invisible confirmation, vous fasse dépouiller l'ancien vêtement et vous accorde la nouvelle et immortelle parure ! »

John, dans son enthousiasme, avait rajouté en bas de la page, mais en un langage secret que seule la princesse comprenait : « Et puisse-t-il, noble et respectée princesse, vous accorder la nouvelle et immortelle parure d'Impératrice du Vaisseau philosophal de l'Engelland ! »

Depuis sa libération, le magicien s'était réconcilié avec l'évêque Bonner, qui lui avait demandé ses conseils d'astrologue et l'avait encouragé à publier ses travaux sur Copernic et Euclide. Dee, craignant un piège, avait prétexté un retard dans ses études et s'était contenté, pour asseoir son rôle de savant officiel de la cour, d'adresser à la reine une pétition pour la création d'une Bibliothèque royale. Ses visites sur le continent, où il avait pu admirer de splendides bibliothèques, l'avaient persuadé de la nécessité de cette création en Angleterre ; depuis son retour, il avait assisté à la destruction de trésors sans prix et de milliers de livres et manuscrits irremplaçables, à la suite de la dissolution des monastères qu'on avait brûlés par dizaines. Dans sa pétition, John Dee demandait la constitution d'une commission chargée de rassembler les livres et manuscrits épars ou cachés dans le royaume, lesquels seraient recopiés par des clercs ; de plus, il se chargerait personnellement de procurer au royaume des copies de manuscrits du Vatican, de Saint-Marc de Venise, de Florence, et de Vienne. John joignit à sa requête un long catalogue de ces œuvres.

Bien qu'il ne fût pas le premier Anglais à encourager la fondation d'une Bibliothèque royale — en 1536, l'antiquaire John Leland avait fait la même demande à Thomas Cromwell —, sa requête fut repoussée par la reine, les puritains qui l'entouraient ayant avancé que c'était un prétexte pour introduire des ouvrages hérétiques en Angleterre. John ne fut pas étonné de cette réponse ; comme son prédécesseur Leland, il avait déjà pris ses dispositions en constituant secrètement, grâce à un réseau d'informateurs efficaces, la plus riche bibliothèque hermétique d'Europe dans sa propriété de Mortlake. Sa passion des livres était telle qu'il fit bien souvent des dettes pour pouvoir s'en procurer, bien que, pendant cette période de persécutions, on pût racheter des bibliothèques entières pour une bouchée de pain. Il engagea même un clerc pour recopier ses propres manuscrits qui commençaient à se multiplier, sans qu'il envisageât toutefois de les publier.

Dans la débâcle spirituelle qui accablait l'Angleterre, sa meilleure consolation restait sa nombreuse correspondance avec des savants et des magiciens du continent. En 1557, John Feild publia des éphémérides astrologiques sous le titre *A Revision of the Pruntenic Tablets of Rheinhold* ; John Dee rédigea pour cet ouvrage une préface où, pour la première fois, il citait les astronomes Copernic et Reticus, déclarant que les anciennes tables astronomiques n'étaient plus valables, accusant, par exemple, une erreur de douze ou treize degrés pour les positions de Mercure ; il assurait aussi que les comètes récentes, aperçues au début du siècle, se trouvaient bien au-delà de la lune et non en deçà.

La même année, il écrivit aussi un traité sur les instruments d'astronomie, un traité d'optique et un traité sur les treuils. Dans son *Libri mysteriorum*, il démontrait que de puissants miroirs, construits spécialement sous l'influence de conjonctions astrales déterminées par lui, pouvaient être utilisés pour drainer l'énergie magique contenue dans le soleil et transmettre des messages et des objets aux étoiles et aux autres mondes. Dans la préface de cet ouvrage que Palingenius, d'Urbino, déclara « génial et inquiétant », John affirmait qu'un miroir

projeté dans l'espace à une vitesse supérieure à celle de la lumière serait en mesure de révéler à l'homme tous les événements du passé par un phénomène de réflexion. Enfin, il y assurait que le monde était constitué d'une multitude de plans d'existences occupant le même espace, mais sans interférence entre eux.

Ces théories provoquèrent dans son propre pays une levée de boucliers de la part des scolastes d'Oxford ; il fut traité de fou, d'ignorant, et son nom fut rayé du livre d'or du collège. Cet accueil réservé à son livre dissuada définitivement le magister de Mortlake de publier quoi que ce soit tant que Mary Tudor serait sur le trône. Parallèlement, persuadé que Dieu existait dans « la coexistence de l'espace et du temps », et que tout événement, passé ou futur, existait dans un éternel présent, il se mit à approfondir ses études des rêves, les notant soigneusement et s'efforçant de les maîtriser. Un jour, il nota en grec avoir rêvé « être nu, et ma peau était couverte de traces de coups et de taches rouges ; et sur mon bras gauche, en haut, je lus cette inscription: *Sine me nihil potestis facere* ». Dans sa *Zographie*, parue également en 1557, John Dee comparait le monde à une lyre dont un démiurge pouvait aisément tirer de nouvelles harmonies. Toutes choses, écrit-il, sont liées entre elles par des relations de sympathie et d'antipathie ; des influx spirituels et naturels émanent d'elles, impressionnant les sens ainsi que la lumière, « coalesçant dans notre esprit imaginaire et faisant naître en nous des merveilles ». Similairement, les rayons invisibles des planètes sont encore plus puissants que leur luminosité. John affirmait qu'une personne experte en catoptrique pouvait influencer le rayonnement de chaque étoile plus fortement que ne le peut la Nature, ce qui constitue le principe de base de la magie naturelle pratiquée par les anciens sages. Quelques mois plus tard, il sortit de son silence prudent pour publier un court ouvrage, *Propaideumata aphoristica*, où il s'en prenait violemment à Roger Bacon, établissant que la Création était contraire à la raison et à la loi naturelle, et que, conséquemment, la Nature n'est pas

miraculeuse, mais sujette à des lois, Dieu et la Création seuls étant miraculeux.

Pareil au crabe cancérien dans sa coquille, John s'était entièrement retiré des affaires publiques, attendant, selon un proverbe chinois qu'il aimait tout particulièrement, « le cadavre de son ennemi au bord du fleuve ». Dans les coulisses d'un théâtre politique transformé pour l'heure en jeu de massacre, il restait néanmoins en contact étroit avec les fidèles de la princesse Elisabeth, spécialement Sir Cecil et Blanche Parry. Il n'ignorait pas que, au handicap de sa santé déclinante, la reine Mary avait ajouté une grave erreur, celle d'avoir épousé Philippe II d'Espagne non par amour, mais par souci d'alliance avec la maison des Habsbourg ; cette manœuvre maladroite avait contraint la France à se mettre dans le clan des ennemis des Tudor. La reine n'était plus qu'un pion secondaire sur l'échiquier de la dynastie des empereurs allemands. Le peuple grondait sourdement contre la double domination de Rome et de l'Espagne.

Sentant sa fin approcher, la « reine sanglante » se raidit dans une cruauté absurde ; elle se mit à haïr ouvertement celle que de nombreux Anglais appelaient déjà, en cachette, « la reine Elisabeth ». En l'absence de motifs suffisants pour faire exécuter sa sœur, Mary se contenta de la faire transférer à Londres, dans la prison réservée aux traîtres. Ainsi, elle espérait se débarrasser de celle pour qui elle éprouvait autant de crainte que de haine.

Elisabeth savait que le temps travaillait pour elle. Fidèle à sa tactique, elle écrivit à la reine une longue supplique pour retarder son emprisonnement : « Sans cause apparente, je dois, selon votre Conseil et d'après vos ordres, me rendre à la Tour, qui est un lieu plus convenable pour un traître perfide que pour un fidèle sujet ; et bien que je sache que je ne le mérite pas, il semble cependant aux yeux de tout le royaume que c'est à juste titre [...]. Aussi je m'agenouille en pensée devant vous, puisqu'il ne m'est pas permis de plier les genoux de mon corps, et je sollicite humblement de parler à Votre Grandeur, ce que je n'aurais pas l'audace de désirer si je ne savais pas que

je suis complètement innocente et tout à fait sincère [...]. Je ne sollicite qu'un seul mot de réponse de Votre Majesté. Votre sujette la plus fidèle, qui l'a toujours été et le sera jusqu'à sa mort.

Elisabeth. »

La reine Mary ne répondit pas. Trois jours avant Noël, par un triste et pluvieux dimanche, deux lords vinrent chercher Elisabeth à Hampton Court. Du moins avait-elle gagné quelque temps. La princesse fut logée dans la partie appelée la Tour de la Cloche qui, d'un côté, donnait à pic sur la rivière et, de l'autre, s'ouvrait sur le pré où Anne Boleyn avait été décapitée. Plusieurs personnes de sa suite se logèrent tout près de l'enceinte de la Tour, préparant ses repas et les lui faisant porter à leurs propres frais. Les membres de la famille Dudley qui n'avaient pas péri avec la malheureuse Lady Jane Grey — dont le règne avait duré cinq jours — étaient toujours prisonniers dans un donjon adjacent. Parmi eux figurait Robert Dudley, élève brillant de John Dee ; le magicien lui-même, mort d'inquiétude, s'était installé dans ses appartements de Londres, à deux pas de Hampton Court, au bord de la Tamise. De là, il pouvait atteindre la Tour de Westminster en bateau. L'emprisonnement de la princesse fut aggravé par une série de mesures vexatoires et d'accusations injustes qui assombrirent son séjour dans cette sinistre geôle ; elle eut même à subir plusieurs interrogatoires destinés à l'intimider, mais elle subit les assauts des juges sans faiblir. Depuis l'instant où elle avait franchi la fameuse « Grille des Traîtres » qui donnait accès à la terrifiante forteresse, elle avait juré de se venger de sa sœur. Du reste, les tracasseries dont elle fut l'objet lui valurent deux partisans de plus : le vieux comte d'Arundel, qui la défendit avec acharnement, et le comte de Sussex, qui avait porté sa lettre à la reine.

A ce moment, Mary tomba malade. Son chancelier catholique perdit la tête en pensant qu'elle allait mourir et que sa sœur allait monter sur le trône. Ne sachant que faire, il envoya l'ordre d'exécuter Elisabeth ; mais il n'osa contrefaire la signature de la reine, et le constable refusa d'exécuter l'ordre. Mary

fut très en colère quand elle apprit cet incident. A l'étonnement général, elle résolut alors de protéger Elisabeth contre ses ennemis et lui fit quitter immédiatement la Tour.

La princesse crut que sa dernière heure était venue lorsqu'un chevalier jeune et beau qu'elle ne connaissait pas, Sir Henry Bedingfield, vint la chercher pour l'emmener, dit-il, « en un endroit sûr », accompagné d'une dizaine de soldats. Mais ce n'était pas l'Ange de la Mort. On la conduisit, de nuit, en barque, jusqu'à Woodstock. C'est avec soulagement que la jeune fille, épuisée, retrouva le vieux manoir abandonné, quelque peu tombé en décrépitude. Dans ce lieu mélancolique où son père Henry VIII avait abrité ses amours de jeunesse, elle ne se sentait plus prisonnière, mais simplement à l'écart. Pourtant, elle craignait toujours pour sa vie, sursautant au galop d'un cheval ; et avec raison, car Mary la Sanglante, qui avait maintenant sombré dans une demi-folie, venait de faire brûler vifs les aumôniers Latimer et Ridley, à huit milles à peine de Woodstock. De plus, la reine se croyait toujours enceinte, alors que les médecins l'avaient depuis longtemps déclarée stérile ; bientôt, Philippe II lui-même rendit visite à Elisabeth et il s'efforça de réconcilier les deux sœurs.

Mary Tudor entra en enfer le 17 novembre 1558, après s'être réconciliée *in extremis* avec la future reine et murmuré son dernier : *Dona nobis pacem*. A l'annonce de la nouvelle, les premiers mots d'Elisabeth furent également en latin : *A Domino factum est istud*, dit-elle, debout, telle une druidesse sous un chêne anglais, *et est mirabile oculis nostris*. Elle venait d'avoir vingt-cinq ans et resplendissait d'une beauté fière de Vierge du Moyen Age. Dès l'instant où elle se sentit reine, elle abandonna ses vêtements de nonne et apparut au monde comme un papillon sortant d'un cocon. Sept années de cilices et de cendres, qui avaient suivi une enfance déchirée et solitaire, lui avaient forgé une âme d'airain. Désormais, elle se vêtirait avec splendeur : bagues, éventails, bijoux, peignes, broderies, voiles et dentelles feraient partie de sa toilette quotidienne.

John Dee, dont les vœux étaient enfin exaucés après cette

longue attente, fut aussitôt appelé à la Tour, où Elisabeth, revenue en grande pompe sur un navire pavoisé dont la proue figurait un énorme monstre marin, avait proclamé : « Certains qui étaient princes de ce royaume ont été réduits à être prisonniers dans ces lieux ; moi, de prisonnière dans ces lieux, j'ai été élevée à la dignité de princesse dans ce royaume. Je suis devenue ce que j'étais : l'Impératrice de la Mer, le timonier du royal vaisseau anglais. »

Elisabeth désirait vivement que l'astrologue de Mortlake, qu'elle respectait et admirait fort, la conseillât avant qu'elle prît la barre ; en outre, il l'aiderait à choisir une date pour son couronnement. John, après avoir longuement consulté les astres, déclara que le 15 janvier lui semblait la meilleure date, le Soleil étant conjoint à Jupiter à quatre degrés du Verseau, en sextile avec la Lune : nul doute que, ce jour-là, le peuple serait en liesse et fêterait dignement l'avènement d'une souveraine inspirée par les dieux.

Le couronnement d'Elisabeth I^{re} eut lieu dans un délire d'orgues, de trompettes, de timbales, de fifres et de cloches. Sir William Cecil avait été nommé secrétaire d'Etat. A John Dee fut proposée une charge ecclésiastique, mais il refusa, désireux de sauver son indépendance : il n'oubliait pas les recommandations d'Oronce Finé. Lors d'une seconde entrevue avec la reine dans ses jardins privés de Westminster, il lui exprima son désir de rester celui qu'elle avait appelé ses « yeux ». Enfin, son plus grand vœu était d'être, parallèlement, le principal instigateur des conquêtes de la Couronne outre-mer ; le jeune marin et astronome Richard Chancellor venait d'être nommé chef d'une expédition polaire dont le but secret était d'ordre mystique ; pour son collègue et ami, John Dee avait construit spécialement un quadrant géant, capable de capter des vues du soleil pour de nouvelles tables de déclinaison qu'il établirait en collaboration avec lui. Les frères Stephen et William Borough, qui faisaient partie de l'équipage de cette expédition arctique, étaient également des élèves du magicien. En dehors de cette entreprise dont John rêvait depuis dix ans,

il méditait aussi d'organiser d'autres voyages à la découverte de nouvelles terres, surtout des îles susceptibles d'acquérir une importance stratégique. Ainsi deviendrait-il, dans l'Invisible, l'Empereur de la Mer, le Maître de la Terre Verte, complément mystique d'une reine appelée à un si grand destin : leurs planètes conjointes dans les signes du Cancer et des Poissons, en trigone mutuel, ne révélaient-elles pas qu'Elisabeth et lui accompliraient de grandes choses dans ce domaine et dans d'autres, parallèles, marqués en commun par la mystérieuse planète Neptune ?

Ce fut un grand jour pour John Dee. Après des années de lutte dans l'obscurité, l'avènement d'une reine qui l'honorait de son amitié et de sa protection lui permettait enfin de réaliser ses plus grands rêves et d'accéder au rôle de conseiller secret auquel il se savait prédestiné ; dès ce jour, il devenait le pôle mystique du royaume, la boussole du vaisseau de l'Engelland dont l'Angleterre n'était que le reflet dans le monde visible ; certes, il n'ignorait pas que ses ennemis, des courtisans jaloux pour la plupart, essaieraient de minimiser l'importance de son rôle sous prétexte qu'il agissait dans l'Invisible. Mais de cette apparente faiblesse, il ferait sa force : ignorant les plans supérieurs du macrocosme, ces gens en étaient d'autant plus les marionnettes. Leur stupidité ne faisait que confirmer l'existence de sphères qui se protégeaient ainsi contre toute intrusion malsaine. Simplement, John aurait à se méfier des intrigues de ces aveugles sur le plan où ils s'agitaient.

Il eut à s'en rendre compte plus tôt qu'il ne pensait. Un matin, toute la cour et le Conseil privé furent mis en émoi par la découverte, dans le quartier de Lincoln's Inn Fields, d'une image de cire à l'effigie de la reine, percée d'une aiguille de pin ; la veille, Elisabeth s'était justement alitée, atteinte d'une fluxion de poitrine. Le docteur Dee fut mandé immédiatement au chevet de sa protectrice, qui se trouvait à ce moment-là à Richmond, en compagnie du comte de Leicester ; il réussit à rassurer la reine, superstitieuse à l'extrême, en appliquant un contre-empoignement emprunté à Cornelius Agrippa. Mais bientôt, une campagne de calomnies fut lancée contre lui par Sir

Anthony Fortescue, membre d'une illustre famille catholique et ennemi farouche du favori de la reine, le comte de Leicester. Robert Dudley était, par malheur, un ancien élève et un excellent ami de John Dee, et le magicien fut accusé d'avoir perpétré cet acte de magie noire. Ne l'avait-on pas aperçu récemment, par une nuit de pleine lune, procéder à des rituels de nécromancie sous les arbres centenaires de Mortlake ? Quant à Leicester, nombreux étaient les ennemis de cet homme solitaire, mystérieux et d'une ambition sans bornes, que le magister Dee tenait pourtant en haute estime. Dans ses fameuses *Lettres*, le puritain Howell l'avait accusé « d'avoir introduit en Angleterre l'art italien de l'empoisonnement », ce qui n'était peut-être pas entièrement faux. Mais on prétendait, en outre, qu'il avait provoqué la mort de plusieurs grands du royaume par la magie noire, notamment de Lord Sheffield, mort d'un catarrhe une semaine après le couronnement de la reine. L'amitié de Dudley avec John n'était pas étrangère à ces rumeurs : ses ennemis assuraient qu'il employait les services du magicien, ainsi que ceux de « papistes et sorciers » comme le Dr Allen, le Dr Culpeper et le Dr Julio, pour dresser des horoscopes et jeter des sorts.

John Dee ne nia pas avoir pratiqué la nécromancie — il en avait même informé confidentiellement la reine —, et la protection de celle-ci le lava de tout soupçon au sujet de l'envoûtement. Mais à la suite de cette campagne de diffamation, l'évêque Jewell réclama un renforcement de l'édit contre la sorcellerie promulgué sous Henry VIII. John prit conscience — non sans quelque amertume — que la reine devait compter avec la puissance de ses ennemis. Non seulement elle ne lui accorda pas les avantages financiers qu'elle lui avait promis peu avant son avènement sur le trône, mais, après cette affaire, elle l'appela moins souvent dans ses résidences de Londres, de Greenwich, de Woodstock et de Richmond. John remarqua aussi que son ton se faisait plus froid, plus distant. Un jour, elle lui dit qu'elle l'estimait trop pour le mêler à ces vils courtisans qui bourdonnaient autour d'elle comme des mouches : « Maître Dee, vous ferez plus pour votre reine et pour le

royaume d'Angleterre en travaillant dans votre demeure de Mortlake qu'en vous mêlant à ces gentilshommes fats et vaniteux qui ne rêvent que de ma mort pour prendre ma place. Allez, mon ami, et dites-moi si je vivrai longtemps. Scrutez les astres, évoquez les morts, appelez les anges, découvrez de nouvelles terres, construisez de nouvelles merveilles pour nos marins, mais, de par Dieu, défiez-vous des faquins de ma cour ! Bientôt, j'espère vous rendre visite pour admirer votre bibliothèque et votre cabinet de curiosités à Mortlake. Préparez à l'Impératrice de la Mer, enfermée à vie dans son Palais des Mirages, une surprise digne de ses rêves d'enfant. Et sachez qu'elle n'oubliera jamais l'astrologue qui lui apprit son destin de reine. »

De ce jour, John comprit que la reine désirait qu'il restât à proximité d'elle, mais à l'écart des intrigues des courtisans. A la suite de cette entrevue qui le remplit de tristesse, il délaisa ses appartements de Londres, qu'il n'avait plus quittés depuis l'emprisonnement d'Elisabeth, pour retourner à Mortlake. Une fois de plus, il quittait les remous de la scène publique pour se retirer dans le calme studieux de sa demeure ; au village de Mortlake, situé à une demi-lieue de son manoir, il descendit du carrosse, que la reine avait mis à sa disposition, pour se restaurer ; l'aubergiste, un gros homme qui avait servi Thomas Cranmer avant qu'il ne montât sur le bûcher, apprit à John que, pendant sa longue absence, la population, excitée par quelques agents à la solde de ses ennemis, avait tenté d'entrer dans le parc de sa propriété pour la saccager et la réduire en cendres, aux cris de : « A mort le nécromant ! » Seule, l'intervention de la milice, envoyée en hâte par Lord Kendrick, ancien lord-maire de Greenwich et ami de John, avait pu éviter le pire. Quand John atteignit la haute grille surmontée d'une statue d'Hermès qui donnait accès à l'allée aux cyprès, il constata avec soulagement que tout semblait comme avant ; ici, il pourrait à nouveau s'immerger dans une éternité qui repoussait, comme magiquement, toute intrusion extérieure, et se recharger au moyen des forces conjuguées de

la Nature et de la magie, préparant ainsi sa prochaine apparition sur la scène du monde. Rassuré de voir son maître de retour, le jardinier, un vieil homme au visage parcheminé qui avait aidé John dans ses expériences de spagyrie, ouvrit la grille en l'accueillant d'un profond salut. Sur le perron de sa demeure, John mit pied à terre sous le regard attentif des deux lions de pierre couronnés de mousse. La vitre jaune et violette de l'entrée, aux petits carreaux bordés de plomb, avait été brisée, mais tout était intact à l'intérieur. « La tête du Dragon m'a protégé », pensa-t-il, faisant allusion au Nœud lunaire Nord qui était favorablement disposé dans sa carte du ciel.

John pénétra dans la salle centrale, qu'on appelait la « salle de l'Ours Noir », à cause de l'énorme ours empaillé aux yeux d'escarboucle qui accueillait le visiteur, surpris, sur le seuil de la demeure. Pour le reste, très peu d'objets encombraient cette haute salle, traditionnelle dans les maisons anglaises, où d'ordinaire les habitants amassaient toutes leurs richesses à la vue des nouveaux venus. Ici, au contraire, régnait un dépouillement extrême, doublé d'un calme presque inquiétant et d'une lourde pénombre que John appelait, non sans humour, son « atmosphère angélique ». Un grand lustre du Moyen Age, un grand coffre de cyprès, deux éteignoirs de bronze, un globe terrestre et une statue étrange aux yeux phosphorescents composaient le seul mobilier de ce hall où débouchait le traditionnel escalier monumental en chêne, se prolongeant par une galerie.

Quant au site du manoir de Mortlake, il était la vivante réplique de l'aquarelle d'Albert Dürer, « Le moulin à eau », où des maisons de bois se regroupent, comme envoûtées, autour d'un pont enjambant une rivière bordée de prairies mystérieuses. La grande tradition anglaise médiévale était encore préservée dans le manoir de John Dee, mais le magicien y avait ajouté l'étrangeté de son univers intérieur, qui transparaissait dans un mélange de simplicité extrême et de détails qui intriguaient.

Tout s'ordonnait classiquement autour du hall lambrissé et orné de dessins héraldiques, avec son foyer brûlant devant un

retable et son dais seigneurial aux armes de l'ancien maître de Mortlake — une tête d'ours surmontée d'une hache, sur fond de gueules. La cheminée était ornée d'une iconostase permettant de circuler, invisible, derrière elle. Le logis du maître de maison était situé à l'est ; à l'ouest étaient les serviteurs et les offices, cuisine, celliers, boulangerie et écuries. Contrairement à la plupart des demeures du comté, la porterie n'était pas érigée dans l'avant-cour, mais faisait partie intégrante du corps principal, se projetant en saillie de manière originale.

Cette architecture en trompe-l'œil conférait au manoir de Mortlake un calme équilibre, un air de certitude et de majesté, auquel s'ajoutait le mystère apporté par les apports italiens introduits par John et qui avaient provoqué la vertueuse indignation de Sir Roger Ascham : larmiers pour souligner la division en étages, corniches en encorbellement sous le toit, pilastres encadrant les baies principales.

Dans cette demeure fruste à l'origine, où maîtres et domestiques avaient cohabité sur le jonc, non loin des bêtes, John s'était ingénié à multiplier le mystère : niches, recoins d'ombre, lourdes tentures, couloirs labyrinthiques doublés par une galerie à balustres faisant le tour de presque toute la maison, avaient fait s'exclamer à Sir Ascham : « C'est la maison du diable ! » Le grand escalier qui partait de la salle de l'Ours Noir n'était-il pas couvert de figures curieusement ciselées, angelots, monstres mythiques, caducées, écus blasonnés, bêtes héraldiques, zodiacques ?

Mais John avait concentré tous ses trésors, toute l'étrangeté de ses visions, dans la salle la plus reculée du manoir, qui focalisait toute la richesse secrète de celui qui n'était guère, extérieurement, que le « Docteur Dee », de Cambridge, astrologue de la reine. On y accédait par un escalier en colimaçon qui partait du bout de la galerie fermée par une lourde porte de fer dont seul le magicien avait la clef. Absente dans les demeures classiques, cette salle circulaire, que John avait fait construire après avoir fait abattre les cloisons de trois

chambres contiguës situées sous le toit, était inaccessible aux profanes. Du reste, il l'appelait sa « Loge invisible » ou, encore, son « Musée Noir ». Le plafond étant assez bas, John l'avait fait remplacer par une haute coupole de cuivre percée de deux lucarnes également rondes. Les murs de ce cabinet secret étaient tendus d'une tapisserie des Flandres, noir et or. Au-dessus de la cheminée massive, le maître des lieux avait fait graver cette étrange maxime : « Non plus un miroir seulement, mais un foyer. Ioannis Dee, Londinensis. »

Au centre du Musée Noir était une gigantesque lunette astronomique construite par Mercator ; faite d'un alliage de cuivre et de laiton, elle luisait dans la pénombre perpétuelle qui y régnait, pointant son antenne géante vers le ciel, comme complice du scarabée argenté, souvenir de Cambridge, qui, pendu au plafond par deux crochets de fer, semblait attendre la prochaine occasion de semer la panique parmi les universitaires en bandelettes.

L'immense fenestrage croisillonné qui occupait toute la façade, de la corniche au toit, pareil à un sombre ruissellement de lumière gelée, donnait sur les arbres et la rivière Dee, enjambée par un pont de pierre appelé — Dieu seul savait pourquoi — « le pont du Diable » par les villageois. A côté d'une mappemonde offerte à lui par le maître Arnaldo Faldo, de Florence, John avait rassemblé ses livres et manuscrits les plus précieux, au nombre de cinquante environ, le reste — deux ou trois milliers — étant groupé dans la bibliothèque attenante.

Au-dehors, la coupole, déjà vert-de-grisée, était entourée — en même temps que cachée aux regards indiscrets — par une pléthore de hautes tourelles en bulbes d'oignon, d'obélisques et de pignons à volutes, tous couverts de plomb, qui évoquaient on ne sait quel Orient, Saint-Marc de Venise ou Sainte-Sophie de Byzance.

Le damier de la salle, en marbre noir et blanc, représentait un jeu d'échecs géant dont les pièces étaient trois statues : l'une, en marbre, incarnant Hermès, coiffé de son casque et tenant un caducée ; la seconde, en bois sculpté, était un Baphomet à tête noire, offert à John par Lord Leicester, dont

l'ancêtre avait assiégé Alep à l'époque des croisades. Enfin, la troisième silhouette, de loin la plus inquiétante, était un écorché en plâtre rose et rouge, que John avait rapporté du Collège de France, et dont l'aspect presque vivant avait effrayé plus d'un visiteur.

Sur le sol jonché de roseaux nattés où, en été, pullulaient les insectes, était posé un grand miroir convexe où John avait tenté de capter la lumière du soleil et de la lune. Une multitude d'appareils encombraient une balustrade de pierre : un astrolabe d'origine arabe, un dodécaèdre en ivoire dont le constructeur, un savant de Leyde, était devenu fou, ce qui n'étonnait pas John Dee, lui qui avait écrit, dans un traité inédit sur *La géométrie et la magie*, que « le dodécaèdre est une structure surnaturelle, indécomposable par l'analyse, donnant, au seul magicien instruit des trois règnes de la magie naturelle, accès à la quatrième dimension et à des mondes invisibles régis par des lois inconnues du savant profane ». John affirmait, par ailleurs, qu'un homme enfermé dans une pièce construite à l'image d'un dodécaèdre et étant soumis à des influx analogues à ceux qui atteignent le centre de la Pierre philosophale ou escarboucle, aurait été atteint immédiatement d'une folie divine, à moins qu'il ne fût adepte. Et il avait ajouté, en frontispice du chapitre final de son manuscrit : « L'escarboucle, dont la décomposition donne la poudre de transmutation, est la cristallisation magique de la foudre. »

Comme pour illustrer cette affirmation, le jeune alchimiste, dont les travaux n'étaient parvenus que jusqu'au Premier Œuvre, avait entouré le dodécaèdre de pierres précieuses de toutes natures, dont la plus belle était un rubis provenant de Flavio Biondo, auteur d'un célèbre *Traité des pierreries*. La spagyrie des pierres précieuses était la passion secrète du jeune magicien ; pour elle, il avait fait construire derrière la cheminée, dans un angle ajouté à la grande salle circulaire de son Musée Noir, un petit oratoire dont les vitraux transparents lui permettaient d'assister aux messes qu'il faisait célébrer, chaque semaine, dans la minuscule chapelle, traitée dans un style plus domestique qu'ecclésiastique, attenante à

l'oratoire. C'est là que John avait fait ses premières expériences alchimiques, d'après les traités si précieux d'Albert le Grand et de Paracelse. Seule, la reine était au courant de ses recherches dans ce domaine où elle avait quelque connaissance.

Sur le banc couvert de velours, qui était posé au fond de l'oratoire, était gravée cette inscription : *Ne sis Argus foris et domi talpa*, « Ne sois pas un Argus dehors et chez toi une taupe », que John Dee avait empruntée à *La Clef de la Porte dorée*, de George Ripley. Sur une petite étagère figurait une splendide collection de verres de Venise de couleur rouge, qui étincelaient dans la pénombre.

John entra dans sa Loge invisible, sans doute habitée, pensait-il, par des êtres plus éveillés que les hommes. D'un coup d'œil, il s'assura que cette pièce, où nul être humain n'avait pénétré depuis sept mois, n'avait pas été dérangée. Faisant quelques pas vers la fenêtre, il vit alors une chose qui fit battre son cœur plus vite : derrière la grande table espagnole, dont les pieds étaient en forme de griffons, gisait en mille morceaux la boule de cristal qu'il avait posée, avant son départ, entre la Bible et un traité de vénerie. Mais ce n'était pas tout. Sur la table, au centre de la pièce, était posé un petit in-folio dont la couverture était ornée d'un curieux signe gravé à l'or fin : un triangle équilatéral surmonté, à sa pointe, du signe de Mercure combiné avec le signe astrologique du Bélier ; et, aux deux pointes formant sa base, des signes figurant la Lune, à gauche, et le Soleil, à droite.

John ouvrit le livre. Il avait été imprimé à Venise en 1530, et son titre était : *La Voarchadumia*, par Pantheus. Au-dessus, il lut cette inscription écrite à la main : « A John Dee, de Londres : Considère la lumière de deux choses rouges. Magister Joannes Baptistae Danielis, 18 juin 1559. »

La Monade 5
hiéroglyphique

TROIS ans avaient passé depuis la découverte du mystérieux ouvrage voarchadumique. John s'était aussitôt enquis auprès de ses domestiques des allées et venues des jours précédents ; il avait appris avec stupeur que personne n'était venu à Mortlake durant cette période. Et, même dans ce cas, il eût été impossible à un éventuel intrus de pénétrer dans la Loge invisible, protégée par une porte dont John seul possédait la clef. Quant à la fenêtre, on ne pouvait l'ouvrir de l'extérieur et elle n'avait pas été brisée.

C'est sans peine que le magicien dut se résoudre à l'évidence d'une manifestation occulte dont il était inutile de rechercher une explication illusoire. N'était-il pas révélateur que la boule de cristal, qui avait résisté maintes fois à des chocs brutaux, fût éparpillée en mille morceaux comme si elle avait explosé sous l'influence de certaines radiations ? Un examen attentif de la pièce, qui portait des traces violettes de forme étrange, confirma John Dee dans sa première impression, celle d'être en présence de phénomènes de magie astrale.

Aussi abandonna-t-il les supputations diaboliques aux domes-

tiques effarés — qui ne manqueraient sans doute pas, cette fois encore, d'alerter le village après avoir rendu leur tablier — et il se plongea avec ardeur dans le manuscrit enluminé du prêtre vénitien Jean Augustin Pantheus. Le même jour, il écrivit une lettre à son correspondant de Venise, le comte Jole Fantacci, afin de lui demander quelques éclaircissements. Pour le reste, il n'ignorait pas qu'on appliquait couramment l'épithète de « voarchadumique » à l'alchimiste véritable, par opposition au souffleur ou au charlatan avide de richesses et de gloire. Le livre de Pantheus, dont le patronyme « le dieu Pan » était suffisamment évocateur, semblait contenir de curieux secrets relatifs à la cryptographie et au magistère hermétique.

La réponse du comte Fantacci dissipa les derniers doutes de John quant à l'importance de la révélation qui lui avait été faite. Le moine vénitien, lui apprit son correspondant, était mort dans des circonstances mystérieuses dix ans auparavant, face aux murailles de l'Arsenal. Dans les cercles hermétistes de la Sérénissime République, on chuchotait que « le prêtre, suppôt d'Hermès, » était en réalité un adepte, maître d'une société secrète d'alchimistes du nom de « Voarchadumia », et que sa prétendue noyade cachait une fuite en Orient, destinée à le soustraire, ainsi que ses amis, aux poursuites du féroce Conseil des Dix. On assurait même qu'il s'était réfugié à Constantinople auprès des maîtres secrets qui l'avaient formé et encouragé à fonder cette société invisible aux multiples ramifications. Quant au nom baroque de « Voarchadumia », John ne s'était pas trompé en lui assignant une étymologie hébraïque : « *Voarch Beth Adumoth*, c'est-à-dire "or de deux cémentations" ou de deux rubifications parfaites. »

Le comte Fantacci terminait sa missive en assurant son ami gallois, qu'il surnommait plaisamment « mon cher Merlin », n'avoir aucune idée de la manière dont lui était parvenu le traité de Pantheus. Ce livre, écrit en latin dans un langage voilé et mythologique proche de l'admirable *Songe de Poliphile*, de Francesco Colonna, révéla au jeune alchimiste des clefs qui lui ouvrirent les portes du Second Œuvre du magis-

tère. Il ne regretta plus d'avoir délaissé la cour, puisque auprès de son athanor de Mortlake l'attendait la conquête de la royauté hermétique combien plus précieuse et plus durable que l'agitation frénétique des rois terrestres, prisonniers du Prince de ce monde.

Les messes se firent plus fréquentes dans la minuscule chapelle attenant à son laboratoire-oratoire, et de nouvelles pierres précieuses, dont le phénix était un superbe béryl de couleur bleue, pailleté d'or, vinrent s'ajouter à sa collection unique. Manfred, le vieux jardinier fidèle qui avait jadis épousé la nourrice de John, revint, non sans émotion, assister au fourneau celui à qui il avait enseigné, dans sa prime jeunesse, les premiers rudiments de la spagyrie ; à présent, il ne participait plus que par sympathie à des opérations dont la simplicité empreinte de surnaturel l'effrayait et l'attirait à la fois.

Les deux « Philosophes par le Feu » passèrent ainsi tout l'hiver penchés sur le matras, guettant jour et nuit les successives modifications de la matière première, analogues aux couleurs de l'arc-en-ciel, ou Queue du Paon.

Pour la traversée de l'Œuvre au noir en son vaisseau mystique, John suivit les conseils du grand Paracelse de Hohenheim, ainsi que ceux de George Ripley dans ses *Douze Portes d'alchimie*, où celui-ci affirmait la parenté de la Pierre et de la Sainte-Trinité. Le chanoine anglais avait été initié à l'alchimie en Italie vers 1480, et John découvrit que, de même que Pantheus, Ripley avait basé ses opérations alchimiques sur l'utilisation d'un curieux langage, la langue énochienne, qui, selon la légende, avait été apportée aux hommes par des anges déchus. Dans son traité, le bénédictin Pantheus mentionnait, en outre, un certain abbé Trithème de Wurzburg, auteur de travaux sur la cryptographie. Mais, ajoutait-il, ses livres étaient devenus introuvables.

Le magister de Mortlake ne put s'empêcher d'établir des rapports imaginaires entre les trois hermétistes « amoureux de science » et lecteurs fervents du magnifique *Livre de la Sainte-Trinité*, publié à Nuremberg par un adepte inconnu au début du xv^e siècle : ainsi, l'adepte Ripley était mort à Rhodes après

avoir fait de nombreux voyages à Venise. Or, Pantheus affirmait que celui-ci avait rencontré l'abbé Trithème ; enfin, il était établi que le maître de la Voarchadumia se trouvait à Venise au moment où Ripley s'y était rendu. Il était difficile de ne pas supposer que Ripley et Pantheus s'étaient rencontrés au sein de la même confrérie d'alchimistes. N'était-il pas révélateur que l'Anglais se fût exilé à Rhodes la même année que la prétendue noyade du prêtre vénitien, cette année qui avait vu, comme par hasard, la promulgation à Venise d'une loi contre les hermétistes ? Quant à Paracelse, qui s'était trouvé en 1521 au siège de Rhodes par le sultan Soliman le Magnifique, il avait été à la fois l'ami de Cornelius Agrippa et l'élève de l'abbé Trithème. Le même homme avait pourtant déconseillé fortement, dans sa *Philosophia Sagax*, de publier les manuscrits de son maître, assurant même qu'ils comportaient « des secrets qu'il serait criminel de divulguer ».

Dès lors, John ne douta plus que la Voarchadumia constituait le creuset où les plus grands alchimistes de son temps œuvraient ensemble et se rencontraient lorsque leur trajectoire en ce monde les amenait au bord de l'Orient. Bientôt, il reçut une nouvelle lettre du comte Jole Fantacci, qui contenait, en post-scriptum, cette étonnante déclaration : « L'empereur Maximilien est des nôtres. On l'appelle « le Dernier des Chevaliers », car il a habité, voici vingt ans, à Strasbourg, dans l'ancienne commanderie des Templiers, en notre siècle devenus chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Du vivant de l'abbé Jean de Trittenheim, il fut son illustre protecteur, ainsi que celui des maîtres et compagnons de métiers des tailleurs de pierre constructeurs. Si Dieu le veut, vous serez le successeur de Trithème auprès de l'empereur. »

Le comte vénitien avait ajouté, en second post-scriptum, cette note qui laissa John pantois : « Selon l'abbé Trithème, la concentration de certaines énergies mentales au moyen de procédés cryptographiques permet de communiquer des pensées et des messages à distance, mais aussi de briser les matières les plus dures, telles que le cristal. »

John Dee n'avait parlé à personne de l'étrange phénomène : il

s'avérait donc que Jole Fantacci en était, plus ou moins directement, à l'origine. Il était maintenant clair que le livre de Pantheus avait été déposé sur la table du cabinet noir afin de lui ouvrir certaine voie qui se dessinait au fur et à mesure de la progression de l'Œuvre matériel.

Grâce au réseau d'informateurs et d'érudits que John avait constitué en Europe depuis le refus par la reine Mary de constituer une Bibliothèque royale, il put se procurer, à Bruges, un exemplaire manuscrit d'une œuvre rarissime de l'abbé Trithème, le *Traité de la Pierre philosophale*. Le bénédictin de Spanheim, dont le véritable nom était Johann von Heidenberg von Trittenheim, y donnait un tableau de la quintessence philosophique que John lut avec émerveillement : « Il faut purifier Saturne, Mars et Vénus de façon que les éléments corporels représentés par ces planètes ne forment qu'une seule chose, c'est-à-dire réduire la Triade à la Monade. Il n'y a pas de corps plus précieux que le Soleil pour opérer cette transmutation, et il n'y a pas de liquide plus mobile que le « vin des sages » pour cette réalisation.

» Pour arriver à l'Œuvre philosophique, il faut connaître le mouvement des sept planètes, puisque les sept formes de la Nature doivent être purifiées. Chaque forme suit, pour cela, une voie particulière, l'amenant à la « mer cristalline » ou « eau de feu » de l'Apocalypse, qui est le dernier bain de régénération pour approcher le trône de Dieu. »

Quelques semaines après la découverte de l'ouvrage de Trithème, alors qu'il était, par la grâce de ce trésor, proche de l'achèvement du Second Œuvre, le vieux jardinier de John mourut, et l'alchimiste fit célébrer une messe pour le repos de son fidèle aide et compagnon. Il semblait qu'au seuil de la réussite Dieu voulût imposer une halte au magistère, puisque le jour même de l'enterrement, John fut appelé en hâte à Londres où Sir Cecil l'attendait pour une mission importante. Il s'agissait de battre les Portugais de vitesse dans la découverte de nouvelles îles de l'Atlantique ; dix ans auparavant, l'île de Sainte-Hélène avait été prospectée par l'amiral João da Nova Castilla, mais abandonnée provisoirement pour des

conquêtes plus prometteuses. L'astronome Richard Chancellor était certain que cette île ainsi que plusieurs autres des environs contenaient de riches gisements de cuivre et d'or. La reine tenait à ce que le docteur Dee accompagnât le capitaine Thomas Cavendish et le magister Chancellor dans cette expédition qui se poursuivrait par une incursion vers le pôle Nord ; Sa Majesté considérait comme indispensable que le plus grand savant du royaume participât à cette conquête dont le but n'était pas moins mystique qu'intéressé. Les trois navires partiraient dans deux semaines, soit le 4 mars de cette année 1560. Il allait de soi que le magicien dresserait l'horoscope du jour du départ, afin de déterminer si la position des astres était favorable. Mais la reine avait ajouté, non sans espièglerie, que « ce jour-là, le Soleil, étant situé en plein milieu du signe des Poissons, ne pouvait qu'être ami de la navigation, et que, de surcroît, il réchaufferait de ses rayons la conjonction un peu froide du Saturne de Maître Dee et du Neptune de sa gracieuse souveraine ». Enfin, Sir Cecil apprit à son ami qu'Elisabeth regrettait de ne pouvoir rencontrer celui qu'elle avait surnommé ses « yeux », étant d'humeur méchante en ce début d'année marqué par les intrigues conjuguées des Espagnols et des catholiques contre le royaume d'Angleterre. Et la reine avait ajouté : « Que le seigneur de Mortlake aille construire dans les glaces du pôle un empire qui sera le reflet éternel de mon royaume terrestre ébranlé par nos faux frères en Jésus-Christ, suppôts du pape et de Babel. Que l'Ange Vert le garde ! »

Bien qu'agréablement surpris par cette dernière recommandation où il reconnaissait bien la jeune princesse mystique qu'il avait rencontrée dans sa retraite de Woodstock, John s'efforça de faire admettre au secrétaire d'Etat que l'achèvement de son œuvre alchimique était plus important pour lui que ce voyage. Il supplia Sir Cecil de lui ménager une entrevue avec la reine, qui lui avait elle-même conseillé, un an auparavant, de se retirer dans sa demeure de Mortlake. Mais le conseiller politique d'Elisabeth resta inflexible : John Dee était le maître secret de cette expédition et sa présence à bord du vaisseau

amiral, *Green Land*, rebaptisé pour la circonstance, était aussi nécessaire que celle de la reine à la tête du pays ; d'ailleurs, Richard Chancellor n'avait accepté de se joindre à l'expédition qu'à condition que son illustre et admiré compatriote la dirigeât.

John avait dû se résoudre à délaissier pour un temps la quête intérieure. Mais avant son départ, Sir Cecil, l'homme qui savait tout sur les coulisses des États et les réseaux mystérieux tissés par les hermétistes, lui avait dit : « John, ne soyez pas attristé par cette mission que vous confie la reine. Ses vaisseaux sont moins éloignés que vous le croyez de votre matras philosophal. Vous savez mieux que moi combien le voyage extérieur de l'alchimiste n'est que le reflet de son voyage intérieur, au point que nombre de Philosophes par le Feu déguisent, dans leurs ouvrages, l'un en l'autre. Je vous promets que ce voyage ne vous décevra pas ; je vous prédis même qu'à son terme vous reviendrez, certes, à son point de départ, mais pour ne rien reconnaître, ce qui est le propre de tout périple réussi et fécond. Au retour, l'expédition mouillera à Anvers. Vous pourriez bien alors découvrir que, pendant ces longs mois de navigation, l'Ange Vert ne vous a pas quitté. Je connais, dans cette bonne ville, un cartographe et astronome de renom, qui fait profession de libraire : présentez-vous donc chez lui de ma part, et demandez-lui s'il possède toujours des manuscrits de l'abbé Trithème. En votre présence, ce nom ne lui sera pas inconnu. Je gage que vous découvrirez des secrets de première importance pour votre œuvre et pour le royaume ; vous n'ignorez pas que l'une et l'autre sont liés. Le nom de ce libraire est Christopher Plantin. Il habite sur le port. Allez, mon ami, et que Dieu vous garde ! »

Qui était donc cet Ange Vert dont John, malgré ses innombrables expériences magiques effectuées selon des rituels précis, n'avait encore jamais entendu le nom ? Ni Cornelius Agrippa, ni Paracelse, ni Albert le Grand ne mentionnaient, dans leurs œuvres, une telle entité. Peut-être le rencontrerait-il au cours de ce voyage sur mer, ou, qui sait, au terme

du périple, dans la boutique du respectable Christopher Plantin ?

Trois ans avaient donc passé, depuis que John avait découvert sur la table de son Musée Noir le fatidique traité sur la Voarchadumia, de l'adepte Pantheus. On était le 16 février de l'année 1563, et le Soleil, conjoint à Saturne, terminait sa course dans le signe aérien du Verseau. L'expédition maritime avait abouti dans sa première partie, et le capitaine Cavendish avait planté le drapeau anglais sur le sol de Sainte-Hélène. Mais Neptune s'était fâché pendant la seconde étape, engagée malgré les prédictions défavorables de l'astrologue royal : un des navires avait péri corps et biens au large de l'Islande, et l'expédition, démoralisée, avait rebroussé chemin : la Terre Verte restait vierge, après avoir pris son nouveau tribut d'humains présomptueux. Au retour, les deux bateaux restants avaient fait escale à l'île de Hveen, où John avait fait la connaissance d'un tout jeune astronome à qui il promit un grand destin, du nom de Tycho Brahé. Le jeune génie s'était attaché à l'étude de phénomènes mystérieux, tels que les taches solaires et les *novae*. Son nez artificiel, en or et en argent, qu'il devait à un duel précoce, lui avait assuré une réputation diabolique dans les environs du château d'Helsingborg où il habitait. A l'âge de quinze ans, il avait inventé un énorme quadrant en bronze et en chêne, de douze mètres de diamètre, manœuvré par quatre poignées. John dut convenir que ce Danois fougueux, qu'il baptisa le « Phénix de l'astronomie », l'avait déjà dépassé dans ses recherches ; ils s'étaient quittés grands amis, après que le jeune savant eut rendu son compliment à l'astrologue anglais en le nommant le *Messenger des astres*.

A Anvers, John s'était installé chez l'éditeur William Silvius, un ami de Christopher Plantin. Le matin, il avait découvert dans la librairie de l'astronome un exemplaire manuscrit de l'ouvrage le plus rare de Trithème, intitulé *La Stéganographie, ou l'Art de faire connaître sa volonté aux absents, grâce à une écriture secrète*. Ce livre, lui avait assuré l'honnête homme,

avait connu plusieurs éditions, mais toutes avaient mystérieusement disparu, et il était devenu impossible de se le procurer. Le petit opuscule était dédié à l'empereur Maximilien. Son achat coûta mille couronnes à John, mais il ne fut pas déçu en décryptant le manuscrit qui le plongea dans un état d'exaltation indescriptible. Il comprenait maintenant les paroles prononcées par Sir Cecil avant son départ pour la lointaine Thulé : certes, le secrétaire de la reine était passionné par les écritures magiques, mais il était évident que la cryptographie remarquable inventée par Trithème cachait autre chose dont elle n'était que le prétexte. Derrière les codes chiffrés que l'abbé de Spanheim donnait à des fins utilitaires transparaissait, pour le lecteur doté de seconde vue, un traité magistral de magie cabbalistique et de conjuration des anges autrement plus élevé que les vulgaires recettes de magie naturelle exposées par Cornelius Agrippa. Maître Trithème n'écrivait-il pas dans sa préface : « Dans tous les corps physiques, il y a vraiment une vertu incorruptible, occulte, qui constitue une médecine, ou arcane véritable, à condition qu'on se donne la peine de la libérer de la prison qui l'enchaîne. Il est certain que cette prison terrestre, quoique élémentée, contient bien autre chose que les éléments ; elle constitue une certitude pour un petit nombre de gens. Toute âme élevée participe de cette essence supérieure. »

Sous l'impact de cette révélation, la plus grandiose assurément qu'il avait eue jusqu'à ce jour dans sa vie de magicien, John écrivit à Sir Cecil une longue lettre où il lui demandait s'il devait rester aux Pays-Bas et lui exposait l'enthousiasme de sa découverte : « L'Ange Vert m'est apparu dans un brasier intolérable. Son nom est *Uriel*. Il règne sur l'Occident. Il apparaît au-delà des Dragons lunaires, lorsque le Lion et le Taureau ont disparu, lorsque le Sagittaire et le Cancer se sont involués tous deux dans le pliage opéré par la rotation des Sphères, lorsque la Balance reste en équilibre au-delà de l'étoile Canope, lorsque se lèvent certains nuages ténus, composés de ce que tissent les araignées, des angles du Monde.

» L'abbé Trithème révèle le nom des anges qui gouvernent les

parties du monde, ainsi que ceux qui règnent sur le temps. Mais, surtout, il révèle un secret bien plus terrible, le nom des anges supérieurs qui gouvernent toutes les planètes, et en particulier Saturne. Le nom de ce dernier est *Orfiel*. Enfin, il donne la clef de l'invocation de tous ces anges au moyen de l'astrologie et de la magie. Par Dieu, Sir Cecil, le magister Dee a peur pour la première fois de sa vie : je ne sais si j'ai le droit de monter dans un tel abîme... »

Les hésitations de celui que Paracelse n'aurait pas hésité à appeler, comme son maître Trithème, « le nouveau Faust », furent brèves ; en confrontant les livres de l'alchimiste Ripley avec la *Stéganographie*, John Dee retrouva le même fil d'or souterrain qui serpentait à travers les symboles et les chiffres, et qui lui avait été révélé grâce à la Voarchadumia ; certes, la confrérie d'hermétistes semblait s'être immergée dans les lagunes de Venise, mais nul doute qu'elle avait fait surface ailleurs, à Constantinople ou dans cet Orient mythique gouverné par *Sadael*.

Sur le seuil de la rencontre fatidique avec l'Ange, le thaumaturge se rappela les paroles de Ripley : « Pour arriver à l'Œuvre philosophique, il faut connaître le mouvement des sept planètes, puisque les sept formes de la Nature doivent être purifiées. » Il connaissait à présent les noms des sept anges correspondant aux sept planètes : il lui restait à témoigner, comme il l'avait fait tant de fois sur un plan inférieur, de l'analogie fondamentale entre l'action de l'astrologue, du mage et de l'alchimiste. Nicolas de Cuse n'avait-il pas affirmé que « le magicien est un astrologue renversé », et l'alchimiste, qui opère sur lui-même l'analogie de l'action de la Nature sur les métaux, n'est-il pas la forme suprême du magicien ?

John n'était pas encore prêt pour affronter ces puissances surhumaines : il n'ignorait pas que l'évocation de telles forces exigeait des mois, peut-être des années d'étude et de recueillement. Il lui faudrait consolider sa connaissance de la kabbale, connaître à fond la hiérarchie des anges, leurs noms, leurs attributs respectifs, leurs correspondances planétaires. Et, surtout, prendre en considération le danger encouru non seulement

par le magicien qui évoquait des entités aussi grandioses, mais aussi par le monde qui l'entourait : les lettres de l'alphabet énochien représentaient des vibrations sonores d'une exceptionnelle puissance, dont les effets étaient imprévisibles, et Trithème déclarait en termes voilés, dans sa préface, qu'il était impossible de les utiliser sans de grandes précautions cryptographiques. Dans sa dernière lettre, où Sir Cecil, quelque peu effrayé par l'enthousiasme de son jeune ami, lui conseillait de poursuivre son voyage vers le sud et lui donnait quelques adresses utiles, il lui citait prudemment ces vers d'un poète inconnu :

« Vaste chaîne de l'être, qui commence à Dieu,
Natures éthérées, humaines, angéliques,
Homme, bête, oiseau, poisson, insecte...
... de l'Infini jusqu'à toi,
De toi au néant. Contre les pouvoirs d'en haut
Si nous nous dressions, ceux d'en bas pourraient aussi
Se dresser contre nous ; ou bien laisser un vide
Dans la Création où nul degré ne se brise
Sans détruire l'immense échelle ;
Quel que soit l'anneau que l'on frappe,
Dixième ou dix millième, on rompt la chaîne de la Nature. »

John n'ignorait pas que, selon Thomas d'Aquin qu'il révérait, cette chaîne qui partait du trône divin descendait jusqu'en terre, dans une cavité conique où neuf ordres de diables rangés sur les pentes en cercles de plus en plus étroits faisaient pendant aux neuf sphères célestes ; Lucifer, coincé dans la pointe du cône au centre exact de la Terre, formait le triste bout de cette chaîne descendante.

Mieux valait, dans l'immédiat, se tourner vers des cieux plus cléments que « le ciel en creux ». Sur les côtes des Flandres, la brise d'avril appelait à de nouveaux voyages ; John avait reçu de partout des invitations, et il décida de fêter ses trente-six ans à la cour du duc d'Urbino où les sciences exactes étaient notoïrement florissantes.

Avant de quitter Anvers, il fit exécuter une copie de la *Stéga-*

nographie pour Sir Cecil, en même temps qu'il donna ses instructions à l'éditeur William Silvius pour l'édition d'un ouvrage capital inspiré directement de l'abbé Trithème et qu'il comptait terminer pour l'automne. Il n'en livra pas le titre à son hôte hollandais, se contentant de lui promettre pour la fin de l'année son « plus bel enfant philosophal ».

Le 23 avril de cette année 1563, alors que le Soleil venait de faire son entrée dans le signe du Taureau, John Dee se présenta à Zurich chez le physicien Conrad Gesner, adepte de la médecine universelle et de Paracelse. Il séjourna un mois chez le scolaste suisse, puis se rendit à la cour d'Urbino, où il comptait perfectionner ses connaissances déjà excellentes en art militaire. Dans cette véritable cité platonicienne à l'architecture splendide, où le duc était le mécène discret et efficace d'une cohorte de savants en même temps qu'un chef d'armée incomparable, John abandonna pour quelque temps les anges, se retremant aux sources d'un savoir plus concret. Il devint l'ami du mathématicien de la cour, Commendinus, et passa une partie de l'été à collaborer avec lui à la publication d'un texte inédit d'Euclide, *De superficierum divisionibus*, traduit en arabe par Mahomet Bagdeddine.

Après un court séjour à Rome, John prit la direction de Presbourg, où l'empereur Maximilien de Habsbourg, protecteur de Trithème, devait être couronné roi de Hongrie. Cette superbe fête baroque ne lui laissa que peu de temps pour converser avec l'illustre amoureux de sciences, assez toutefois pour se convaincre de son appartenance à la société secrète que désormais il rencontrait, partout, en filigrane de sa trajectoire visible : le vieil aigle viennois ayant appris que John préparait un ouvrage sur la Monade, ne lui avait-il pas soufflé à l'oreille : « Maître Dee, c'est le même ange qui soutient la couronne d'un vrai roi dans ce monde et dans l'autre. George Ripley avait dit : "Je supplie ceux qui savent de ne pas publier." Peut-être est-il temps, à présent, que certaines couronnes invisibles se manifestent dans un monde en perdition. Puisse un jour l'escarboucle resplendir sur la vôtre ! »

Revenu à Anvers, le nouveau protégé de Maximilien écrivit

en douze jours la *Monas hieroglyphica* et passa le reste de l'hiver à travailler avec maître Silvius à l'impression de l'ouvrage. Le « sublime enfant de l'oiseau œsopique » fut présenté au monde le 31 mars 1564, dix jours après l'entrée du Soleil dans le signe du Bélier qui exalte l'équinoxe de printemps et le début de l'Œuvre alchimique. Il était dédié, « par la grâce de Dieu, à Maximilien, sapientissime roi des Romains, de la Bohême et de la Hongrie ». Pour la première fois, John publiait des révélations de première importance pour les hermétistes ; jusqu'ici, il n'avait livré à la curiosité des érudits que des ouvrages savants, consacrés à des points de détail, avec une prudence extrême qui lui avait même attiré, lors de son emprisonnement, le reproche justifié de garder par devers lui ses découvertes les plus belles. Au seuil de l'âge mûr, où l'attendait l'Ange Vert et la Voarchadumia, il estimait, conjointement avec l'empereur, pouvoir enfin parler. Avec la *Monade hiéroglyphique*, il donnait au monde une clef de première grandeur pour la compréhension « des vertus supercélestes et des influences métaphysiques » ; la Monade, représentée graphiquement par le signe de Mercure surmontant celui du Bélier, était, dans sa grandiose simplicité, le symbole même de l'Œuvre et de la Pierre philosophale, Vaisseau mystique fécondé par la Foudre divine. On y trouvait les trois éléments fondamentaux qui, combinés de diverses manières, figurent les différentes planètes : la Lune (Mercure), le Soleil (Soufre) et la Croix (Sel) ou Creuset, symbole de la Tétraktys pythagoricienne. Par déduction, ces trois éléments géométriques : cercle, demi-cercle et croix, contenaient toutes les phases du magistère alchimique, si rare que « c'est parmi cent myriades de sincères philosophes et parmi cent myriades d'hommes vulgaires que nous devons attendre cet unique et très heureux enfant » ! John livrait ainsi la clef d'une grammaire universelle inséparable de la science astrologique, pilier central des grands mystères antiques symbolisés par l'œuf génésiaque et orphique d'où est sorti l'Univers organisé ou Monade, et que le Scarabée sacré tient enserré à l'architrave des temples égyptiens. A ce sujet, il citait le poème de l'*Œuf*

extrait des poèmes hiéroglyphiques de l'adepte Simmias de Rhodes.

En décrivant la forme de l'athanor alchimique, analogue au grand athanor de la Nature, il donnait du même coup la direction des divers mouvements qui animent le Cosmos, la formule géométrique des courbes décrites par les astres et, finalement, la clef de l'évolution des êtres. Plus qu'un traité d'alchimie, d'astrologie, de magie, d'arithmétique et d'hyperphysique transcendante, *la Monade* était un traité grandiose de cosmologie, aux applications infinies. Elle n'était rien de moins que la clef du Monde. Le génial savant y révélait des secrets considérables et inquiétants, tel celui-ci dans le domaine de l'optique : « Et l'opticien (*persperctivus*) ne condamnera-t-il pas la stupidité de son talent, lui qui aura travaillé de toutes façons afin de construire un miroir en suivant paraboliquement la ligne de la section du cône (convenablement tracée en forme de cercle) et par le moyen duquel une matière quelconque (capable de s'enflammer), à lui présentée, puisse être portée à un incroyable degré de chaleur par les rayons solaires, tandis qu'ici, par la section trigone du tétraèdre, est produite une ligne, de la forme circulaire de laquelle on peut faire un miroir qui (même lorsque les nuages obscurcissent le soleil), peut réduire en poussières presque impalpables, et par la puissance de la chaleur (vraiment très grande) toutes sortes de pierres et de métaux. »

Avec le jeune astronome Tycho Brahé, sur son « île Ecarlate » de Hveen, John avait projeté de construire un jour prochain un gigantesque miroir solaire aux propriétés merveilleuses, capable de contribuer à la formation de curieux alliages de pierres précieuses de forme polyédrique. Ne déclarait-il pas, dans sa longue préface adressée à l'« Empereur philosophaal » de la maison des Habsbourg : « Le Lapidaire (*Beryllisticus*) peut très exactement voir ici, dans une lamelle cristalline, toutes choses qui se trouvent soit sur terre, soit dans l'eau, soit sous le ciel de la Lune ; et dans l'escarboucle ou pierre Adam (*bereshit*), il explorera toute région aérienne et ignée. » Ainsi, l'escarboucle ou Pierre philosophale, cristallisation de

la Foudre du Bélier, étincelle d'éternité, était formée de la substance même d'Adam, « l'Homme rouge », l'homme primordial des kabbalistes, l'ancêtre géant des temps mythiques. N'était-il pas étrange que le peuple des Cabires, à qui, selon la légende d'Enoch, les Titans, « anges déchus » ou *Nephelem*, fils des éveillés ou *Elohim*, avaient révélé la science hermétique, aient vécu sur les côtes de la mer Egée, non loin de l'île de Rhodes où était mort l'adepte Ripley ? Celui-ci avait écrit, dans ses *Douze Portes de l'alchimie* : « L'Occident est le commencement de la théorie ; le principe de la destruction est compris entre l'Orient et l'Occident. »

La Monade inscrite dans l'Œuf du Monde était bien l'héritage des temples où fut célébrée l'antique thaumaturgie égyptienne. John avait conscience, en transmettant ce sublime enseignement voarchadumique, de n'être que l'instrument de puissances supérieures : l'alchimie avait été donnée à une minorité d'hommes de l'âge de fer pour transmuter leur nature imparfaite en une nature divine, de même que, par l'influx des astres et de l'Esprit universel, les métaux vils se transforment lentement en or au sein de la Terre-Mère. La société secrète de la Voarchadumia, si elle existait encore, avait sans doute pour mission de rappeler ces vérités éternelles à un monde qui, déchiré par les divisions d'une religion déchue, s'en éloignait progressivement. C'est en ces termes que John mentionnait fugitivement la confrérie présidée par Maximilien : « Et si le vingt et unième théorème de notre Monade hiéroglyphique donne satisfaction au Voarchadumique, il lui indiquera de considérer attentivement *Voarch Beth Adumoth*, et il avouera qu'il ne lui sera pas besoin, pour devenir philosophe, d'aller voyager aux Indes ou aux Amériques. »

Le livre de John arriva en Angleterre avant lui. Aussitôt, Sir Cecil le porta à la reine en lui disant : « Majesté, "vos yeux", je veux dire notre cher docteur Dee, vous envoient cette merveille qui contient des secrets de la plus grande importance pour la sécurité du royaume. » Elisabeth, qui était dans son cabinet d'astronomie, en grande conversation avec un prêtre d'origine espagnole, Jean de Lobkowitz-Caramuel,

ouvrit le livre de son astrologue, reconnut l'hiéroglyphe de la Monade et répondit en soupirant : « Que n'ai-je le temps de suivre les comètes qui fument dans l'esprit de mon cher Docteur ! La faute en incombe à vos frères en Jésus-Christ, monsieur le Cistercien ; ils me gâtent la bile et m'empêchent de scruter les étoiles. Depuis quelques mois, l'Impératrice de la Mer a la vue singulièrement obscurcie par l'agitation de ces marauds. Vous ne pouvez me dire comment les mater, mais l'auteur de la *Micrographie* pourra peut-être éclairer une malheureuse reine terrestre sur la teneur de ses travaux. »

Le rusé conseiller secret de Philippe II d'Espagne répondit prudemment à son ennemie politique : « Majesté, ne soyez pas étonnée de m'entendre en ce moment, et incidemment, rapporter que cette littérature alphabétique contient de grands mystères, puisque Dieu lui-même, qui est le seul auteur de tous les mystères, s'est comparé lui-même à la première et à la dernière lettre, à l'Alpha et à l'Oméga. La gracieuse reine d'Angleterre connaît trop bien les subtilités de la langue hébraïque, qui est celle du Très-Haut, pour que j'aie la moindre prétention d'augmenter, par mes modestes moyens, sa légendaire sapience. Qu'elle sache seulement que la *Micrographie* est une partie de la *Stéganographie* et de la *Polygraphie*, qui s'apparentent à la kabbale symbolique, laquelle utilise diverses manières de lire un texte, que l'on désigne sous les vocables connus à Votre Majesté de *Notaricon* et de *Themoura*. J'ai eu l'honneur de rencontrer le docteur Dee à Londres avant son départ pour Anvers ; il m'a longtemps entretenu de l'abbé Trithème et de ses écritures magiques. Nul doute que l'ouvrage ici présent soit une somme inégalée sur ce sujet difficile entre tous et que l'on ne saurait aborder avec assez de précautions. Seule, l'utilisation de la langue énochienne au moyen de procédés stéganographiques peut donner quelque chance d'évoquer celui qu'on appelle "l'Ange à la Fenêtre d'Occident", qui a nom Uriel et qui règne sur la Terre Verte. Mais Votre Majesté sait tout cela mieux que moi. Ce livre, bien que rédigé de manière voilée, donne assurément la clé de l'évocation des Anges, avec l'aide de la kabbale, de l'astro-

logie et de toutes les sciences sacrées unies par une divine analogie. Seul, un génial esprit comme le docteur Dee pouvait accomplir une tâche aussi grandiose et aussi dangereuse. Aussi a-t-il inscrit, voyez, en frontispice de son ouvrage : *Qui non intelligit, aut taceat, aut discat*, "Que celui qui ne comprend pas, ou se taise, ou apprenne." Sir Cecil a maintes fois raison : *La Monade* contient de multiples secrets de première importance pour le royaume et, entre tous, elle donne le moyen de communiquer à distance ou d'influer sur l'esprit des gens. Mais je vois que l'astrologue de Sa Majesté n'en est pas encore à ce point avec sa reine, puisque voici une missive à l'en-tête de notre nouveau Faust. »

La lettre de John informait Elisabeth qu'il arriverait à Londres vers la mi-juin. Dans son bref message rédigé en un code réservé à sa correspondance royale, il recommandait aussi à l'Impératrice de la Mer — qu'il dénommait, plaisamment, « la Royale Licorne hiéroglyphique » — la plus grande discrétion quant à cet ouvrage, lui conseillant de lire la dernière phrase du livre.

Elisabeth chercha la dernière page. Elle lut : « Ici, l'œil vulgaire ne verra qu'obscurité et désespérera considérablement. »

*L'oiseau noir
dans le soleil levant*

6

« **C**E damné *magicus* pousse maintenant sa boule de croquet au Pays des mirages à travers des anneaux célestes mobiles », proclama un scolaste au collège de Cambridge. Aussi longtemps que John s'était abstenu de publier ses travaux les plus importants, ses ennemis avaient manqué de preuves tangibles contre lui ; à présent qu'il avait livré au public l'essentiel de la cosmogonie hermétique à lui révélée par une inspiration divine, il ne pouvait que s'attendre à un redoublement de rage chez ceux que la reine appelait « les larves d'Aristote » ou, encore, « les penseurs du bocal ». Avec *la Monade*, il avait donné au monde la clef très simple, mais ô combien subtile ! de la quintessence universelle. Ce n'était point là *sa* cosmogonie, mais la Vérité inconnue qui parlait à travers lui et qu'il avait jugé bon, encouragé par quelques adeptes et initiés, de divulguer à cette heure. Par la puissance surhumaine qu'elle recelait, cette Vérité ne pouvait que renverser toutes les conceptions artificielles de la science vulgaire, construites laborieusement par des cerveaux ingénieux mais privés de tout lien avec l'inspiration des sphères célestes.

Contre cette pléthore de petits-mâîtres embrouillés dans leurs respectives « conceptions de l'Univers », faites de quelques solides imbriqués les uns dans les autres, il avait imposé un symbole transparent qui n'était rien de moins que l'expression de la Vérité divine : Dieu seul peut avoir une conception de l'Univers, car Dieu seul conçoit. La simplicité surnaturelle de la Monade, qui est aussi celle de la Pierre philosophale, pulvérisait la complexité croissante de ces tours de Babel comme la foudre frappe un chaos minéral. L'un de ces insensés, Arnold Schoener, de Nuremberg, ne venait-il pas de se faire le défenseur de ces aveugles en proclamant au Collège de France : « Mon but est de montrer que la machine des cieux n'est pas une sorte d'être vivant et divin, mais une sorte de mouvement d'horlogerie, en ceci que presque tous les multiples mouvements sont causés par une force matérielle et magnétique. »

A Londres, « les agités du bocal » avaient réussi, semblait-il, à exciter les esprits contre le « Docteur satanique ». Dans une lettre où il félicitait John pour la publication de cet ouvrage qui avait mûri pendant dix ans, Sir William Cecil l'informait, non sans quelque inquiétude, des rumeurs grandissantes qui grondaient dans le peuple. Une cabbale montée par Lord Ascham avait même abouti à la signature d'une pétition exigeant que John Dee fût expulsé du royaume ; la reine était entrée dans une colère folle, hurlant qu'elle enverrait toute cette « canaille diplômée » à la Tour plutôt que de toucher à ses « yeux », à savoir le docteur Dee. Dans son enthousiasme, la terrible souveraine avait craché sur l'habit frangé de Sir Mathew, porteur de la missive diffamatoire. Et Sir Cecil ajoutait : « La reine est plus qu'un homme, mais quelquefois moins qu'une femme ! »

Le retour de John à Londres s'annonçait donc sous les auspices d'une tempête. Il en calcula l'horoscope avec une attention toute spéciale, en remettant la date à une dizaine de jours, lorsque Vénus aurait quitté l'orbe maléfique de Saturne. Comme il confessait quelque inquiétude à l'idée de retrouver la cité où la foule avait crié : « A mort le Gallois ! », et :

« Merlin, fils du Diable ! », son fidèle ami Guillaume Postel, venu de Paris pour le congratuler, le mit en garde, une fois encore, contre l'audace de pensée que dissimulait mal sa prudence extérieure. La dernière semaine que John passa à Anvers fut agrémentée par de nombreuses conversations avec cet homme profond, qui alliait, au contraire de tant d'occultistes, un grand équilibre à un sens aigu de la prophétie. Un soir que les deux amis déambulaient le long du port où glissaient comme des spectres quelques barques de pêcheurs, le kabbaliste s'exalta soudain : « Magister Dee, il est difficile d'être un somnambule lucide. Le soufi Al Hallâj et quelques alchimistes se sont heurtés à cette quadrature du cercle. Aujourd'hui, l'hermétiste est jeté dans le monde, il ne peut plus s'abriter entièrement derrière les murs d'un couvent ou d'un palais, comme notre maître Albert le Grand, ou comme l'abbé Trithème il y a cinquante ans encore. Le poète n'a-t-il pas dit que « la Tarentule du Chaos guette la Raison qu'elle amorce » ? L'homme, dans son orgueil insensé, s'éloigne peu à peu du Ciel, avec une rapidité chaque jour accrue. Un jour, il sera prisonnier des formes géométriques que son cerveau limité veut imposer au monde. Il sera l'esclave, comme l'a prédit le *Zohar*, des machines qu'il commence à inventer de nos jours. A force de détourner son regard de Dieu pour fixer ces horloges qu'il a stupidement créées afin de compter ce Temps illusoire qui est source de tous ses maux, il perdra jusqu'à ce Temps lui-même. Peut-être vivra-t-il même quatre-vingts ans, mais le Temps sera tellement compressé qu'il sera mort avant de s'en rendre compte. Une prophétie orientale enseigne que la fin du monde sera annoncée par l'utilisation de la roue à des fins mécaniques. Il faut en déduire, maître Dee, que la fin du monde n'est pas loin. Vous avez vécu vous-même la dissolution progressive des monastères, de ces lieux privilégiés où une minorité d'hommes pouvait se recueillir dans le silence éternel. Le *Sepher Ietzirah* enseigne que c'est l'étude de la Loi qui soutient le monde. Les piliers vacillent, maître Dee. Nos ennemis, ces hommes sans religion et sans âme qui voudraient faire entrer le Cosmos dans

quelques boîtes ridicules, seront un jour les maîtres du monde. La très catholique reine Mary, que vous détestiez non sans raison, a murmuré, dans le délire de l'agonie : "Les protestants sont les agents du Diable. Un jour, tous protesteront sur cette Terre. Alors viendra l'Ange de la Mort". »

Les deux hommes se turent. On n'entendait plus que le clapotis des eaux dans l'air du soir. John se rappela la terreur qu'il avait éprouvée lors de sa première vision de l'Ange. Et ces paroles de Ripley : « De l'Occident, avance-toi à travers les ténèbres, vers le Septentrion. Le principe de la destruction est compris entre l'Orient et l'Occident. » Ce discours sévère n'avait fait qu'accroître son inquiétude. En prenant le bateau pour Londres, il avait l'impression de s'engouffrer dans une crypte. Il songea, à part lui : « Fasse le Ciel que l'Ange Vert ne soit pas l'Ange de la Mort ! »

Quelques jours plus tard, il s'embarquait pour Greenwich en compagnie de la duchesse de Northampton, venue se soigner à Anvers chez un médecin, disciple de Paracelse, et d'une certaine dame Dinghen Van Plesse, épouse d'un cocher hollandais au service de la reine Elisabeth.

L'arrivée à Londres ne fut pour lui qu'une suite d'étonnements. Beaucoup de choses avaient changé en un an. A la cour, Sir Leicester était devenu le favori de la reine. Beau, intelligent, d'une grande bravoure et méprisant ses innombrables ennemis, il était né le même jour et à la même heure que sa souveraine maîtresse ; cela faisait dire aux esprits forts que, « s'il avait été le frère de la reine, c'eût été un inceste ». Du reste, John s'était éloigné de lui depuis qu'ils avaient été mêlés ensemble à une affaire d'envoûtement.

Quant à Elisabeth, elle était au comble de la splendeur et personne n'ignorait que Leicester n'était pas son seul compagnon amoureux.

Lorsqu'il lui rendit visite dans son cabinet d'astronomie entouré de parois de cristal, John fut surpris de trouver son illustre protectrice en compagnie d'un énorme hibou qui répondait au nom de Féripendanus, à cause de ses yeux semblables à des pierres de feu. La reine portait une longue robe de

velours noir, avec une grande fraise rigide, boutonnée sous le menton, d'où s'élevaient deux ailes de batiste brodées avec des bijoux et qui atteignaient le sommet de sa tête. Sa haute coiffure était surmontée d'une extraordinaire parure de diamants. Elle tenait à la main un éventail en plumes d'autruche, décoré de rubis et d'émeraudes. Ses bras étaient ornés de plusieurs bracelets, et une rivière de diamants ruisselait sur sa poitrine. Ses mains étaient protégées par des gants parfumés, ornés de quatre touffes de soie rose, que lui avait offerts Edward de Vere, comte d'Oxford. A sa ceinture pendaient un petit miroir, un mouchoir brodé d'or et d'argent, et une petite dague italienne.

L'atmosphère semblait à la frivolité, car il fut peu question d'hermétisme lors de ces retrouvailles. En remède à ses obsédants soucis politiques, la reine s'était prise d'une passion quasi maniaque pour les animaux. Avec l'aide d'un nouveau protégé, auteur d'un traité d'histoire naturelle intitulé *la Forêt verte*, elle avait installé une ménagerie dans sa résidence d'été de Richmond. Les meilleurs navigateurs du royaume avaient été envoyés aux quatre coins de l'univers pour combler ses désirs les plus baroques. La fantasque souveraine emmena son astrologue, amusé, visiter en grande pompe cette peu banale arche de Noé, érigée au bord de la Tamise. John y vit un loup, capturé, lui dit la reine, non loin de l'embouchure de la Dee, en plein pays de Galles. Kingsfield, le nouveau bouffon d'Elisabeth, divertit fort les invités en leur montrant, dans la cage voisine, un castor qui, dit-il, est le contraire d'une comète, « parce qu'il bâtit sa maison avec sa queue ».

John vit aussi un tigre et plusieurs lions, mais sa surprise fut à son comble à la vue d'un gigantesque animal aux formes fantastiques, que la reine lui dit venir d'Afrique et s'appeler « caméléopard ». Ce monstre pacifique, que les Français appelaient « girafe », broutait paisiblement l'herbe grasse du pré, un martin-pêcheur sur son dos.

A la cour, dame Dinghen Van Plesse était devenue célèbre en enseignant l'usage de l'empois pour les fraises. Ses partisans les plus fanatiques assuraient qu'« elle ferait bientôt des fraises

avec des toiles d'araignée ». La reine avait bien essayé d'enrayer cette nouvelle épidémie, mais elle avait fini par y succomber elle-même et donnait maintenant le ton en portant les plus grands cols du royaume, allant même jusqu'à porter des fraises de couleur jaune, véritables carcans préparés avec un empois spécial et soutenus par des fils de fer. Elle en changeait plusieurs fois par jour, ainsi que de perruques ; elle en possédait, disait-on, vingt-quatre exemplaires, dont une dizaine d'un roux différent. Jalouse des femmes aux formes plus opulentes, elle leur interdisait d'exhiber leur poitrine en les obligeant à fermer leurs fraises sur le devant.

Quand le vent soufflait, les fraises volaient comme des guenilles et s'écroulaient sur les épaules. On avait peur de s'envoler. Sir Higgins, le principal fabricant de Londres, fut bientôt surnommé « Icare ».

Venise et Paris étaient devenus les sources de la mode dans tous les domaines. Dans cette atmosphère de protestantisme florissant qui favorisait les bourgeois et les marchands, les mœurs s'assouplissaient aux dépens du sacré. Les vierges portaient maintenant des robes qui collaient au corps et allaient tête nue, avec des écharpes et des rubans flottant comme des bannières. Les habits, les bijoux et les madrigaux étaient devenus l'affaire essentielle du royaume. Dame Dinghen, coqueluche des tenants de la fraise, racontait à l'envi l'histoire suivante :

Une jeune fille d'Anvers, invitée à une noce, ne put, malgré l'aide de deux repasseurs célèbres, obtenir une fraise avec les plis voulus. De désespoir, elle se mit à la piétiner et jura que le diable la prendrait quand elle la porterait. Son désir fut bientôt exaucé, car le diable surgit sous la forme d'un beau jeune homme. S'informant de ses désirs, il prit en main la préparation de la fraise et la tuyauta à la grande joie de la demoiselle. Elle fut si heureuse que, sur les ordres du démon, elle se regarda dans la glace et devint amoureuse de lui. Le jeune homme l'embrassa, en même temps l'étrangla, si bien qu'elle mourut misérablement. Son corps prit immédiatement une couleur bleu-noir, très laide à regarder, et son visage

autrefois si charmant devint effroyable. Ceci s'étant su dans la ville, de grands préparatifs furent faits pour son enterrement, et on trouva un riche cercueil. L'horrible corps y fut déposé et recouvert d'une étoffe somptueuse. Quatre hommes essayèrent de soulever la bière, mais ne purent la bouger d'un pouce. Six hommes parvinrent au même résultat. Les assistants s'étonnèrent et finirent par ouvrir le cercueil. A leur grande épouvante, ils virent non pas un corps, mais un chat noir affreux et difforme, muni d'une grande fraise et ayant des poils frisés, avec des rubans.

John fut fort incommodé par cette atmosphère de mascarade où les meilleurs esprits s'enlisaient comme dans un enfer rose. Il n'avait pas oublié les sombres prédictions de Guillaume Postel, mais s'était imaginé le Diable plus intelligent. Il se dit qu'au fond Satan prenait les gens à leur niveau : John les avait seulement surestimés. Lointain rejeton de l'école d'Alexandrie, il avait toujours vu l'Enfer comme un Œuvre négatif, un *Opus* noir. Le ciel en creux se devait d'être aussi sublime et dramatique que les sphères célestes. Pour lui, l'alchimie était le raffinement philosophal des conflits que le Cosmos en ébullition offre à l'Homme sous une forme altérée et impure ; elle seule, avec ses sœurs l'astrologie et la prophétie, pouvait réatteindre au sublime, mais avec *drame*, après un pilonnage minutieux et exacerbé de toute forme insuffisamment affinée.

Or, les raffinements purement extérieurs de l'Angleterre qu'il retrouvait lui semblaient masquer une plus grande grossièreté de l'âme, un éloignement des principes divins. Il se dit qu'au fond la reine Elisabeth n'était pas un esprit religieux ; elle s'intéressait aux sciences hermétiques comme ses animaux jouaient avec des boules. Incarnation de la fin d'une ère, sa sœur Mary, malgré sa perversité et son catholicisme fanatique, avait sans doute été plus proche de Dieu. Elisabeth avait un jour lancé à la tête de Thomas Cranmer : « Je suis chrétienne, puisque j'ai des ailes. Je suis païenne, puisque j'ai un cul. » Elle était moins proche de Dieu que du divin. C'était une âme profondément divisée, qui tentait désespérément de dissi-

muler sa sensualité débordante, sa saine cruauté, sous des accès de puritanisme : Diane chasserresse — ou Hécate — empêtrée dans des dentelles.

Après la mémorable confrontation avec le « caméléopard », l'astrologue et sa souveraine s'étaient entretenus dans la salle aux miroirs de Richmond, où un guépard attaché par une chaîne d'or les attendait entre un grand armillaire de cuivre et un arbalétrille. John avait essayé en vain de convaincre la reine de l'importance de sa *Monade hiéroglyphique*. Elisabeth était d'humeur fantasque, entichée de toutes sortes de bizarreries, et elle lui sembla plus préoccupée, pour le moment, de savoir si la Lune était ou non habitée par des êtres sans tête, dotés de sexes géants, que de comprendre les dernières découvertes du maître. Son favori de la veille était un jeune astronome venu d'Ermland, du nom de Matthias Launau, qu'on disait moins doué pour la spagyrie que pour les ébats inspirés aux deux genres humains par la nostalgie de l'Androgyne primitif. Ce qui expliquait sans doute les questions fort baroques que la reine posa ce jour-là à son astrologue ébahi. Il eut même droit, lorsqu'il eût renoncé de bon cœur à toute conversation sérieuse, à la lecture à voix haute d'un passage de la *Mystique des Pierres précieuses*, concoctée par le jeune loup :

« Donnez le rubis triomphal aux brunes sensuelles et fières ; donnez aux blondes pâles, qu'attriste quelque lointain souvenir, l'aigue-marine pareille à la vague cristallisée, ou l'amphibole d'un vert très léger. Près des chevelures du roux vénitien, placez l'obsidienne plus noire que les nuits oppressives dans les forêts. Donnez la topaze, or translucide, aux opulentes blondes à la peau citrine, dont les yeux dorés fascinent qui les regarde, et l'hyacinthe semblable à l'aurore à celles qui languissent d'espérance et de rêve [...]. Cette âme mystérieuse des pierres, il est donné aux femmes de la soupçonner, et à quelques voyants d'entre les hommes de la comprendre et de l'approfondir. »

Charmantes images d'un poète amoureux, mais on était là à mille lieues, songea John, de la spagyrie minérale où d'autres

feux étincelaient dans les profondeurs gardées par des nains. Entre deux orgies, Elisabeth fit emprisonner Marie Stuart. John, qui détestait les intrigues politiques, aurait aimé s'éloigner de la cour, mais un concours de circonstances imprévues le fit s'installer au palais de Greenwich. La foudre était tombée sur Mortlake, et la réparation du toit prendrait plusieurs semaines. Ce fut pour lui l'occasion de se rapprocher de Sir Philip Sidney, qui lui rendit visite dans sa nouvelle résidence en compagnie de son oncle Leicester et d'Edward Dyer. Les deux jeunes nobles, à qui John Dee avait enseigné l'hermétisme, désiraient parfaire leurs connaissances et amenèrent au maître un grand nombre de nouveaux disciples, parmi lesquels le docteur Thomas Allen, un mathématicien qui avait été accusé de sorcellerie en même temps que Leicester ; Thomas Mariott ; Adrian Gilbert, demi-frère de Sir Walter Raleigh, et le navigateur Martin Frobisher, ami de Francis Drake. Ces brillants élèves finirent par former un groupe haï des scolastes de l'Université, appelé par eux « la marmite de Sidney ». On y débattait essentiellement de la doctrine de Paracelse et des différentes parties de l'hermétisme. Grâce à l'aide financière de la reine et de ses amis, John put faire installer un laboratoire où le cercle se réunissait pour se livrer à des expériences alchimiques. Elisabeth s'y rendit plus d'une fois et collabora même à une transmutation partielle, à la grande fierté de son protégé. Le maître de Mortlake, qui vivait au-dessus de ses moyens depuis plusieurs années, ayant englouti des prêts importants dans ses voyages et ses achats de livres et d'instruments, mit à profit cette période, où il était l'hôte payé de la cour, pour redorer son blason.

Bientôt, Sir Philip Sidney, de loin son élève le plus doué, pria l'astrologue royal de dresser son horoscope, car il envisageait de partir pour la Bohême. Il n'avait alors que quinze ans, et c'est avec un zèle tout particulier que John rédigea cette étude, longue de soixante pages, et dédiée à « Philip, *nobilissime juvenis* » ; il lui promettait les plus grands succès féminins, militaires et hermétiques, mais le mettait en garde contre ses penchants à la débauche et à la violence : Sidney ne venait-il

pas de provoquer en duel maître Thomas Moffett, respectable professeur de chimie, parce qu'il avait osé mettre en doute les enseignements du docteur Dee qui appelait volontiers cette matière *astronomia inferior* ?

Au bout de quelques mois, le cercle de Greenwich était devenu, par la force des choses, une sorte d'université parallèle dont les membres essaimaient partout sur le continent, promulguant la Philosophie hermétique, la seule vraie selon les plus grands maîtres, en marge de l'humanisme desséché que l'infatigable Lord Ascham, surnommé « la Momie », continuait de défendre désespérément en Angleterre. L'année qui suivit, en 1570, la nouvelle académie platonicienne s'organisa de manière quasi officielle et publia un manifeste collectif où elle se baptisait elle-même *Areopagus* ; les principaux membres s'en proclamaient « aréopagytes de Dionysos », se réclamant tout à la fois de Marcile Ficin, d'Orphée, de la Pléiade, et citant en frontispice la splendide oraison de George Ripley, « reconstruteur du Temple » : « Il faut commencer au soleil couchant, lorsque le mari Rouge et l'épouse Blanche s'unissent dans l'esprit de vie pour vivre dans l'amour et dans la tranquillité, dans la proportion exacte d'eau et de terre. De l'Occident, avance-toi à travers les ténèbres vers le Septentrion ; altère et dissous le mari et la femme entre l'hiver et le printemps ; change l'eau en une terre noire, et élève-toi, à travers des couleurs variées, vers l'Orient où se montre la pleine lune. Après le purgatoire apparaît le soleil blanc et radieux ; c'est l'été après l'hiver, le jour après la nuit. La terre et l'eau se sont transformées en air, les ténèbres sont dispersées, la lumière s'est faite ; l'Occident est le commencement de la théorie ; le principe de la destruction est compris entre l'Orient et l'Occident. »

Orné du monogramme hiéroglyphique de John Dee qui symbolisait les sept attributions planétaires des métaux, le petit opuscule était dédié à « Sa Majesté la reine Elisabeth, gracieuse licorne de mer et voile noire du navire de Thésée ». Inspiré par les théories de Marcile Ficin sur les analogies cosmiques entre la magie et la musique, ainsi que par le *Dodecachordon*,

de Glareanus, et les *Istituzioni harmoniche*, de Zarlino, qui venaient de paraître à Venise, enfin par l'œuvre gigantesque de l'archangélique Raymond Lulle, l'Aréopage étudia, tant en théorie qu'en pratique, les correspondances divines entre les planètes, les formes géométriques et les sons. Le résultat fut le second ouvrage révolutionnaire de John Dee, suite logique de sa *Monade*, la *Mathematicall Preface* aux *Eléments* d'Euclide, où, sous l'influence majeure de Vitruve et de Pythagore, le magicien donnait un tableau complet des arts et des sciences. La même année, paraissait en Italie un magistral *Traité d'architecture*, du Palladio, tandis que l'étoile naissante d'un moine génial et tourmenté, du nom de Giordano Bruno, se levait à l'horizon. Dans son texte d'une extrême densité, John Dee avait tenté une synthèse des arts et des sciences subordonnée à la mystique des nombres. Ne trouvait-on pas énumérées, en plus des disciplines classiques, les matières suivantes, chacune définie rigoureusement : Perspective, Astronomie, Musique, Cosmographie, Astrologie, Statique, Anthropographie, Trochilique, Hélicosophie, Pneumatithmie, Ménadrie, Hypogéiodie, Hydragogie, Horométrie, Zographie, Architecture, Navigation, Thaumaturgie et Archemastrie, toutes pratiquées par le *Magus ipsissimus* que d'aucuns affirmaient être la réincarnation de Merlin ?

Les meilleurs amis du descendant de Roderick le Grand commençaient d'ailleurs à s'inquiéter qu'il n'eût pas encore trouvé sa Viviane, bien que, selon la légende, celle-ci ferait son apparition lorsque la barbe du magicien serait blanche comme neige et qu'il se serait retiré au plus profond des forêts. Parvenu maintenant au sommet de sa gloire comme savant et âgé de quarante-trois ans, John assurait malicieusement « qu'il avait le temps, et même mieux », et rendait responsable de son célibat prolongé l'opposition dans son ciel astral de Vénus à Saturne, qui augurait de liens conjugaux peu fortunés, au cas où il lui prendrait fantaisie de se marier. Et il ajoutait ce proverbe inventé pour la circonstance, et qui ne manquait jamais d'effaroucher les bonnes âmes que le poète espagnol Don Adriano de Arnado avait immortalisées sous le nom de « Céles-

tines » : « Mieux vaut jamais que tard. » Pour le reste, il n'avait certes point dédaigné les faveurs de Vénus, et avait mis à profit les périodes où de meilleurs aspects planétaires atténuaient les rigueurs de son Saturne natal pour rendre dignement hommage à la déesse de l'amour. Ainsi avaient alterné classiquement, dans son existence jusque-là si féconde — consacrée essentiellement aux deux espèces de voyages propres à l'hermétiste : en soi et hors de soi —, des périodes d'intense création et d'étude avec des explosions de vie et des aventures amoureuses qu'il avait toujours tenues secrètes, désireux de rester à l'écart d'une cour qui était trop souvent, selon le mot douteux de Sir Cecil, une « basse-cour ». Il n'ignorait pas que ses amis, encouragés par la reine, s'efforçaient de lui trouver une digne épouse, mais il feignait d'être indifférent à leurs recherches et affirmait que, bientôt, il aurait trouvé le couronnement du magistère qui lui apporterait une longue vie et la seule véritable jeunesse.

En hommage à la parution de sa préface à Euclide, qui était la consécration de trente ans de recherches, l'Aréopage de Sir Sidney, dont le chef maintenant adulte se préparait à partir pour un long voyage, donna une fête somptueuse, un « masque », sur le thème de « l'Harmonie des Sphères ». On était au mois d'août et l'été brillait de tous ses feux. Les gentilshommes, avec leurs domestiques et divers jeunes gens et jeunes filles des environs, se rassemblèrent un soir dans la grande salle de l'Ours Noir, à Mortlake renaissant après de longs travaux. Tous montèrent avec John dans une barge, avec un grand nombre de torches disposées en cercle autour de lui. La musique les suivait, et l'artillerie, de temps en temps, se faisait entendre le long de la Tamise illuminée par le crépuscule. Le voyage de l'alchimiste, entouré de tous ses disciples et amis, fut un grand triomphe. Lorsque, arrivé à Knighton Heights où avait lieu le spectacle, John fut reçu en haut des marches de l'embarcadère par la reine accompagnée de son chambellan, il déclara : « Votre Majesté, un humble fils d'Hermès ne méritait pas un tel hommage ! » En grande robe

d'apparat, Elisabeth, que ses excès de toutes sortes avaient fatiguée, embrassa son astrologue sur les lèvres, une coutume royale qu'elle lui appliquait pour la première fois de sa vie. Devant l'air décontenancé de John, toute l'assistance éclata de rire, et le digne maître les imita.

La salle de musique était pleine à craquer de dames et de nobles. La scène représentait une colline avec deux tentes en drap d'or, garnies à l'intérieur de riches armures accrochées aux parois ; et, par-derrrière, d'autres étaient représentées en perspective, comme si c'était un camp. Dans chaque tente se trouvaient quinze chevaliers coiffés de mitres, sur des sièges en forme de croissant de lune. Au milieu, sur le sommet de la colline, était placé l'autel de Jupiter, surmonté de l'hiéroglyphe de la Monade, avec trois immenses cierges dans des chandeliers d'or.

Au parterre, les jeunes nobles donnaient des pommes aux plus belles dames, et jouaient avec leurs vêtements à vertugadin. John s'assit au côté de la reine, dans la tribune surmontée d'un triton et du signe de Neptune symbolisant l'inspiration et le génie.

Le spectacle fut une suite de somptueux tableaux allégoriques, mis en scène par le cercle de Philip Sidney, sur des idées et des costumes de la reine. Grand poète autant que vaillant militaire, le fils spirituel de John Dee avait composé des textes et une musique dignes du génie de son maître. Sons, couleurs, paroles, danses se rejoignaient en une grandiose harmonie qui illustrait à merveille les principes de la *Magia naturalis*, de della Porta, et de l'*Harmonia mundi*, de Francesco Giorgi. A la fin du masque, lorsque les trompettes, les luths et les violes se furent tus, surgit en haut de la montagne, à la surprise générale, un géant oriental habillé d'une robe en fil d'or, tenant dans sa main droite un sceptre en forme de tête de paon aux mille couleurs. Dans un silence impressionnant, il déclara s'appeler Abd al-Mâlik, empereur des sept royaumes, et déclama, interrompu seulement par des sonneries de trompettes en sourdine, le sublime discours suivant, réservé, dit-il, « aux

seuls Philosophes par le Feu, dits encore voarchadumiques, qui forgent la foudre dans les volcans » :

RÉCIT DE L'OISEAU NOIR DANS LE SOLEIL LEVANT

« L'Ange de la Mort, qui a pour nom Isra'ïl, est apparu à mon maître avec six visages, avec lesquels il recueille les âmes des habitants de l'Orient, de l'Occident, du ciel, de la terre, des pays de Jadjudi et Madjudi et du pays des croyants. Or, les djinns, qui travaillent au Temple en coupant les métaux sans bruit avec la pierre saumur procurée par les corbeaux, entendront la chute du corps du prophète sur le parquet de la salle de cristal et ne voudront point achever de construire.

» Ils voient mon maître debout entre les murailles transparentes, appuyé sur son bâton de cèdre ; et si l'Ange lui enlève son âme dans cette posture, le parquet lumineux ne vibrera, heurté par le corps terrestre, qu'après la rupture du bâton, rongé par les vers. Un automate de jade vert fera alors son apparition sur l'échiquier lunaire et glissera sur les cases noires, accompagné par le Lion rouge. Et peut-être le Temple sera-t-il achevé. J'ai conseillé à mon maître de soutenir ses paumes avec une verge d'or incorruptible, afin que les djinns le sachent éternellement debout dans la salle de cristal, aux côtés du nécromancien de bronze. Mais le prophète ne veut point empêcher que les vers démentent un éternel mensonge, et l'Ange a préparé l'enveloppe de soie verte où sera insufflée son âme, confiée à un oiseau vert qui la portera au tribunal des deux anges Orfiel et Uriel.

» Mais j'ai élevé mes regards vers le ciel, et la reine Balkis, Impératrice de la Mer et femme de Salomon, qui a, pour lui, abjuré le culte du soleil noir, consentira à confier son âme à l'Ange qui l'insufflera dans l'enveloppe de soie verte, et l'Ange de la Mort, sous quelque forme qu'il apparaisse, recevra une âme enveloppée pour l'offrir à l'oiseau Simurg, car l'âme doit parvenir au paradis des croyants par la région de l'air et du feu ; alors le globe terrestre s'élèvera verticalement à l'intérieur d'un polyèdre transparent, et l'Ange Vert recevra un

corps astral pour le batelier monstrueux qui le transportera, par le pays des marais, dans les sables de la rivière Dee. Ainsi, Salomon vivra en corps et âme jusqu'à l'achèvement du Temple ! »

La fin de cette tirade aussi subtile qu'humoristique fut ponctuée par une salve d'artillerie et de trompettes, saluant la disparition du colosse turc dans les entrailles de la montagne qui crachait le feu, tandis qu'un dodécaèdre de cristal s'élevait lentement à l'horizon. Ravi par cette apothéose aux multiples résonances, où Sir Sidney avait subrepticement inséré le nom de Dee, John n'eut de cesse de savoir s'il en était l'auteur : « Hélas ! non, lui répondit le jeune homme, ce discours enflammé, si j'ose dire, est l'œuvre d'un alchimiste mi-turc, mi-hongrois, qui se trouve être très proche de nos préoccupations hermétiques. C'est un grand ami de Jole Fantacci. J'ose espérer que vous le rencontrerez un jour prochain. Il est souvent l'hôte du comte, à Venise. Son nom est Stefano Karolyi. »

Interrogée sur ce mystérieux personnage, la reine apprit à John qu'on savait très peu de chose sur lui. Son père, un noble hongrois apparenté à la dynastie des Bathory, avait bien connu Pantheus, l'auteur de la *Voarchadumia*. Sa mère était turque, descendante du sultan Cem, fils malheureux de Mahomet le Grand, mort empoisonné à Rome. Le prince Karolyi était bon musicien et s'intéressait tout spécialement à la spagyrie des pierres précieuses. Il était aussi l'auteur d'un recueil de poèmes intitulé *Tempêtes astrales*, traduit du turc en italien par le comte Fantacci. Il ne semblait pas que le prince fût jamais venu sur le sol de l'Impératrice de la Mer. Pourtant, il avait beaucoup voyagé, surtout dans les Balkans. Sa résidence la plus fréquente était sise à Constantinople où il possédait, disait-on, l'un des plus beaux palais de la Sublime Porte, sur les bords du Bosphore.

Ainsi, après cet entracte d'un an, la *Voarchadumia* faisait un nouveau signe au magister Dee parvenu à présent au summum de sa trajectoire de savant. Pour la première fois, l'Orient

se manifestait à lui au cours d'un inoffensif « masque » donné en son honneur. O humour et vérité de la kabbale phonétique ! O langage des langages ! Au cœur de la maturité, John voyait enfin apparaître la « Blanche Fille des Philosophes ». L'orient de l'escarboucle luisait éternellement au fond du Temple, creuset où la félonie conjugée d'un pape et d'un roi temporels avait cru un jour détruire l'œuvre du Christ, la Rose épanouie au centre de la Croix.

Ce prince Karolyi, dont le prénom signifiait l'« élu des dieux », était assurément un maillon de la chaîne. Son sang, à la fois occidental et oriental, sécrétait de curieuses magies qui l'avaient prédestiné à ce rôle. Le motif du Livre des *Douze Portes*, de Ripley, s'imposa comme une obsession à l'esprit de John : « Le principe de la destruction est compris entre l'Orient et l'Occident. » Belle maxime, songea-t-il, pour un adepte qui vécut ses dernières années au sein des chevaliers de Rhodes.

L'orgue
de cristal

7

A PRÈS le masque inoubliable sur « l'Harmonie des Sphères », John n'eut de cesse de démêler la trame du mystère qu'on avait joué en son honneur, et peut-être pour son édification : que signifiait ce curieux mélange de science des cristaux et de cultes islamiques que le géant turc avait exposé sous ses yeux, avant de disparaître dans les entrailles du volcan hermétique ? Quant au polyèdre, Paracelse ne l'avait-il pas défini comme un « Feu de verre » ou, encore, « une lave pétrifiée et affinée par une volonté surnaturelle » ?

Dans une lettre où il répondait de manière allusive aux questions pressantes de son *famulus* gallois en sciences orientales, le maître Guillaume Postel l'informait que le Turc Abd al-Mâlik, présenté à Sir Philip Sidney par l'ambassadeur de la Sublime Porte à la cour d'Elisabeth, était, à n'en pas douter, membre d'une secte musulmane hérétique qu'on appelait les *Yézides* ou *Yézidis*. Cette communauté gnostique, dont un des rites les plus étranges consistait à s'enfermer dans un cercle magique en évoquant les démons les plus terrifiants des trois

mondes, proclamait qu'à la fin des temps, qui était proche, Lucifer s'unirait à Dieu. Chez les Turcs et les Perses, l'Ange déchu, au front duquel étincelait l'émeraude maléfique, avait pour nom *Melek Taouss*. Selon Maître Postel, la scène finale du masque faisait allusion à ce culte très ancien, issu de la gnose et de l'alchimie primordiale et que les théologiens puritains n'hésitaient pas à comparer avec l'immonde culte d'Hécate ! Mais, ajoutait le grand orientaliste en langage cryptographique, « le prince Karolyi, dont le chapeau porte une longue plume de paon, en sait plus sur *Melek Taouss* que tous les érudits d'Europe, car il le connaît autrement que par les livres. Les Yézides dansent, mais c'est Stefano Karolyi qui a écrit la musique. »

John Dee avait été comme envoûté par cette fantasmagorie ; celle-ci cachait, derrière son aimable machinerie, les appels d'un Orient qui, jusqu'ici, n'avait brillé pour lui que dans le cœur des pierres précieuses. A présent, il comprenait mieux les paroles de Ripley, qui dépassaient heureusement l'illusoire opposition entre chrétiens et infidèles. Dans sa lettre, Guillaume Postel invitait John à se rendre à Paris où devait le rejoindre bientôt une pléiade d'illustres savants, au nombre desquels figurait l'échevin de Nuremberg, Wentzel Jamnitzer, maître d'œuvre et constructeur de polyèdres. Tout semblait soudain concourir à éclairer le maître de Mortlake sur l'orientation prochaine de sa quête : il reconnaissait bien là la marque d'un bénéfique trigone formé par Jupiter, Saturne et Mercure en signes d'air, Saturne tendant à cristalliser le mental dans la constellation des Gémeaux, avide d'unité cosmique. John décida sans hésitation de répondre à l'invitation de son ami français. Quelques jours plus tard, il s'embarquait sur un navire royal, en compagnie de l'ambassadeur d'Angleterre, Lord Kendrick, qui se rendait en Espagne en faisant escale au Havre. De là, l'astrologue de la reine trouva sans peine une cabine sur un bateau normand, fier de recevoir à son bord un Gallois de noble extraction.

Après cinq jours de navigation sans histoire sur la douce Seine, John arriva à Paris. Il y apprit bientôt la nouvelle de

l'excommunication d'Elisabeth par le pape, qui réjouissait les chrétiens de France. Chrétiens, mais non catholiques, se dit-il avec amertume. Et ne fallait-il pas voir un signe dans cette exclusion de la reine d'Angleterre du sein de l'Eglise apostolique et romaine, alors même que son conseiller secret et astrologue s'enthousiasmait pour des doctrines que les « ânes mitrés » qualifiaient non seulement d'« infidèles », mais encore d'hérétiques aux yeux de ces infidèles mêmes ? Ce n'est pas sans un secret frisson de contentement que John pensa à ces aveugles qui tâtonnaient dans la caverne de Platon, incapables de voir parce qu'ils n'avaient jamais regardé à l'extérieur, là où resplendissait le soleil de l'unité transcendante des religions.

Après lui avoir confié que, pour lui, l'islam était le pivot des autres traditions, Guillaume Postel révéla à John que, outre son initiation au culte des Yézides, le prince ou, plutôt, le sultan Karolyi, se livrait à des recherches qui auraient terrorisé l'empereur des magiciens noirs en personne. Et le maître de l'orientalisme en Europe, que John soupçonnait fort d'être lui-même en contact avec des soufis d'Iran — contrée où il avait voyagé pendant plusieurs années, comme jadis l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen —, lui raconta cette histoire folle qu'il avait entendue à Rome, de la bouche d'Abd al-Mâlik : selon le colosse ottoman, le sultan Karolyi avait construit une machine susceptible de le transporter dans des dimensions inconnues de la géométrie classique. Cette machine avait la forme d'un dodécaèdre étoilé et était faite d'une substance jaune comme l'or et transparente comme le verre. Elle reposait au fond d'une crypte, dans les souterrains du château des Chevaliers, dans l'île de Rhodes, si bien nommée l'« île des Roses ». C'est là, disait la légende, que les membres de la Voarchadumia se réunissaient avant que l'édit vénitien contre les sociétés secrètes ne les repoussât en Orient.

Comme Maître Postel lui demandait de quelle nature étaient ces dimensions inconnues et comment cette machine pouvait s'y déplacer, Abd al-Mâlik lui avait répondu :

« L'idée d'espace est une des plus vagues qui soit. Vous autres,

Européens, vous ne concevez que l'espace physique. Vous le nommez espace réel. Pour nous, il est l'illusoire, tandis que notre espace réel est au-delà de toutes les idées d'espace que vous autres savants avez pu extraire de vos cerveaux compliqués. L'espace physique est fini, puisque, s'il était infini, un nombre infini seul pourrait le mesurer ; or, il ne peut y avoir de nombre infini concret. Si l'espace est fini, il a une forme, et cette forme est sphérique, parce qu'il n'y a pas de raison qu'il s'étende dans un sens plutôt que dans un autre. Aussi les Anciens ont-ils raison en représentant l'Univers comme une sphère à laquelle sont suspendues les étoiles ; notre grand philosophe Ibn 'Arabi a dit que c'est la meilleure représentation de l'Infini, car on ne peut figurer autrement une idée négative pour l'esprit humain, qui est fini.

» La machine merveilleuse construite par le prince Karolyi devait pouvoir se transporter sur tous les plans de l'espace et y subsister. Il lui fallait donc l'inaltérabilité de la matière et une force motrice indépendante des fluides terrestres, c'est-à-dire d'essence supérieure.

» Vous savez comme moi, magister Postel, que l'antique et vénérable magie qui, chaque siècle, se manifeste sous des formes de circonstance, n'est pas un tissu de divagations comme le prétendent en tremblant de peur nos docteurs de la Loi, ceux que vous appelez théologiens. Les vrais magiciens ne sont pas des songe-creux exaltés, mais des hommes situés plus haut que le commun dans l'immense échelle des êtres. Notre maître à tous, Apollonius de Thyane — qu'Allah soit avec lui ! —, n'a-t-il pas proclamé que le magicien, comme le prophète, est un homme supérieur, un médiateur entre les mondes ? Les naïfs qui s'hypnotisent sur des pentacles ou des mantras pour obtenir des pouvoirs ne savent pas que ces dessins sont les schémas d'une cosmologie réelle, dont les domaines sont les mystérieux espaces à quatre, cinq, six et sept dimensions, où agissent des entités actives, soumises à la volonté de Dieu, mais infiniment plus puissantes que les misérables homoncules terrestres. Dans ces espaces régis par des lois différentes, des intelligences pensent, des organismes

corporels travaillent, fabriquent des machines et enfantent des œuvres d'art. Ainsi, une légende copte affirme que la Terre n'est qu'une des pages d'un gros livre feuilleté par des Anges. Quant aux pentacles, ils sont bel et bien les lignes de force de ces machines, les charpentes de ces statues invisibles, de ces symphonies inaudibles à la gloire de l'Univers.

» Le dodécaèdre étoilé du prince Karolyi n'est rien de moins qu'un pentacle à trois dimensions, dont la puissance est décuplée par la présence, en son centre, d'un orgue de cristal. Vous n'ignorez pas que le cristal est nommé par les alchimistes « ciel de Saturne ». Le prince s'enferme dans l'escarboucle géante et répète sur l'orgue, des milliers de fois, des airs dont les notes correspondent exactement à certaines combinaisons planétaires et métalliques. Vous imaginez la puissance fabuleuse de cette opération ; mon prince alchimiste a eu l'idée géniale d'accomplir ces rites venus du Tibet, le "Toit du Monde", au sein même de la forme polyédrique qui incarne la perfection divine. Seul un alchimiste proche de l'adeptat pouvait prendre un tel risque ; tout fils d'Hermès présomptueux perdrait immédiatement la raison au centre d'une telle concentration vertigineuse de forces, qui est comme une image microcosmique de l'Infini : l'orgue, polyèdre musical, trône au milieu d'une crypte qui est enfin le cœur secret du château.

» L'oratoire du prince est relié à l'ancienne salle des Chevaliers, à la surface, où sept initiés yézides protégés par un cercle magique, recueillent les vibrations harmoniques des lamelles de cristal.

» Mais revenons maintenant à la science occidentale et à ce que vous appeler la « Pangéométrie ». Vous n'ignorez pas que, dans cette géométrie cosmique, il existe une courbe fantastique, dite *horicycle*, qui, parallèle à une droite, engendre des surfaces et des volumes qui se développent naturellement à l'intérieur des surfaces et des volumes définis par Euclide. C'est cela que le prince Karolyi est parvenu à réaliser à l'intérieur de sa machine polyédrique.

» Transmuté lui-même par la découverte de la Médecine universelle, le cerveau génial de mon maître a découvert une

matière inattaquable à tous les agents mécaniques et physiques connus, un métal plus précieux encore que l'or, car il unit ses propriétés à celles du cristal. A l'état d'or, ce métal ne condense que l'éther lumineux, tandis que, sous sa forme achevée, il se présente comme de l'or cristallin et transparent.

» Et maintenant, nous arrivons à la merveille des merveilles, au secret du secret, au cœur du cœur : sous l'orgue translucide est placé un petit appareil qui a l'apparence d'un livre de cristal et qui condense toute la force de cette machine divine. Pour le charger d'influx cosmique, de ce que les Philosophes par le Feu appellent Esprit universel, les sept prêtres yézides se soumettent pendant quarante jours à une discipline rigoureuse, vivant dans une cellule souterraine aux murs peints en mauve, à l'intersection de courants telluriques précis. Ces anachorètes ne dorment que quatre heures par nuit et se nourrissent exclusivement de millet, de cervelles d'animaux et de poissons rares. Ils accomplissent jour et nuit des rites étranges, réglés sur la marche des astres et où les vibrations soniques jouent un grand rôle. Au bout de quarante jours de méditation dans l'obscurité, ils descendent dans la crypte, où ils chargent l'appareil par imposition des mains après avoir pris place sur des peaux de lynx.

» Ce qui se passe ensuite, le Maître vous le dira peut-être un jour. Néanmoins, je peux vous dire que, si vous étiez alors présent dans la crypte du château des Chevaliers de Rhodes, vous verriez le polyèdre en cristal d'or disparaître, *immobile* sous vos yeux, tandis que l'orgue, devenu invisible, continuerait de répandre dans l'oratoire, soudain envahi par une lumière violette, ses sons célestes... »

Ainsi avait parlé Abd al-Mâlik, l'ami fidèle du prince Stefano Karolyi. Tandis qu'il lui rapportait cette étrange description faite par le Turc, Guillaume Postel avait vu une expression de stupéfaction se dessiner sur les traits, si paisibles d'ordinaire, de John Dee. Ne venait-il pas de reconnaître là, à un tout autre degré, les mêmes expériences que celles qu'il avait pratiquées avec l'Aréopage de Sir Sidney, son meilleur élève ? Et n'était-ce pas l'Arabe Djabir ibn Hayyân qui avait introduit

en Occident l'alchimie, qu'il appelait aussi « Art de musique » ? Dans sa préface aux écrits d'Euclide, John avait lui-même comparé la musique à l'astronomie et écrit : « Dieu se cache derrière des voiles de ténèbres — qui sont les corps naturels — et derrière des voiles de lumière — qui sont les esprits subtils —, lesquels peuvent se manifester à l'esprit de l'homme par l'intermédiaire des sons. Ainsi, par la musique, Dieu se dévoile en se voilant. » Quant à Marcile Ficin, le maître à penser, avec John Dee, de l'Aréopage de Philip Sidney, il assurait qu'en chantant des vers où des mots sublimes étaient agencés de manière harmonieuse on pouvait exercer des influences bénéfiques sur le corps astral. Le digne élève du maître de Mortlake aimait aussi citer en exemple Amphion, qui avait bâti Thèbes en faisant mouvoir les pierres par la force de sa poésie, ou Orphée charmant les bêtes sauvages par les accords de sa lyre. Et que dire de Merlin, le fils du Diable, le druide des druides, que John avait toujours considéré comme son ancêtre spirituel ?

Cette période vit l'accumulation des signes que l'Ange plaçait sur sa route ; il fut maintenant certain qu'il rencontrerait celui qui semblait être un de ses visages terrestres, ce prince oriental qui se dérobaient tout en multipliant les témoignages de son existence et de son appartenance à une confrérie dont il ne faisait seulement qu'entrevoir les buts. Stefano Karolyi maniait le sémaphore avec dextérité, guidant le vaisseau de l'alchimiste gallois vers un but qui reculait sans cesse, comme font les maîtres de l'hermétisme qui ouvrent mille fausses pistes à l'« amoureux de science » avant de lui révéler que le trésor se trouve à ses pieds. En tout cas, John ne craignait plus désormais que l'alchimiste des Balkans fût un naufrageur, puisque ses deux meilleurs amis, Philip Sidney et Guillaume Postel, avaient rencontré le mystérieux personnage et se portaient garants de sa haute valeur initiatique qui était à la mesure de sa discrétion. Ni l'un ni l'autre n'étaient hommes à se laisser duper par un charlatan. Sur son instantane demande, Maître Postel promit à John de lui ménager une rencontre avec le prince Karolyi lors de son prochain séjour à Venise.

Il ne doutait pas, ajouta-t-il, de l'importance que pouvait revêtir cette entrevue pour l'astrologue d'Elisabeth.

John avait prévu de retourner ensuite à Mortlake, où l'attendaient son athanor et ses recherches cryptographiques. Mais le destin en avait décidé autrement : l'ambassadeur d'Angleterre à Paris lui remit une longue lettre de Tycho Brahé où l'astronome danois l'invitait à séjourner quelque temps dans sa fabuleuse île de Hveen où, disait-il, « Vénus avait été rejointe par Pluton et Proserpine » : Dans un style amphigourique et exalté, le jeune phénix de l'astronomie annonçait en grand secret la prochaine apparition d'une comète et prédisait les pires fléaux, tels que « tempêtes, épidémies, guerres et Français ». S'il conviait celui qu'il appelait « le nouveau Pythagore » à le rejoindre dans son « île Ecarlate », ce n'était pas seulement pour qu'ils puissent observer ensemble le passage de la reine des nuits, mais surtout parce que, disait-il, son île était destinée à être une nouvelle arche de Noé dans les cataclysmes qui s'annonçaient.

Si le fils du maître d'Helsingborg ne s'était pas trompé dans ses calculs, pensa John, il fallait pour le moins voir dans cette apparition la clef de cette cristallisation d'événements nouveaux, de cette inflexion soudaine du destin : les maîtres de la science des astres affirmaient qu'au-delà des bouleversements visibles qu'elles préfigurent les comètes ont une fonction régénératrice ; un jour, dans ce même collège de Rheims, Ramus lui avait dit que les comètes sont le vêtement des personnes, de même que notre corps est le vêtement de notre individualité. « Les comètes révèlent des prophètes pour le bien et le mal ; elles révèlent de grands créateurs qui sèment la joie, l'espérance, l'enthousiasme et la destruction sainte. Eux aussi deviennent à leur tour des comètes : ils traversent le monde pour semer des étincelles que les constructeurs transforment en flammes. »

Avant de quitter Paris, John eut encore la chance de rencontrer Wentzel Jamnitzer, le chef des maîtres d'œuvre de Nuremberg, venu suivre les cours de Guillaume Postel avec plusieurs de ses élèves. Il venait d'être nommé échevin de

l'illustre ville d'Albert Dürer ; trois ans auparavant, le savant germanique avait publié une monumentale étude sur la *Perspectiva Corporum Regularium*, dédiée à l'empereur Maximilien de Habsbourg, où toutes les figures polyédriques et tous les solides euclidiens étaient explorés avec un art qui touchait au surnaturel. Plus âgé que John de vingt ans, Maître Jamnitzer, un homme d'aspect lourd et imposant, aux traits durs et anguleux, était le portrait même de la mort dans les gravures allemandes du Moyen Age. Fournisseur de quatre empereurs — ce qui faisait seize, disait-il, puisque l'empereur est la quatrième carte du tarot —, il était réputé pour son intransigeance et son souci de pureté : ne venait-il pas d'imposer aux futurs maîtres l'exécution d'un chef-d'œuvre particulièrement difficile, un bocal d'apparat bosselé et repoussé au marteau en partant d'une feuille d'argent, et rehaussé de pierres précieuses ? John s'entretint longuement avec lui de ces formes énigmatiques, à la fois naturelles et surnaturelles, auxquelles l'échevin avait consacré sa vie entière. Celui-ci lui dévoila, avec un respect quasi religieux, les planches de son ouvrage, exécutées à la mine de plomb. Ses tracés purs, dépourvus de toute virtuosité complaisante, étaient construits par une main et contrôlés par un œil au service d'une volonté plastique implacable. John Dee reconnut dans ces épures vertigineuses l'empreinte d'un tempérament passionné qui se cachait derrière une apparence froide et impassible. Un volcan sous une couche de glace biseauté, se dit-il. C'était là l'œuvre d'un mystique de la géométrie, d'un géant de l'esprit, hanté par l'architecture de l'Univers. Aussi, les deux hommes, inspirés par la face claire de Saturne, communiquèrent-ils en Pythagore. Profondément imprégné de kabbale, Wentzel Jamnitzer avait assimilé chaque corps régulier à une voyelle, rejoignant les préoccupations de l'Aréopage de Sidney dirigé par John. Ce n'était pas par hasard, remarquèrent les deux savants, qu'ils avaient publié leurs œuvres respectives, *la Monade* et *la Perspectiva*, à quatre ans d'intervalle, sans se concerter, sans même se connaître ! L'étude de l'astrologie leur avait appris qu'on ne fait jamais son propre livre, mais celui que vous

dicte la volonté divine, et que l'homme n'est, au mieux, qu'un instrument au service de l'Œuvre. Après qu'ils eurent longuement discoursu, Maître Jamnitzer, encouragé par la sagesse et la maturité de son cadet, se décida à entrouvrir quelques portes et laissa libre cours à sa froide passion : « Le cristal est plus vivant que l'homme », déclara-t-il, une lueur inquiétante dans les yeux. John fut soudain saisi par la métamorphose de sa voix qui avait pris un éclat presque métallique. Wentzel Jamnitzer poursuivit sur le même ton, à la fois monocorde et cuivré :

« Ainsi, l'hyacinthe de Compostelle, dont vous connaissez les étonnantes propriétés spagyriques, est véritablement, par sa couleur jaune de miel, parsemée de traînées rouge sang, l'image en réduction de l'Œuf cosmique, dont Paracelse a dit qu'il flotte sur la mer de l'éternité, et dont la Pierre philosophale est une autre forme. L'Univers ne se maintient que par l'existence de quelques hommes universels, mais leur nombre décroît, et les émeraudes se ternissent. Seules, les pierres précieuses et les cristaux, façonnés par la volonté divine dont la volonté humaine n'est que le pâle reflet, s'approchent de cette éternité et de cette pureté que le prophète des Infidèles a assignées comme unique but à l'homme en lui enjoignant de polir le miroir de son âme. L'âme de la plupart des hommes n'est qu'un vulgaire caillou, en admettant qu'elle existe. L'orfèvre, lui, taille des bijoux dont les multiples facettes, dans un jeu de triangulations de plus en plus serrées, réfléchissent ou absorbent la lumière. Tous les textes sacrés accordent une place privilégiée aux gemmes et aux cristaux. Et voyez, John Dee, comme les pierres sont meilleurs philosophes que les humains : tout volume régulier dont les facettes se multiplient aboutit, à la limite, à la sphère inscrite, qui est une image de Dieu ; tout volume creusé systématiquement retourne à l'espace originel, au néant. La recherche de la perfection mène au vide. La porte ultime s'ouvre sur une suite de miroirs qui s'annulent. Comme l'alchimiste, l'orfèvre mystique imite le travail de la Nature.

» Mais, ajouta-t-il soudain d'une voix plus basse, presque

imperceptible et soudain altérée par une vision insoutenable, celui qui explore les formes vides est menacé de folie, puisque celles-ci sont en nombre illimité ; en se substituant au demiurge, l'homme ne fait que rencontrer son propre vide. » Son regard se durcit, prit une étrange fixité :

« Les esprits du cristal ne sont ni les esprits du Feu, ni les esprits de l'Eau, ni les esprits de l'Air, ni ceux de la Terre, dit-il, les dents serrées. Plus d'une fois, je les ai entrevus la nuit, dans un coin de mon atelier, tandis qu'à force d'assembler des triangles les uns dans les autres ma conscience vacillait : ce sont des entités immobiles, d'une immobilité terrifiante, à la fois incandescente et glacée. Elles me fixaient de leurs yeux verts, avec une intensité qui me plongeait dans la torpeur. Une nuit que j'étais resté médusé, assis sur un banc, je vis la porte s'ouvrir lentement, dans un silence intolérable. Que croyez-vous que je vis ? Rien, ni personne. *Nemo*. Seule l'absence était présente. Rien n'est plus présent que l'absence... »

Il y eut un silence bleuté, vibrant de menaces sourdes. On eût dit qu'une de ces entités raréfiait l'atmosphère du cabinet d'astronomie. Un armillaire luisait dans l'ombre, pareil à un monstre froid.

« Cet homme est habité par des puissances dangereuses », songea John. Il eut l'impression fugitive que Maître Jamnitzer allait *se cristalliser* sous ses yeux. En un éclair, il comprit : l'échevin avait osé évoquer Python, le mauvais ange qui règne sur *Gebenoum*, la géhenne ou « Vallée-de-l'Oubli », station immédiatement avant *Gebenomoth*, la « Vallée-de-la-Mort » où règne Belzébuth, le « singe de Dieu ». Il se rappela le rituel, un des plus difficiles. A cet instant, il lui sembla que le vieux kabbaliste avait lu dans sa pensée. Comme pour dissiper un mauvais rêve, Jamnitzer passa la main sur son front. Puis ses doigts dessinèrent une curieuse figure. Il dit, avec un sourire crispé : « J'ai composé un petit poème en l'honneur de mes amis des autres sphères... » John ne répondit pas. Le sourire se transforma en un rictus dément. L'échevin se mit à réciter :

« Grand prêtre blanc de la vérité,
Voix de cristal où habite le souffle glacé de Dieu,
Mage en colère,
Sous ton manteau de flamme
Brille la cuirasse bleue du guerrier. »

« Splendide », dit John. Il songea, avec un frisson, que Typhon était l'Ange du mensonge, l'ennemi d'Ezéchiel. « Les yeux de Typhon sont ouverts », se dit-il involontairement. Il se surprit, lui aussi, à ricaner. A son insu, le mage émettait des influences pernicieuses. Mais cet accès de lyrisme, qui avait découvert sa face cachée de lumière noire, semblait l'avoir apaisé. Jamnitzer toussa, se redressa comme une marionnette un instant désarticulée. John passa de l'angoisse à une furieuse envie d'éclater de rire. « Cet homme est au bord de la folie, songea-t-il. Sa seule chance de salut est d'évoquer Ezéchiel. » Mais il était sans doute plus probable qu'un jour prochain l'infortuné magicien se transformerait en « homme de cristal », en habitant d'une Terre Verte qui était la contrefaçon de la Thulé des kabbalistes et des Philosophes par le Feu.

Jamnitzer s'était repris. Sa voix se métamorphosa à nouveau, son ton se fit outrageusement doctoral : « Dans mon *Thaumaturgus opticus*, j'ai montré que Platon assigna le tétraèdre à l'élément du Feu, parce que celui-ci prend la forme de la pyramide lorsqu'il s'enflamme. Il assigna la forme de l'octaèdre à l'air, car, ainsi que l'air suit les petits mouvements du Feu, la forme pyramidale suit dans sa mobilité la forme de l'octaèdre. Et il assigna la figure de l'icosaèdre à l'eau, car, étant composée de plus de surfaces qu'aucune autre, il lui sembla que l'eau, plutôt que les éléments qui montent, se transformerait en sphère quand elle est dispersée. Et la forme du dodécaèdre pentagonique, ou polyèdre étoilé, il l'assigna au ciel en tant qu'il est le réceptacle de toutes choses. De même, le dodécaèdre héberge et reçoit les quatre autres corps réguliers, comme il ressort de leur inscription réciproque. Et pour finir, Maître Dee, je vous citerai cette phrase prophétique extraite des *Prolegomènes* de l'Arabe Ibn Khaldoun : le divin contemple fixement cette surface jusqu'à ce qu'elle disparaisse à ses yeux.

Alors, un voile, semblable à un brouillard lumineux, s'interpose entre lui et le miroir... »

Wentzel Jamnitzer avait fait cette dernière tirade sur un ton automatique, telle la caricature d'un scolaste pédant. Mais en citant Ibn Khaldoun, il s'était tourné vers John, le fixant avec une acuité particulière et détachant chaque syllabe, comme si ces dernières paroles s'adressaient tout spécialement à lui.

L'entretien était terminé. Maître Jamnitzer reprit sa position de vieille chouette hargneuse et pleine de morgue. Il se leva et fit ses adieux à John. A ce moment, le protégé d'Elisabeth sut qu'il ne reverrait plus jamais l'« homme de cristal ». Celui-ci sortit comme un somnambule, son énorme traité sous le bras. Pendant longtemps encore, le pas lourd de l'échevin de Nuremberg retentit dans les couloirs du Collège de France. Il sembla un instant à John avoir entendu un ricanement. Puis ce fut le silence.

Était-ce un avertissement ? Jamnitzer était-il fou ou faisait-il semblant de l'être plutôt, sur cette étroite frange qui sépare l'inspiration divine et la prophétie des esprits infernaux. Quoi qu'il en soit, les dernières paroles du vieux savant le laissaient perplexe : admirable comédien, il avait mené cet entretien mémorable comme une représentation théâtrale, disparaissant dans les coulisses comme il en était venu, après avoir poussé la tension jusqu'à un paroxysme où tous les démons des trois mondes semblaient prêts à entrer en scène.

Quelque peu abasourdi, John éprouva le besoin de se raccrocher à quelque chose de tangible, d'obtenir une réponse qui mettrait fin à son profond état de trouble. Il ouvrit au hasard le *Paragranum* de Paracelse, qui se trouvait sur la table de travail du cabinet, et lut : « On a pu considérer les prophètes comme des fous : ils avaient un corps animal fou pour pouvoir exprimer la vérité sans y faire obstacle. En effet, l'esprit (ou intuition supérieure) de l'homme ne peut s'exprimer directement que lorsque la nature animale, en lui, renonce à intervenir. Cette âme animale, en voulant donner une forme à la production de l'esprit supérieur, risque de la déformer. Il faut donc écouter la parole des fous qui ont franchi ce barrage. »

*Le jeu d'échecs
avec l'Ange*



LES paroles inspirées de Wentzel Jamnitzer résonnaient encore à ses oreilles lorsque John Dee vit se profiler à l'horizon brumeux du pays d'Ydragsil les côtes de l'île de Hveen, un soir de septembre de l'année 1571. Le maître d'Uraniborg l'avait surnommé l'île de Vénus, en raison de son climat doux pour sa latitude, et les Danois l'appelaient « l'île Ecarlate », parce que, selon eux, « un roi d'Angleterre offrirait pour la posséder autant d'étoffe écarlate qu'il en faudrait pour la recouvrir, avec une rose noble au coin de chaque étoffe ». On y voyait des ruines datant du XIII^e siècle, auxquelles les habitants rattachaient une saga particulière, remplie de kobolds, de fées et de chevaliers envoûtés par des sorcières aux cheveux blonds. Uraniborg, l'observatoire construit par un architecte allemand sur les directives du jeune astronome, était la projection de son esprit dans la pierre : la précision méticuleuse s'y combinait avec une extravagance fantastique. C'était une espèce de forteresse à mi-chemin entre les murailles d'Urbino et du Palazzo Vecchio, avec une façade surmontée d'une coupole en forme d'oignon,

flanquée de tours cylindriques à toitures mobiles pour abriter les instruments, et entourée de galeries ornées de pendules, de cadrans solaires, de globes et de figures allégoriques. Le sous-sol renfermait une imprimerie et une papeterie pour l'alimenter, ainsi qu'un laboratoire d'alchimie et une vaste prison pour fermiers récalcitrants. Tycho Brahé avait aussi dans ce vaste domaine, qui était presque un empire, sa pharmacie, ses garennes et ses viviers. John remarqua avec satisfaction que, par-delà les frontières, les grands esprits se rencontraient dans une architecture sublime qui reflétait une même conception de l'Univers. Uraniborg ressemblait fort à Mortlake, mais un Mortlake aux dimensions décuplées et renforcées par une rigueur toute nordique qui donnait à l'ensemble quelque chose de militaire, de sorte qu'on pouvait se demander si cette curieuse et grandiose construction, où le bois dominait sur la brique rouge et le métal, abritait des Vikings en armes ou une horde d'hermétistes. Aussi John fut-il quelque peu étonné de constater que le maître régnait seul sur cette cour parallèle où se rencontraient les plus grands astronomes d'Europe. On y trouvait même une fosse, ou plutôt un jardin aux ours, car ceux-ci étaient fort bien traités, et tout combat cruel était exclus. Le visiteur qui s'approchait de l'observatoire fortifié en franchissant le pont de bois qui menait à la poterne en ogive pouvait ainsi se repaître de l'aimable spectacle des animaux batifolant le long des murailles, dans les fossés asséchés, parmi les pierres et les troncs d'arbre. Contre le pont, John remarqua, amusé, une cage isolée où était enfermé un seul des ours : sur les grilles était apposée une pancarte : « Ours ivrogne ». Plus tard, l'astrologue d'Elisabeth apprit que les ours de Tycho Brahé buvaient exclusivement de la bière en tonneau, ce qui expliquait les abus. Il semblait d'ailleurs que tous les animaux favoris du maître d'Uraniborg partageassent son goût immodéré pour cette boisson nationale. Son élan apprivoisé, qu'on lui avait envoyé de ses terres d'Helsingborg, était mort en route au château de Landskroner, où il s'était rompu le cou en tombant d'une galerie extérieure qu'il avait escaladée après une généreuse consommation de breuvage au houblon.

Tycho Brahé était tel que John se l'était imaginé : un géant nordique aux yeux bleus, à la barbe blonde, à la voix forte, dont les manières rudes contrastaient avec une culture très étendue et une intelligence prophétique. Excellent cavalier, grand bretteur et coureur de jupons, le maître des lieux démentait l'image classique de l'astronome bossu, souffreteux, qui cherche dans les étoiles une compensation à ses misères terrestres. C'est dans sa bibliothèque, une merveille d'harmonie et d'ingéniosité, que le « Phénix de l'astronomie » reçut son illustre aîné avec une cordialité que John n'avait guère escomptée d'un homme du Nord. Il lui apprit la nouvelle de la bataille de Lépante qu'il venait de recevoir de Venise : la flotte turque y avait été décimée grâce au rassemblement des navires de la chrétienté. Pour la seconde fois au cours de ce voyage improvisé, John se trouvait confronté à un événement de grande importance pour l'histoire du monde. Ce fut l'occasion pour lui de vérifier à nouveau combien les faits ont l'importance qu'on leur accorde : à Londres, cette nouvelle l'aurait sans doute bouleversé et il se serait précipité à la cour pour en mesurer les conséquences. Ici, dans cette île perdue du Danemark, non seulement l'annonce de la défaite des « Infidèles » ne lui donna aucune joie, mais elle l'emplit même d'un sentiment de déception et de honte, lui qui croyait de plus en plus à l'ésotérisme commun aux religions et à la stupidité des luttes fratricides. Enfin, l'homme qu'il admirait le plus et qu'il brûlait de rencontrer n'était-il pas, par la moitié de son sang, l'un de ces Infidèles qui venaient de subir un affront mortel ? Sans même le connaître, il se demanda quelle serait la réaction du prince Karolyi à cette boucherie inutile. John espérait qu'elle serait aussi indifférente que celle de Tycho pour qui la bataille de Lépante semblait n'avoir aucune importance, en regard de celle des taches solaires.

Au centre de la bibliothèque, tapissée de tentures bleues, trônait le grand globe céleste en bronze sur lequel venaient se graver peu à peu les étoiles fixes, à mesure que leurs positions étaient correctement établies par Tycho et ses assistants. Dans

le cabinet du sud-est, l'arc de bronze du plus grand quadrant d'Uraniborg, fixé au mur, avait cinq mètres de diamètre ; il délimitait une fresque représentant le maître entouré de ses instruments. Mais la merveille des merveilles était l'observatoire souterrain de Stjoerneborg, contigu au premier, que Tycho Brahé avait fait construire pour protéger les instruments des vibrations et du climat. Seuls, les toits en coupole émergeaient du sol. Les deux édifices étaient pleins d'appareils, d'automates et de statues tournantes dont le mécanisme était dissimulé ; un système de communication permettait au maître d'agiter des sonnettes dans les chambres les plus lointaines de ses assistants, ce qui faisait croire aux visiteurs qu'il les convoquait par magie.

Ceux-ci étaient souvent des invités de marque, et Tycho se flattait même d'avoir reçu dans sa nouvelle Cité du Soleil le roi Jacques VI d'Ecosse, ami de John. On offrait chaque jour aux hôtes des banquets que présidait le maître infatigable, gargantuesque, qui discourait des variations de l'excentrique de Mars en passant de l'onguent sur son nez d'argent, ou en buvant de la bière brune dans des bottes de cristal à ses armes, tout en jetant quelques bons morceaux à ses molosses danois et à son nain Jepp, vautre avec eux sous la table.

En dépit de son amour pour les animaux, l'hôte de John était un abominable tyran domestique et un gouverneur injuste et méprisant, détesté dans son île. Il traitait ses manants moins bien que ses ours et était en conflit ouvert avec le jeune roi Christian IV qu'il traitait, devant tout le monde, de « fils d'ivrogne ». A John qui s'étonnait de son mépris pour ses compatriotes, Tycho Brahé répliqua « qu'un astronome, et un hermétiste en général, doit être cosmopolite, car on ne peut s'attendre que d'ignorants hommes d'Etat apprécient leurs services ». Ce n'est pas sans amertume que John songea à la position privilégiée d'un grand esprit qui pouvait proférer tout haut cette dure vérité. Son séjour dans l'île Ecarlate, par ailleurs excellent, fut d'ailleurs un peu assombri par le caractère ombrageux de Tycho dans ses rapports avec les inférieurs. Il ne put s'empêcher de se dire que si tous les rois avaient été

de tels despotes, le seigneur des étoiles lui-même aurait été décapité depuis longtemps.

Les deux savants eurent des entretiens passionnants sur la nécessité de réformer complètement les calculs astronomiques : la dévotion de Tycho pour les mesures exactes lui avait fait entreprendre ce travail de Titan, commencé dix ans auparavant, alors que, jeune adolescent, il avait découvert une conjonction de Saturne et de Jupiter ignorée des tables alphonsines, une de ces nuits où il scrutait le ciel pendant que son terrible précepteur, Anders Soerensel Vedel, dormait à poings fermés. Il avait cherché dans les tables de Copernic et découvert qu'elles aussi se trompaient. Depuis, il avait juré d'introduire la précision en astronomie.

Tycho et son aîné discoururent longuement du rôle des comètes, mais attendirent en vain celle que le jeune Danois avait prophétisée. John finit par croire que le maître d'Uraniborg lui avait envoyé sa lettre apocalyptique un jour où la bière avait coulé à flots. Mais dans la soirée du 11 novembre, il eut la révélation que son hôte ne s'était pas tout à fait égaré. Les deux hommes sortaient du laboratoire souterrain quand, levant les yeux au ciel, ils aperçurent une étoile plus brillante que Vénus, à un endroit où il n'y en avait aucune auparavant. Cet endroit était situé un peu au nord-ouest de Cassiopée dont la constellation était proche du zénith. Cette apparition était si inattendue, si fantastique, qu'ils n'en crurent pas leurs yeux ; ils appelèrent des valets pour être sûrs qu'ils ne rêvaient pas. L'étoile était si brillante que, le lendemain, les gens qui avaient une bonne vue l'aperçurent en plein jour ! Ainsi, ce n'était pas une comète, mais une étoile. Événement bien plus inouï, qui n'avait pas eu lieu depuis l'an 125 avant Jésus-Christ, où Hipparque avait vu paraître au ciel une étoile inconnue.

Tycho Brahé, dans un état d'exaltation indescriptible, réunit, quelques jours après, tous les astronomes du royaume, ainsi que quelques visiteurs étrangers, avec John Dee enchanté d'être présent lors de cette découverte. L'événement était d'une importance sans nom, puisqu'il contredisait la doctrine

aristotélicienne de l'immutabilité de la huitième sphère, celle des étoiles fixes. Or, Tycho Brahé avait vérifié à l'aide d'un nouvel appareil qu'il venait de terminer, un sextant à charnière de bronze muni d'un rapporteur gradué et d'un tableau chiffré, que cette étoile était immobile.

L'Aréopage d'astronomes remarqua que son apparition avait eu lieu peu après la bataille de Lépante et y vit donc un signe favorable. Les savants les plus réservés déclarèrent qu'il s'agissait d'une comète sans queue, douée d'un mouvement lent, ce qui n'apportait aucun changement au huitième ciel de la cosmologie sacrée. Tycho se rangea provisoirement de leur côté pour éviter les persécutions des « ânes à mitres ». Quant à John, il s'abstint, pour le moment, de prendre position, réservant son interprétation pour son retour en Angleterre : il ne tenait pas à vexer le « Phénix de l'astronomie » ni à faire profiter de son savoir des savants englués dans les schémas traditionnels. Il envoya plusieurs lettres à ses principaux correspondants en Europe, parmi lesquels Jérôme Cardan, à Rome, et Guillaume Postel, à Paris. A ce dernier, il citait longuement le cas de Pierre d'Abano, dit Patavinus, grand adversaire du pouvoir pontifical sous Philippe le Bel, qui avait été brûlé en effigie après sa mort : professeur à l'université de Padoue après un long séjour à Constantinople, il affirmait que la huitième sphère céleste, qui se meut d'un degré tous les soixante-dix ans, avait le pouvoir de « transformer la terre en mer », ce qui expliquait l'engloutissement de la légendaire Atlantide. Quant à Cecco d'Ascoli, astrologue à la cour de Florence, il avait eu moins de chance, et on l'avait brûlé vif. A la fin de sa missive, John avait ajouté, en matière de plaisanterie : « Bien que Dieu m'ait accordé d'être Philosophe par le Feu, je ne tiens pas à devenir Philosophe dans le Feu. »

Tout aussi prudent, Tycho Brahé se refusa à toucher pour l'instant à la sphère des étoiles fixes et se contenta de magnifier sa découverte en écrivant en une nuit une *Elégie à Uranie* en huit pages. Quant à la nature physique de la nouvelle étoile et aux conditions de sa naissance, il déclara qu'il n'en savait

rien. Tout au contraire, il écrivit une préface à une édition en danois du *Traité sur la Lumière*, de Robert Grotteste, évêque de Lincoln, où celui-ci décrivait le monde comme formé par treize sphères creuses, concentriques et transparentes ; Tycho y réaffirma, dans le style ampoulé qui était le sien, « la pérennité de la sphère des étoiles fixes, ciel cristallin ou *Aplanum* ». Abandonnant le « Phénix de l'astronomie » à ses nouveaux travaux, John le quitta bientôt pour se rendre à Louvain, d'où il rejoindrait Londres. A la fin de cette année 1571, il reprit pied sur l'« Impératrice de la Mer », après un voyage beaucoup plus long que prévu.

Au terme de cette année de surprises et d'entractes, il avait hâte de retrouver son pays, sa demeure, ses recherches alchimiques et cryptographiques. L'Ange se manifesterait-il à lui ? Quant à celle qu'un poète de cour avait appelé la « vestale assise sur le trône d'Occident », quel accueil lui ferait-elle ? Par une lettre récente de Philip Sidney, il avait appris que la reine était dans une période de grand bonheur, à laquelle la victoire de Lépante n'était pas étrangère.

John rencontra Elisabeth dans sa résidence de Richmond ; elle ne lui parla que de ses projets de mariage avec le duc d'Anjou, fils de Catherine de Médicis. Elle pensait pouvoir ainsi régler les problèmes religieux de l'Angleterre. « Mon père Henry VIII a bien épousé une jument des Flandres, pourquoi n'épouserai-je pas, moi, un jeune étalon de France ? », lui dit-elle crûment. John crut nécessaire de rappeler à Sa Gracieuse Majesté que, dans leur infinie bonté, les dieux ne lui avaient pas accordé un horoscope de naissance favorable à l'union légale. Il n'essuya en retour qu'une avalanche d'injures glacées, proférées sur le ton d'un aimable madrigal. Désireux de rester à l'écart de ces marchandages matrimoniaux inspirés à la reine par Sir Walsingham, John préféra adopter la tactique du crabe et, une fois de plus, se retirer dans sa coquille. Après avoir assuré son astrologue de son éternel soutien malgré les affaires envahissantes du royaume, la reine ordonna qu'on mît à sa disposition une barge qui, en peu de temps, l'amena par la Tamise à Mortlake, distant de cinq lieues.

Revenu dans le silence si particulier de son « cabinet noir » où bruissait l'Invisible, John mit à profit cette retraite pour rédiger un mémoire sur la nouvelle étoile découverte par Tycho, intitulé *De stella admiranda in Cassiopea*. Pour ranger sa bibliothèque encombrée de plusieurs caisses de manuscrits inédits, la reine lui envoya même quelques hérauts de la Tour de Londres.

Peu après, lorsqu'elle eut réalisé l'absurdité de son projet, elle rendit hommage à son « dévoué Merlin » en lui accordant une visite officielle en compagnie du comte de Leicester, de Philip Sidney et d'une nombreuse suite. A cette occasion, John avait préparé une démonstration de jeux de miroirs, installés de chaque côté de la Tamise. Ce fut une grande réussite, et la licorne royale déclara avec ironie en « être tout éblouie ». Cette fête fut dédiée à Philip Sidney qui s'apprêtait à partir guerroyer en Hongrie contre le Turc. John perdait son meilleur élève et ami. Au sommet de la maturité, il se retrouvait seul à Mortlake. Seul avec l'Ange.

Dix ans s'étaient écoulés. Rien de notable ne s'était passé au niveau où évoluait le magicien, si ce n'est son mariage, en 1578, avec Jane Fromond, une dame de la cour, au cœur noble, au tempérament affectueux et dévoué. « C'est une sainte », lui avait déclaré Elisabeth avant de pousser dans ses bras la jolie dame, de vingt ans sa cadette. John se résigna : au seuil de la vieillesse — il était maintenant âgé de cinquante et un ans —, il admettait la nécessité d'avoir à ses côtés une compagne fidèle. Jusque-là, il n'en avait pas eu le temps. En juillet 1579, cette union véridique fut consacrée par la naissance d'un fils, Arthur Dee.

Pendant cette longue et studieuse période adoucie par les joies du foyer, John fit très peu de voyages et se concentra sur la quête de la Pierre philosophale. Lorsqu'en 1581 naquit son deuxième enfant, une fille que le couple nomma Katherine, il avait, pensait-il, découvert, au terme de vingt ans d'errances, que la Pierre était en réalité une mixture de poudre qui éliminait progressivement les impuretés des métaux vils. L'alchi-

miste était bien, comme l'avaient dit les Philosophes, l'auxiliaire sublimateur de la Nature, celui qui avait pour charge de l'aider à purifier les métaux dans ses entrailles, d'opérer une imitation de la Nature. Quant à l'Elixir de vie, il n'était rien d'autre que la forme liquide de la Médecine universelle, *l'aurum potabile*, et non simplement l'or liquide. Cette Pierre philosophale, grand magistère ou quintessence, permettait de préparer la poudre de projection qui est l'agent effectif de la transmutation en or ou chrysopée. Le Trévisan, mort à Rhodes en 1490, n'avait-il pas écrit que l'« élixir de longue vie, ou *or potable*, est la réduction de la Pierre philosophale en eau mercurielle ». Et de la merveille des merveilles, il donnait, dans son *Traité de la Substance divine*, la description suivante : « La Pierre philosophale s'offre à nous sous la forme d'un corps cristallin, diaphane, rouge en masse, jaune après pulvérisation, lequel est dense et très fusible, quoique fixe à toutes les températures, et dont les qualités propres le rendent incisif, ardent, pénétrant, irréductible et incalcinable. »

Parallèlement, John poursuivit ses études sur la cryptographie. Lors de ses voyages, il se mit à utiliser une boule de cristal, suivant en cela les enseignements d'Agrippa, de l'abbé Trithème et de nombreux alchimistes arabes. Il évoqua quelques démons des mondes intermédiaires, mais il lui manquait un médium pour faire apparaître ceux des mondes supérieurs. Peu avant la naissance de sa fille, il se mit à avoir des rêves troublés : il lui sembla qu'il ne parvenait plus à les maîtriser et qu'ils étaient envahis par des entités inconnues. Le 8 mars 1581, entre dix et onze heures du soir (il nota fidèlement cet événement sur son carnet), il entendit dans son « musée noir » des coups répétés contre la porte ; une de ses pierres précieuses, une splendide hyacinthe de Compostelle, jaune veinée de rouge, tomba d'une table et se brisa. John se rappela les paroles de Wentzel Jamnitzer, qui avait comparé cette gemme rarissime à l'Œuf du Monde, ou encore à l'Œuf philosophal. Le 25 mai, il vit apparaître dans le cristal un visage d'une froideur terrifiante. Il fut si bouleversé qu'il n'en parla

pas à Jane dont la sensibilité s'était exacerbée depuis qu'il pratiquait la voyance. John nota simplement dans son journal : « Il s'est révélé à moi dans le cristal et je l'ai vu. Amen. »

Les écrits de l'abbé Trithème lui avaient enseigné que ce n'est pas à l'homme d'aller aux anges, mais d'abord aux anges de se manifester à lui. Il avait attendu vingt ans. Il sentit que le moment était venu. Le Trévisan n'avait-il pas patienté et erré pendant cinquante années avant de trouver la voie du magistère ? Curieusement, la modification de ses rêves coïncidait avec ses premières voyances dans le cristal. Auparavant, il s'était contenté d'amasser des miroirs de toutes formes et de toutes couleurs : convexes, concaves, déformants (même la reine avait ri), kaléidoscopiques, prismatiques. Après les sémaphores et les télescopes, il avait décidé, disait-il dans une lettre à Guillaume Postel, d'« induire des visions en regardant dans de claires profondeurs ». En guise d'encouragement, celui-ci lui avait répondu que Wentzel Jamnitzer semblait avoir été possédé par les esprits du cristal, ce que les braves gens de Nuremberg traduisaient en disant qu'il était devenu fou. Cette nouvelle eut un faible effet sur John : parmi toutes les formes de possession, la folie était certainement celle qu'il trouvait la plus agréable. Mais il ne se croyait guère doué pour ce genre d'évasion : le descendant de Roderick le Grand, le fils spirituel de Merlin, méritait mieux que la dissolution dans le chaos des extra-mondes.

L'impression d'une implacable progression, comme si des loups approchaient d'une proie égarée dans la neige, se confirma de plus en plus. Pour la première fois de sa vie, John sentit qu'il allait se produire quelque chose d'inouï, d'innommable peut-être. Le 5 septembre, il eut une violente altercation avec Roger Coke, son aide, qui le quitta deux jours plus tard. Il trouva bientôt un autre médium en la personne de Barrabas Saul, un frère prêcheur passionné de choses occultes. Très doué, le jeune homme vit un jour surgir dans la boule de cristal un bon ange que John identifia comme étant Anaël, « l'Ange qui répond » ; selon la tradition talmudique, il avait pour mission de révéler aux hommes le secret des dieux. Mais

Barrabas Saul tenta d'introduire son frère Walter à Mortlake, ce qui rendit méfiant le maître des lieux. Peu après, il apprit que son médium avait un passé criminel et que son frère était un dangereux bandit. Au printemps de l'année 1582, Saul fut amené devant les juges de Westminster Hall et accusé de sorcellerie. Il tenta en vain de décharger toutes les responsabilités sur son maître et fut emprisonné à la Tour.

Dans l'intervalle, John reçut une lettre d'un inconnu qui disait se nommer Edward Talbott ; celui-ci, qui se déclarait « médium élu par Dieu et ses anges », l'informait qu'un esprit l'avait mis en garde contre Saul. John crut avoir affaire à un nouveau charlatan et ne répondit pas. Le soir du 22 novembre 1582, alors qu'il revenait d'une chasse chez Lord Leicester, on lui dit qu'un homme du nom d'Edward Kelly l'attendait dans la grande salle. John entra, et vit un être de haute stature, à la barbe abondante, aux longs cheveux noirs, aux yeux rougeoyants comme des braises, debout devant l'Ours empaillé. L'inconnu faisait les cent pas sur les dalles de marbre noires et blanches, et semblait être dans un étrange état d'exaltation. L'espace d'un éclair, John eut l'impression de connaître cet homme depuis toujours. Malgré son agitation apparente, une force tranquille émanait de lui : vêtu d'un pourpoint noir serré à la taille par un ceinturon de bronze à face de lion, l'imposant personnage portait de grandes bottes, et un talisman orné de signes kabbalistiques dominés par la planète Jupiter étincelait sur sa poitrine. Le visiteur était beaucoup plus jeune que le maître des lieux, mais les traits tourmentés de son visage et ses grands yeux charbonneux accusaient une vie d'épreuves et de débauches. Malgré sa prestance, il émanait de lui quelque chose de trouble auquel John fut sensible ; un instant, il eut l'impression que l'individu, qui lui tournait le dos lorsqu'il pénétra sur le perron, était entouré d'un halo verdâtre. Sa longue cape noire semblait flotter dans l'astral. « Les voyances m'ont fatigué », songea John.

L'inconnu se retourna ; il eut un sourire crispé.

« Qui êtes-vous, Sir ? lui dit John d'un ton peu amène. — Je suis celui que vous attendez depuis des mois. Mon nom est

Edward Kelly, bien que mon chien de père déclarait s'appeler Talbott. J'ai beaucoup erré, mais, dans son infinie clémence, Dieu m'a visité et m'a montré la voie. Nous accomplirons de grandes choses ensemble ; nous évoquerons l'Ange qui règne sur l'Occident et qui a pour nom Uriel. Celui dont notre maître Trithème dit qu'"il ouvre la porte d'un pays dont nous venons, mais qui n'existe pas encore." »

John fut interloqué : « D'où venez-vous, Sir, et d'où tenez-vous ces secrets ? — Je suis médium, Sir. Je n'ai pas choisi. Mais si vous voulez le savoir, c'est Mr Clerkson, de Worcester, qui m'a envoyé ici. Je viens moi-même de cette ville où j'étais notaire avant de lire Cornelius Agrippa. Là-bas, tout le monde n'était pas d'accord avec mes activités. Voyez vous-même. » Kelly enleva l'étrange chapeau qu'il portait sur son abondante crinière. Il écarta ses cheveux et dévoila, à la place des oreilles, deux affreuses cicatrices rouges.

John recula, épouvanté : « Mais vous êtes un escroc ! » dit-il avec dégoût. L'ancien notaire eut un ricanement : « Cela se peut, honorable Maître, mais les anges ne se soucient guère de ces mesquineries terrestres : vous connaissez comme moi nombre de respectables docteurs *honoris causa* qui, en dépit de tout leur savoir et de leur honnêteté, ne dépasseront jamais, en fait de connaissance des mystères, le décorticage minutieux et propre des œuvres les plus ennuyeuses d'Aristote. Vous êtes trop grand, ô sublime fils d'Hermès, à qui fut confiée la lourde tâche de révéler la Monade hiéroglyphique, pour juger un homme sur les apparences. Je vous l'ai dit, Sir, je suis médium : par les noms hébreux des anges et les esprits de la kabbale, je vous conjure de me mettre à l'épreuve selon les règles du jeu d'échecs divin qui m'a amené dans cette demeure. »

John eut un sursaut. Où ce diable d'homme, en qui semblaient alliées la pire rouerie et les plus nobles aspirations, avait-il conquis un tel savoir ? Encore réticent, mais intrigué, il convia le notaire de Worcester à l'accompagner dans son « Musée noir ». Là, les deux hommes discutèrent longuement : il était évident que, bien qu'ignorant le grec et le latin, Edward Tal-

bott, alias Edward Kelly, possédait une remarquable connaissance de la magie, de la kabbale et de l'alchimie, en plus d'un sens aigu de l'occulte et d'un don particulier de voyance.

Le maître de Mortlake pria le notaire aux oreilles coupées de revenir le lendemain, après avoir noté soigneusement sa date de naissance. Il craignit tout d'abord que le coquin, qui s'avérait aussi bon astrologue, n'eût falsifié la vérité. Mais un examen attentif des images attachées aux degrés respectifs des planètes le convainquit de sa bonne foi en la matière : un bon astrologue, précisément, n'aurait pas tendu un piège aussi grossier, songea John non sans appréhension : car, cette fois, il aurait affaire à forte partie. L'horoscope de Kelly révélait que, si l'homme s'était fourvoyé dans la profession de notaire, la providence divine le destinait à tout autre chose : curieusement, un carré maléfique entre le Soleil et Neptune le prédisposait autant à être un notaire véreux qu'un médium illusionné.

Néanmoins, il possédait le même Ascendant que le maître de Mortlake, dans le signe spirituel du Sagittaire. Par là, la rencontre des deux hommes était inscrite dans les astres sous le sceau d'une recherche de l'Absolu. Cet Ascendant, inscrit à 19 degrés de la constellation du Sagittaire, était conjoint à une image dangereuse : « D'une maison entourée de flammes ardentes, sort un serpent fuyant, qui se trouve arrêté par un cercle de feu. » Mais le Soleil, à 18 degrés du Lion, était situé sur un degré occulte : « Un miroir dans lequel se reflètent les rayons du Soleil et, sur une table, est posée une clef à quatre branches. » L'être profond du personnage était bien celui d'un révélateur, d'un agent des puissances supérieures : il n'en faisait d'ailleurs pas mystère et, au contraire, avait une nette tendance à se vanter de ses mérites. Une conjonction de Mars et de Jupiter au Milieu du Ciel révélait un tempérament quasi militaire, voué aux excès, à l'extériorité et à l'apparat, tous éléments radicalement opposés à la sagesse profonde de John. De plus, cette conjonction déjà agressive affectait les images suivantes de la tradition égyptienne : « Un centaure combattant un serpent » et « Un homme armé d'un

bâton et combattant un lion ». Nul doute que si John s'attachait cet homme, celui-ci deviendrait le moteur et l'agent d'une action violente qui dérangerait le calme de sa demeure. Edward Kelly s'avérait bien être un personnage prophétique, inspiré, mais sans scrupules et enclin à la turbulence. A cela s'ajoutait sans nul doute un goût immodéré du faste : sa conjonction de Mars et de Jupiter au Milieu du Ciel était un carré avec la Lune en Capricorne, un signe d'ambition dévorante et de gaspillage effréné. Seul, un trigone reliant le Soleil à Saturne et à l'Ascendant apportait quelque équilibre à ce thème inquiétant et comme marqué par le Démon. Pourtant, l'homme n'était pas dénué de grandeur : Saturne était situé sur l'image d'« un aigle aux ailes étendues volant autour de son aire », à 12 degrés du Bélier. Au total, le thème d'un grand seigneur déchu, d'un ogre dévoré par la vase, se dit John. Quelque chose comme une incarnation déviée, celle d'un roi qui se serait trompé de planète et aurait décidé de se venger en pactisant avec le Mal. Un monstre inspiré, une force de la nature combinée à une intelligence faustienne.

John hésita avant de prendre une décision franche. Mais cette décision même, songea-t-il avec mélancolie, était inscrite dans les astres. La comparaison des deux horoscopes révélait sans nul doute que cette rencontre était prédestinée : l'astrologue d'Elisabeth ne découvrit pas moins de cinq conjonctions importantes entre les deux cartes du ciel, parmi lesquelles figurait en première place celle du Soleil et de Mercure. Il était indéniable que, malgré les dangers présentés par une association des deux magiciens, celle-ci semblait inscrite d'avance dans les astres. Mais, surtout, le maître de Mortlake eut conscience que si Edward Kelly représentait l'inspiration et l'action, lui-même ne cesserait d'incarner la lucidité et resterait le pivot secret de l'étrange couple hermétique. A l'avance, John savourait la satisfaction cachée de dominer par la pensée une période de sa vie qui, en apparence, serait peut-être plus d'une fois entraînée par le tourbillon de l'ange Typhon.

Lorsque, le lendemain, Kelly revint à Mortlake, cette fois sur une haquenée blanche harnachée comme celle d'un prince — le prince de ce monde, songea John en voyant l'homme apparaître au bout du parc —, les dernières hésitations du protégé de la reine furent balayées par les étranges révélations de l'ex-notaire aux oreilles coupées. Edward exhiba deux boules rouges qu'il déclara avoir découvertes dans la tombe d'un évêque — car le drôle ne cachait pas être un expert en nécromancie et autres diableries honnies par l'Eglise. Il prétendit que les boules d'ivoire contenaient de la poudre de transmutation. John l'emmena aussitôt dans son laboratoire où il put vérifier la sincérité de ses dires : en quelques minutes, il transforma quelques grammes de plomb en un or d'excellente qualité, à sa grande stupéfaction et pour la grande satisfaction du coquin. Ce jour même, Edward Talbott, dit Edward Kelly, fut engagé par le magister Dee comme aide au fourneau et médium, au salaire de cinquante livres par an, avec logement et nourriture assurés. John avait décidé, en toute lucidité, d'introduire le Diable dans sa demeure. Celui-ci ne devait pas le décevoir.

Le jour même, l'ancien notaire de Worcester confirma les craintes du maître des lieux en consacrant sa nouvelle promotion par l'absorption de maintes bouteilles de vin et d'alcool, sous les yeux effarés de Jane Dee et des domestiques qui voyaient pour la première fois un tel spectacle à Mortlake. Le repas du soir se termina sur un discours enflammé du nécromant, qui, faisant honneur à son signe et son Ascendant de Feu, promit à John et à sa femme un destin grandiose, où la richesse et la grandeur spirituelle faisaient, pour une fois, bon ménage. La harangue inspirée de maître Kelly atteignit de tels sommets qu'à son point culminant, alors que le médium prononçait le nom d'Uriel, l'assistance entendit un grand fracas dans la salle de l'Ours Noir et s'y précipita sur-le-champ : le plus haut miroir de la demeure s'était détaché et gisait en mille éclats sur le tapis. Mais quelle ne fut pas la stupéfaction de John lorsqu'il constata que la corde qui retenait le cadre doré était intacte. L'énorme pièce semblait s'être détachée

comme par enchantement. Un silence lourd régna dans la salle avant que John et son épouse ne se séparent de leur nouvel hôte pour se diriger vers leur chambre. Le lion de Worcester lui-même sembla soudain se calmer, et ses rugissements prophétiques firent place à des adieux timides de gazelle effarouchée. Les jours qui suivirent ne firent que confirmer une antipathie croissante entre Jane Dee et Edward Kelly. John dut rassurer sa digne épouse en lui promettant de congédier son associé à l'expiration du contrat. Déjà, il ne doutait plus que lui-même, au terme de ce délai, serait lassé des vociférations et des promesses du rusé personnage.

Il fut pourtant de plus en plus évident que le carré de Neptune au Soleil, qui marquait le thème astrologique du coquin, abusait autant ses hôtes que lui-même ; par sa magie insidieuse, la planète du génie, de la folie et de l'inspiration, mais aussi du mensonge et de la dépravation, estompait lentement les différences et les contours. Edward Kelly était avant tout un médium, un canal de l'Invisible : il révélait, indifféremment, le pire et le meilleur. Son psychisme était une énorme caisse de résonance. Hanté par l'Invisible, il était brassé par tous les courants venus du large ; personnage gnostique par excellence, il était au-delà du bien et du mal, mais aussi du beau et du laid. Un soir, il lut à John et Jane Dee cette confession étonnante qu'il avait notée dans son journal : « Je suis content d'avoir si mal bâti ma vie qu'on peut y entrer comme dans un moulin. Je ne regrette pas mes errances, tout ce chemin à travers la mer de l'illusion, puisque j'ai trouvé en ce lieu la demeure qui m'attendait. Les portes n'y ont pas de serrures, les fenêtres pas de vitres, les chambres pas de plafond, et l'absence de plafond fait qu'on y découvre tout ce qui, dans les autres demeures, est caché. Le miroir est tombé parce qu'il dissimulait une porte qui n'existe pas [...]. Derrière cette porte se cache l'Ange Vert. »

Malgré sa résistance consciente, John fut peu à peu charmé par la magie du personnage, qui agissait sur les ressorts les plus cachés du psychisme. Edward Kelly s'attira bientôt les bonnes grâces de Mrs. Dee, en comblant de tendresse et

d'affection, ainsi que de cadeaux, ses deux enfants, Arthur et Katherine. Le médium adorait les enfants, qui le lui rendaient bien.

Enfin, l'ex-notaire fit montre de dons exceptionnels de voyance, qui allèrent en s'accroissant. Avant de tenter l'ultime expérience qui devait décider de toute son orientation future, John en eut maints témoignages inquiétants. Lors de la première séance de vision dans le cristal, Kelly se mit à parler dans une langue inconnue, que John identifia immédiatement comme des fragments de langue énochienne. Or, il était absolument impossible que le médium connaisse ce langage réservé à quelques initiés proches de l'adeptat...

Le soir du 27 novembre 1582, un esprit apparut dans la boule de cristal. Il déclara se nommer Orchiel et annonça à Kelly qu'en guise d'épreuve il ordonnait aux deux magiciens de brûler le compte rendu des dernières séances d'invocation. Ceux-ci leur seraient rendus très bientôt.

Ainsi fut fait. Le lendemain matin, John et Edward retrouvèrent les manuscrits intacts, sous le plus vieux chêne du parc. Sur l'un d'eux, était posée une pierre noire, faite d'un cristal inconnu, et de forme convexe. Après l'avoir examinée à l'aide de rayons optiques, John conclut que le cristal noir était d'une pureté extraordinaire. Les deux magiciens furent saisis d'un enthousiasme sans bornes. Kelly dansa dans le parc où il avait installé, pour la circonstance, un tonneau d'excellent vin. John écrivit en ancien gallois une ode à Merlin. Même Jane, qui se méfiait toujours de l'ancien notaire, participa à la petite fête improvisée. La soirée se termina dans l'allégresse, sous la protection des chênes centenaires. La Tamise semblait s'être métamorphosée en un ruban de mercure philosophal. Une chouette hulula. Et, pour couronner cet instant béni, une étoile filante zébra le ciel.

Le lendemain, John et Edward décidèrent de combiner l'utilisation du nouveau cristal avec celle de la langue énochienne. Le résultat dépassa leurs espérances : un autre Ange apparut, qui déclara se nommer Ezéchiel et qui leur fixa un rendez-vous dans la nuit, à deux heures précises, lorsque aurait lieu la

nouvelle Lune en Verseau. Cette conjonction de la Lune et du Soleil aurait lieu à 4 degrés du signe. Ils ouvrirent un traité d'astrologie et lurent : « Les deux clés du Monde divin, dans le disque solaire, dont la couronne irradie des flammes ; une lampe suspendue et une vestale qui abrite la flamme de sa lampe. »

Après avoir dressé le thème astral de la séance, les deux magiciens conclurent que l'évocation s'annonçait de toute première importance. A deux heures, Kelly s'assit comme d'habitude devant le cristal serti d'or, et John à sa table de travail, à côté de la statue du Baphomet. Tout d'abord, il y eut les questions et les réponses coutumières face à la pierre noire ; tout à coup, John entendit un grand coup dans le mur extérieur ; Edward déclara qu'il avait vu apparaître dans le coin de la pièce situé à l'ouest une forme verdâtre. John sentit un souffle froid passer sur son visage. L'Ange, dit Kelly, déclarait se nommer Uriel, l'Esprit de la Lumière. Selon lui, il y avait quarante-neuf bons anges susceptibles d'apparaître dans le cristal. John se mit à noter fidèlement les réponses. Peu après, apparut près de la fenêtre un esprit enfant, un demi-elfe, âgé de sept à neuf ans, en forme de petite fille aux cheveux blonds, vêtue d'une longue robe blanche. L'apparition dit s'appeler Madimi. John lui-même, penché sur son manuscrit, leva les yeux et la vit avec netteté. Elle déclara être une intelligence angélique et promit d'apparaître régulièrement aux deux mages. Puis l'elfe disparut, car, dit-elle, « elle risquait d'être battue par sa mère ».

A dater de ce jour, John nota les séances d'évocation dans un grand livre qu'il intitula *Libri mysteriorum*. Le lendemain, apparurent simultanément quinze esprits habillés en rouge et vert. Certains parlaient en latin, d'autres en grec, d'autres en hébreu. L'un d'eux, qui portait une couronne, s'exprima en langue énochienne : *Madariatza das perifa Lil cabisa micao-lazoda saanire caosago of fïfia balzodizorasa iada*, nota John dans son livre de bord de magicien. Les anges l'informèrent qu'il lui fallait apprendre leur langage. Chaque fois, Madimi

apparut en début de séance, avant de laisser la place à de nouvelles entités que Kelly s'efforçait d'identifier.

Les séances d'évocation devinrent de plus en plus fréquentes et de plus en plus longues. Kelly devint de plus en plus ombrageux. Il but de plus en plus. Par instants, il donnait l'impression de devenir fou. Au bout de deux mois, Jane refusa de le voir et accusa John d'avoir introduit l'« Ange de la Mort » dans la demeure. John réalisa alors qu'il avait sous-estimé l'adversaire, faute grave, dans le jeu d'échecs avec l'Ange. Un matin, il lut dans un traité de cristallomancie cette phrase du soufi Ibn Khaldoun : « Pendant qu'ils sont dans cet état, les devins n'aperçoivent plus ce que reflétait réellement et naturellement le miroir. C'est un autre mode de perception qui naît alors chez eux, et qui opère. » Il se rappela alors la première soirée avec Kelly qui avait vu le grand miroir de la salle de l'Ours Noir se briser en mille éclats. Maître Kelly était rentré, peut-être sans le savoir, très loin dans les miroirs. Ignorait-il que, tout au fond, il y en avait encore d'autres et que, selon le *Zohar*, cette image de l'Infini était pernicieuse et sacrilège ? Au bout de cette gnose sans fin, il n'y avait que mort et désintégration, chute dans un abîme sans fond qui était à l'opposé de l'Infini céleste...

Les signes se multiplièrent. La plupart des animaux de la ferme moururent de maladies mystérieuses. Les domestiques partirent les uns après les autres. L'un d'eux tenta de poignarder Kelly, un soir où les esprits du vin s'étaient déchaînés. Jane était à bout de nerfs. Les enfants, si calmes autrefois, s'étaient transformés en petits démons. Quant à John, il en vint à douter de l'utilité de ces séances de vision dans le cristal qui le laissaient, ainsi que Kelly, complètement épuisé. Il parvenait à trouver un contrepois dans l'astrologie, mais le malheureux Kelly commençait à donner des signes d'aliénation mentale. Ne proposa-t-il pas, un soir de l'été 1582, de mettre le feu à Mortlake, assurant qu'en un éclair les anges reconstruiraient la vieille demeure ?

Au début de mars 1583, la reine rendit visite à John ; maître Kelly lui fit grande impression. « Je suis heureuse de constater

que vous avez enfin pour associé un authentique magicien, lui dit-elle lors d'une chevauchée en commun. J'espère que vous accomplirez de grandes choses pour notre royaume. Il est temps que l'Ange prenne en main la couronne d'Angleterre. »

Une semaine plus tard, la reine revint en compagnie d'un noble polonais, Aldabert, ou Albertus Laski, qui déclara être passionné par les sciences hermétiques. La visite eut lieu avec grand faste, dans une barque remplie de musiciens. A cette occasion, Kelly ne se sentit plus de joie et se mit à caracoler sur les berges de la Tamise, aux cris de : « Longue vie à la licorne royale ! Que l'Ange lui accorde sa protection ! »

La reine souffla à John que le prince Laski était un protégé du roi Stéphane de Pologne et qu'il convenait de le recevoir dignement. Elle joignit à cet encouragement quarante couronnes et une équipe de cuisiniers venus en hâte de Greenwich.

Le soir, après le dîner, eut lieu une séance d'évocation en présence de la reine et du prince polonais. Kelly vit apparaître l'ange gardien de Laski, qui dit se nommer Jubanladec. L'entité proclama que le noble prince de Siradz et palatin de Sandomir serait bientôt roi de Pologne et allié de Maximilien d'Autriche. Le lendemain, Aldabert Laski repartit, enchanté, pour Richmond, après avoir proposé aux Dee de poursuivre leurs évocations dans son château de Cracovie.

Mais à Mortlake, la situation était devenue effroyable. Tous les domestiques étaient partis. L'un d'eux s'était noyé dans la Tamise, une nuit de pleine lune. Une femme de chambre avait été engrossée par Kelly et avait ameuté contre les deux magiciens tout le village de Mortlake. John se trouva bientôt au bord de la ruine financière et morale. La seule solution possible lui sembla de suivre le prince Laski à Cracovie. Là, celui qui se voulait futur roi de Pologne mettrait à leur disposition un laboratoire et ils pourraient poursuivre la recherche de la Pierre et les évocations angéliques.

Les événements se précipitèrent. Une cabale montée par Lord Walsingham, chef de tous les espions de la reine et ennemi mortel de Maximilien de Habsbourg, exigea que John Dee et

Edward Kelly fussent emprisonnés à la Tour et jugés pour magie noire, nécromancie et haute trahison.

Ce fut l'argument décisif. Enfin, le prince Laski envoya au maître de Mortlake une lettre où il affirmait que la Voarchadumia existait toujours et qu'elle tenait ses réunions dans les souterrains de l'Arsenal, à Venise. Le prince Karolyi en était le grand maître. « Toutes ces épreuves, disait-il, vous ont été envoyées par la miséricorde divine afin que l'Ange vous guide enfin dans la vraie Voie. La Queue du Dragon n'est pas maléfique : elle oblige ceux qu'elle chasse inexorablement en avant, en détruisant leur passé, à ouvrir les mille portes de la cité idéale. Il faut tout perdre pour trouver le chemin. »

John avait retardé l'échéance tant qu'il le pouvait, mais il sut que le moment était venu de larguer les amarres et de quitter l'Impératrice de la Mer pour un voyage initiatique, peut-être sans retour. Depuis toujours, il savait que la voie d'Hermès est celle dont on ne revient pas. Quant à Kelly, il fut enchanté de ce nouveau changement qui allait lui permettre de répandre partout ses dons de prophétie et, peut-être, de glaner richesses et honneurs.

Il fut décidé qu'avant de rejoindre Cracovie le petit groupe se rendrait à Venise où Stefano Karolyi les attendait. Avant de partir, le fantasque Kelly résolut, sur un coup de tête, de prendre femme et épousa une fermière du comté. La cérémonie fut célébrée en la chapelle de Mortlake, car les habitants du village en voulaient maintenant à la vie des deux magiciens.

John Dee, Kelly et leurs familles partirent de nuit, sur la Tamise. A Greenwich, ils furent rejoints par le prince Laski. Puis la barque mit silencieusement le cap sur Gravesend. Là, le groupe des fugitifs monta sur le navire de haute mer qui les attendait. Le 20 octobre 1583, ils mirent pied à terre sur la place Saint-Marc.

*Le voyage
d'hiver*

9

C'EST à l'aube du 29 octobre 1583, sous le signe du Scorpion, et alors que la Lune formait un sextile avec Mercure, que John Dee et Edward Kelly choisirent de quitter Venise pour Raguse, à bord d'une galère cyprïote, avec femmes et enfants.

Le prince Stefano Karolyi et le comte Laski, qui logeaient avec les ambassadeurs turcs au palais de Marc-Antonio Barbaro, les rejoignirent dans l'île de Spina Longo d'où la galère devait appareiller dans le plus grand secret. La veille au soir, le prince Karolyi s'était rendu à une ultime réunion de la société secrète de la Voarchadumia, à deux pas de l'Arsenal ; on y avait débattu des derniers préparatifs diplomatiques du voyage et décidé que le prince se séparerait de nos deux magiciens et de leur mécène polonais à Fotcha, en Herzégovine, où il se joindrait à un groupe d'ambassadeurs ottomans.

Quant aux dames, elles avaient assisté, en compagnie de quelques nobles vénitiens, à un carnaval sur la place Saint-Marc. Elles n'étaient pas près d'oublier l'exhibition d'un bateleur tzigane qui, monté au sommet du campanile, chemi-

nant droit sur une corde tendue entre le clocher de Saint-Marc et le péristyle de San Giorgio, s'était fait lier par les cheveux à la corde et, ainsi pendu, avait progressé de plusieurs dizaines de pieds au-dessus de l'eau.

Kelly affichait une humeur joyeuse ces temps, mais John avait quelque raison d'opposer un front soucieux à la mine joviale de son compère aux oreilles coupées : la couleur plombée du ciel qui se confondait au loin avec la lagune ne lui rappelait-elle pas que ce nouveau départ, placé sous la protection de Mercure, voyait, en revanche, l'astre des nuits plongé dans le signe des tempêtes dévolu à la constellation d'Orion ? Et le médaillon affiché sans vergogne par Kelly n'était-il pas une provocation supplémentaire à la clémence de Neptune ?

Ce n'était pas par crainte que Dee s'était toujours refusé à invoquer des noms aussi dangereusement éloignés de la magie naturelle que ceux de Wyman, « gouverneur de l'Est », Asoth, « gouverneur du Nord » et Astaroth, « gouverneur du Sud ». Certes, il n'avait pas hésité à appeler à Mortlake, lors de ses premières passes magiques, « le Dieu le plus élevé, Jéhova Zabaoth », et « son grand attribut numéral Neza », mais il s'agissait là de haute magie et non de magie noire. Une fois de plus, il déplorait que cette fripouille de Kelly mît ses dons de médium au service d'un art qu'il réprouvait non pour son orientation — la magie noire n'est-elle pas une part déviée de la magie blanche ? —, mais pour sa bassesse d'intention. Toutes ces vulgaires diableries n'étaient-elles pas du même niveau qu'une scène sacrilège à lui rapportée quelques jours auparavant : l'ancien notaire forniquant dans une église, derrière un pilier, avec deux filles de joie ramassées dans on ne sait quel cloaque de Murano ?

Non content de dilapider la poudre de projection et les sommes de plus en plus lourdes empruntées à des mécènes princiers, ce suppôt de Satan allait donc discréditer partout où il passait le nom sacré des Dee. Faudrait-il se décider à invoquer l'ombre vengeresse de Dafydd Ddu, lointain ancêtre des Dee, prince de Galles apparenté aux Tudor, pour qu'il appelle sur la tête de l'ancien notaire de Worcester les foudres de l'ange Uriel ?

Le descendant de Dafydd Ddu fut tiré de ses amères réflexions par l'arrivée de l'amiral Merlo de Piozascho, capitaine de la galère, et de John Kendal, ambassadeur de la reine Elisabeth auprès de la Sublime Porte, qui escortait le prince Karolyi dans son voyage au Levant. Ils saluèrent le magicien avec ce respect mêlé de méfiance auquel il était à présent accoutumé ; depuis son départ de Cambridge, il avait eu le temps de s'apercevoir que les gens du peuple ne sont pas seuls à craindre ce qu'ils ne comprennent pas.

Le comte Laski et Stefano Karolyi, ce dernier vêtu d'un costume vert et d'un étrange chapeau à aigrette, rejoignirent John à bord de la galère royale, suivis aussitôt par Kelly qui plaisantait joyeusement avec les dames. John crut voir une ombre passer sur le visage de Jane lorsqu'elle posa les yeux sur le médaillon, mais il fut distrait par les manœuvres d'appareillage des marins cypriotes qui scrutaient le ciel avec inquiétude. Le navire se mit à glisser sur la lagune, vent debout, en direction du golfe de Trieste. En croisant au large de l'île de San Lazzaro, il fut salué par quelques moines méchitaristes qui firent sonner les cloches du couvent. John songea avec nostalgie à sa demeure de Mortlake, où il avait passé tant d'années studieuses, penché, comme eux, quinze heures par jour sur de vieux parchemins. Que diraient ces prodigieux érudits, qui possédaient une bibliothèque digne d'Alexandrie et parlaient une dizaine de langues, dont le turc et l'arménien, s'il les entretenait de la Monade hiéroglyphique et de l'ange Uriel ? L'érudition n'avait été qu'un stade ; pour lui, John Dee, baronet de Gladhill, ami de la reine d'Angleterre et, peut-être bientôt, de Stéphane Bathory, roi de Pologne, la quête s'était entremêlée à l'aventure. Le jeu d'échecs avec l'Ange ne tolérait aucune dérobade, fût-ce dans le calme trop attirant des bibliothèques : le savoir n'était rien sans la connaissance. Déjà, l'île de San Lazzaro n'était plus qu'un mirage flottant à la surface de la lagune accablée sous les maléfices de Saturne, inquiétante d'immobilité. Il eut l'impression, soudain, de n'être plus lui-même qu'un spectre

engendré par la chute de l'astre maudit dans l'immensité aqueuse.

Lorsque le navire eut doublé le golfe de Trieste, on mit le cap sur Parenzo, à cent milles de Venise, où le capitaine Merlo de Piozascho voulait faire halte, sentant venir un vent contraire. Mais l'orage s'éloigna contre toute attente et, le lendemain, la galère dépassa l'îlot de San Nicolo ; trois jours plus tard, après une brève escale à l'île fortifiée de Sana, nos voyageurs débarquaient à Raguse.

John, qui avait publié à Londres, quelques années auparavant, un *Mémorial sur l'Art de la navigation*, n'avait pas eu jusque-là l'occasion de mettre à profit son savoir, et il remercia le ciel de pouvoir enfin vérifier l'exactitude de ses théories. Mais Kelly, qui détestait la mer autant que les hommes, avait perdu sa bonne humeur ; ces trois jours sans femmes, sans magie — comment invoquer les anges dans une demeure en mouvement —, il les avait passés, confiné dans sa cabine, à relire, faute de mieux, les écrits de Cornelius Agrippa, avec leurs recettes simplistes et leurs recommandations prudentes : il ne restait guère que le rhum en guise de remède paracelsique à la mélancolie qui s'empara de notre homme dès le second jour de navigation, et John, marqué par le signe astrologique du Cancer qui lui conférait une profonde affinité avec l'élément liquide, éprouva quelque jouissance secrète à consoler son fils spirituel en lui faisant miroiter le brillant avenir qui les attendait à Cracovie, au terme de ce damné voyage d'hiver placé sous la double bénédiction de la Sérénissime République et de la Sublime Porte. Cette brève traversée de l'Adriatique avait décidément renversé les rôles, et l'on vit débarquer à Raguse un John Dee plein d'entrain, rayonnant, aux côtés d'un Kelly qu'un mauvais esprit aurait pu qualifier d'épave. Une fois de plus, il s'avérait que la force patiente et sombre du maître de Mortlake, si justement figurée par l'arcane XI du tarot de Florence, triompherait à la longue des innombrables facéties et fourberies de l'alchimiste véreux de Worcester, dont le tempérament dionysiaque oscillait comme le fléau d'une balance folle sur une coque de noix. Aussi fut-ce à

moitié fou de rage que l'ancien notaire mit le pied sur le sol de Raguse, sous les yeux effarés des matelots rassemblés à la proue de la galère pour contempler ce spectacle peu banal. Suivirent avec calme, et dans leurs plus beaux atours, le prince Stefano Karolyi, le comte Laski, John Kendal, John Dee, sa femme Jane et Joan Kelly, tous devisant gaiement à l'idée de voir enfin un pays dont les légendes avaient bercé leur enfance. Ce ne fut néanmoins pas sans une certaine inquiétude que John Dee envisagea la suite du voyage, Kelly l'ayant sérieusement menacé de l'abandonner à son « triste sort », lui qui n'était même pas capable de voyager autrement que les simples mortels.

Libérée de la domination turque par la « protection » de Venise, la ville de Raguse, que Ptolémée appelle Epidauré, avait été reconstruite sur ses ruines après sa destruction par les Goths. Point de ralliement, au Moyen Age, des caravanes en route pour Constantinople, la ville, dont le port, fort étroit, était fermé par une chaîne et gardé par des soldats vénitiens, était devenue peu à peu le lieu de rencontre des ambassadeurs. Le petit groupe fut frappé au premier abord par l'aspect fier des habitants, l'attitude distante des femmes, du reste fort peu nombreuses dans les rues. Avec sa diligence coutumière, le prince Karolyi, qui était dès maintenant en territoire familier, leur expliqua que les femmes portaient jusqu'à ce qu'elles fussent mariées les cheveux coupés jusqu'aux oreilles, tandis qu'une fois mariées elles les portaient longs et sur les épaules, en les nouant à la schiavonesque, avec, sur la tête, un chapeau qui ressemblait à un grand tranchoir et auquel étaient pendues de petites patenôtres de verre, d'ambre, de perles, d'argent et d'or percé. Pour le reste, les femmes de Raguse portaient des vêtements peu avantageux, des robes plissées devant et derrière, serrées au-dessus de la poitrine, des chausses sans jarrettières tombant sur leurs talons, et de gros souliers ferrés. Il gelait à pierre fendre, et les voyageurs se mirent à la recherche d'une auberge, guidés par le prince Karolyi qui leur montra, en chemin, plusieurs maisons de bois détruites par de récents tremblements de terre.

Ce fut justement au « Volcan d'Or » qu'il les mena, une taverne cosmopolite où se rencontraient pêle-mêle, ambassadeurs vénitiens, turcs, français, anglais, et marins des mêmes nations.

Jean de La Vigne, ambassadeur français auprès de la Sublime Porte, et dont le plus grand souci était de ne pas mourir en sol non chrétien, y tenait ses discours habituels contre « ces chiens barbares de Turcs », lorsque la petite troupe descendit les quelques marches qui menaient à la salle basse. Aussitôt, Kelly renchérit en proclamant que « cette populace était la plus insolente du monde et méritait bien d'être bastonnée ». Stefano Karolyi aurait rossé le goujat d'importance si lui-même n'avait été aussi fatigué ; il préféra se mettre incontinent en quête de chevaux, de litières et de vivres pour l'expédition terrestre qui les attendait à présent.

Un jeune valet roux, habillé à la vénitienne comme la plupart des Ragusains, leur apporta du vin et quelques galettes ; repas frugal et absorbé à la hâte, car les voyageurs étaient épuisés et ils ne tardèrent pas à aller dormir chez un alchimiste, ami de Karolyi, qui s'était installé à Raguse après de graves démêlés avec le Conseil des Dix de Venise. Il semblait d'ailleurs, d'après l'attitude méfiante du comte Laski, que Karolyi y eût été mêlé, mais la fatigue qui accablait John Dee et Kelly fut providentielle à leurs amis orientaux. Les secrets de la Voar-chadumia étaient bien gardés.

C'est deux jours plus tard, après un repos bien nécessaire, que le petit groupe quitta la ville de Raguse, laissant derrière lui le comte Laski qui avait quelque affaire urgente à régler en Herzégovine ; il les rejoindrait bientôt à Cracovie.

Un dur voyage hivernal attendait maintenant nos voyageurs ; dès qu'ils eurent quitté la côte, ils se trouvèrent dans un paysage inhospitalier qui tranchait avec la relative richesse de Raguse. Les hameaux qu'ils traversèrent étaient composés exclusivement de maisons en bois ; l'air, glacé, était fait d'un mélange de barbarie carolingienne et de cruauté turque. Le résultat était une lourde mélancolie qui, selon Avicenne, était « cause de tristesse, solitude, soupçons et craintes, donnant

aux êtres longs, pénibles et corrompus fantômes ». Maître Kelly, médium et baromètre de la troupe, s'était métamorphosé en statue de sel et se tenait coi pour l'heure. Le cortège, presque funèbre, avait été gratifié d'une escorte formée de soldats vénitiens. Les habitants de la région vivaient terrés, dans la crainte des loups et des brigands affamés qui allaient de village en village pour piller, portant à leur ceinture un sachet de farine dont ils faisaient des tourteaux sur des feux de bois. Reconnaissables à cette particularité, ils recherchaient tout spécialement les convois d'ambassadeurs dont ils convoitaient les richesses ; aussi le prince Karolyi s'était-il montré fort avisé de renforcer la troupe par une escouade d'arquebusiers italiens.

La première étape de cette traversée de l'Herzégovine fut Trebinje, ancienne ville romaine où grouillait un caravansérail rempli de gens de toutes nations, Arabes, Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens, Français et même Anglais. Tandis que l'exaltation du prince Karolyi grandissait à l'approche des régions musulmanes, Edward Kelly devenait de plus en plus nerveux, répétant sans cesse : « Nous n'en sortirons pas vivants », jurant comme un lansquenet, apostrophant cette « engeance d'hyènes » sans le moindre égard pour les origines orientales de Karolyi.

La rage de Kelly atteignit son comble lorsque, le surlendemain, il vit au petit matin la neige tomber sur Trebinje, et des enfants du village patiner sur la rivière Trebincica qui donnait son nom à la localité. De plus, un cheval était mort dans la nuit, dévoré vivant par les loups, et le coquin d'alchimiste ne manqua pas d'y voir un sinistre présage, implorant tout ensemble les mânes de Cornelius Agrippa, de l'ange Izmiro et de tous les saints, en un affreux mélange qui épouvanta John Dee. Une fois de plus, il dut promettre à Kelly des montagnes d'or philosophal pour l'empêcher de rebrousser chemin.

Après s'être procuré un nouveau cheval, la troupe se remit en route à travers la Bosnie-Herzégovine, cheminant du matin au soir, ne mettant pied à terre qu'à midi pour tirer des sacoches

quelque viande froide et, d'un cheval de charge ou de l'arçon d'une selle, quelque bouteille de vin, pour se restaurer légèrement.

Ils couchèrent ensuite à Fotcha, ville à la mode turque, sans fortifications. Nos voyageurs rirent beaucoup, ce qui les remit des fatigues de la journée, lorsque Maître Kelly faillit tomber de cheval et s'étrangler de fureur à la vue du premier minaret qu'il eût jamais vu non seulement dans ce pays, mais aussi de sa vie.

Essentiellement marchande, la ville de Fotcha consistait en un millier de maisons en bois serrées autour de trois mosquées. Gouvernée par un *caïmacam*, sorte de gouverneur turc, Fotcha entretenait une garnison, et la plupart des habitants étaient musulmans. Lorsque le pittoresque cortège fit son entrée dans la cité qui était ouverte de tous côtés, il fut aussitôt entouré d'un groupe d'enfants et de chiens déchaînés.

Tandis que le prince Karolyi se rendait chez le *mudir*, représentant du gouverneur, le reste de la troupe s'installa dans une église désaffectée.

De la rage impuissante, Kelly était passé à une sorte de résignation hébétée et narquoise qui atteignit son point culminant lorsqu'une vieille femme voilée apporta aux voyageurs un samovar rempli de thé bouillant ; adepte sans le savoir du poète Omar Khayyam, chantre du vin et de l'amour, en révolte contre l'islam, le magicien anglais ne sortit de sa prostration que tard dans la soirée, lorsque l'ambassadeur François de Noailles, qui revenait de Constantinople, se mit à raconter ses innombrables souvenirs de voyage au petit groupe ravi d'avoir quelques renseignements sur le pays ; ils apprirent ainsi que la peste avait sévi à Fotcha quelques mois auparavant, ce qui expliquait le peu de monde qu'on voyait dans les rues. Le prince Karolyi se joignit bientôt à la conversation, exhortant les voyageurs à la prudence et à la réserve pour ne pas compromettre la suite du périple ; car ils entraient désormais dans une région fortement islamisée, et il y avait lieu de respecter du mieux qu'ils pouvaient les règles coraniques qui imprégnaient la vie quotidienne. Ce ne fut pas une mince affaire, en

particulier, d'expliquer à Maître Kelly que les femmes musulmanes, même de basse condition, n'étaient pas des filles de ferme du bon pays de Galles, et que, d'une manière générale, en Islam, ce qui était voilé devait le rester.

Aussi fut-ce sans regret, mais non sans appréhension, que les voyageurs quittèrent le lendemain à l'aube la ville de Fotcha, pour s'engager dans un paysage montagneux d'aspect sauvage. A moins d'une demi-lieue de la dernière maison, ils aperçurent un homme qui montait la garde en haut d'une colline, avertissant les habitants au moyen d'un petit tambourin de cuivre par autant de coups qu'il voyait de chevaux ou de gens à pied. Dans ces régions où la plupart des villages n'étaient pas fortifiés, il était rare qu'on fût plus de dix lieues sans entendre le bruit curieux de cet instrument.

En route vers Belgrade où le prince Karolyi devait les quitter, nos magiciens passèrent près de Plevlje, où se trouvait une université célèbre qui attirait beaucoup de *softas*, ou escolliers. Ils ne pouvaient manquer de faire halte, non loin de là, au monastère de Milecheno, où se trouvait le sarcophage de saint Sava, ancien évêque et grand-duc d'Herzégovine. Au sein d'un couvent placé par ses bâtisseurs sous l'invocation de la Trinité, des moines grecs appelés « caloyers » vivaient en ascètes, se nourrissant presque exclusivement de fouaces cuites sous la cendre, sans levain. Pauvrement vêtus, ils ne portaient qu'une chemise et une méchante robe de couleur noire, toute rapiécée, fendue sur le devant jusqu'au nombril, sans ceinture ni boutons ; presque tous allaient pieds nus malgré la rigueur de l'hiver, et ils portaient un bonnet à deux oreilles de couleur violette, qui contrastait étrangement avec leurs faces maigres et leurs cheveux longs. Ces caloyers montraient le squelette de saint Sava à tous ceux qui passaient, et nos voyageurs s'inclinèrent les uns après les autres devant la relique ; Stefano Karolyi lui-même s'agenouilla pieusement et baisa les os d'une main, au grand étonnement de ses compagnons. Un de ces moines, du reste tous fort instruits, leur apprit que les juifs et les Turcs révéraient saint Sava tout autant que les chrétiens, comme pour donner raison à l'idéal soufi défendu au

XIII^e siècle par le grand Raymond Lulle dans son *Livre du Gentil et des Trois Sages*, qui, en visionnaire, réconcilie les trois grandes religions, non sans accorder une préférence ésotérique à l'islam. C'est ainsi qu'Edward Kelly et le prince Karolyi, le chrétien dévoyé et le farouche musulman, se retrouvèrent ensemble, à genoux, devant la dépouille d'un saint d'Herzégovine. Ils s'éloignèrent à regret des saints hommes, après que ceux-ci leur eurent donné un plein panier de prunes noires de Damas.

Ils arrivèrent le soir à Novibazar, sur la rive septentrionale de la Rachka, ville non fermée, surtout marchande, où ils pourraient changer de chevaux et se reposer une journée.

Novibazar était une petite citée riante, pourvue d'une halle et de plusieurs mosquées, entourée de collines où se profilaient les ruines d'un château templier. Dans le caravansérail, les voyageurs trouvèrent une colonie de Ragusains dont l'un d'eux put leur dire une bonne messe latine dans une chambre toute proche. Cette pieuse journée avait réconcilié du même coup Kelly avec la religion et avec les Turcs, et on le vit boire du thé en compagnie d'un érudit bosniaque et d'un prêtre ragusain, ce qu'il n'avait jamais fait, même en Angleterre.

La dernière étape de cette traversée de l'Herzégovine fut Srebrenica, où ils passèrent la nuit dans un monastère de cordeliers. Dans le réfectoire, ils mangèrent sur une vieille table de sapin, la même sur laquelle avait soupé Mahomet II lors de son entrée dans cette ville, un siècle auparavant.

Enfin ce fut Belgrade, où nos voyageurs trouvèrent asile chez un marchand ragusain qui abritait un jésuite travesti qui conspirait, comme quantité de moines déguisés errant dans la ville, pour la libération de Constantinople. Il fallut expliquer à ces gens que le prince Karolyi était autant hongrois que turc, et qu'un alchimiste ayant vécu trois ans à Venise pouvait difficilement être un espion du sultan Sélim. Du reste, le prince Karolyi se rendait à Constantinople pour des raisons plus hermétiques que politiques. Le soir, il eut une entrevue avec John au sujet des buts secrets de la Voarchadumia et de leur coordination avec les recherches magiques du maître de

Mortlake : l'avenir de la couronne d'Engelland en dépendait, autant que celui de l'âme de John Dee, seigneur de la Lance et intercesseur sur terre de l'ange Uriel.

Les évocations des anges par le langage énochien avaient été interrompues depuis que le protégé d'Elisabeth avait quitté Londres, mais elles allaient bientôt reprendre à Cracovie et il fallait veiller à ce qu'Edward Kelly n'introduise plus ses préoccupations personnelles, ses désirs et ses craintes, dans des séances magiques qui faisaient appel à des forces extrêmement dangereuses non seulement pour lui et pour John, mais aussi pour l'humanité entière. Les êtres venus de la Terre Verte n'étaient pas de simples démons qu'on invoquait pour leur demander telle ou telle faveur. En tant que membre de la Voarchadumia, le comte Laski assisterait le plus souvent possible aux séances d'invocation et veillerait à ce que la langue énochienne, qui ouvrait une porte sur des plans supérieurs encore jamais explorés, ne fût pas galvaudée et jetée en pâture à des entités inférieures, comme des perles aux pourceaux. S'il se livrait de nouveau à de telles facéties et exactions, le notaire aux oreilles coupées apprendrait à ses dépens ce qu'il en coûtait d'ouvrir dans le monde des failles par où les hordes de Gog et Magog pourraient s'introduire comme dans les fissures de la Grande Muraille. Dans son *Ephemerides coelestium*, publié à Venise l'année précédente, John avait d'ailleurs consigné ses craintes à propos des capacités magiques de Kelly qui ne contrôlait pas toujours sa médiumnité : n'avait-il pas proposé au comte Laski de lui procurer, grâce aux évocations de l'Ange Gabriel, un prétendu « trésor danois » enterré, selon lui, en dix endroits différents du pays de Galles ? Bien que ces marchandages fussent mesquins, mesurés à la mission que les deux magiciens avaient à remplir dans ce monde et dans l'autre, il était maintenant trop tard pour reculer : à cette heure même, un groupe de maîtres artisans, envoyé de Prague par le spagyriste Anselme de Boodt, dit Boyce, était affairé à construire une nouvelle Table sainte en jaspe, comprenant cinq branches décorées des pierres précieuses les plus rares, à la seule fin d'évoquer l'Ange à la Fenêtre d'Occident, seigneur des Trois

Mondes et de la Terre Verte. Qu'ils le veuillent ou non, John Dee et Edward Kelly étaient à présent engagés dans une aventure dont la trame ne recoupait pas seulement les ambitions de plusieurs royaumes terrestres : ne s'en étaient-ils pas aperçus en reconnaissant avec stupéfaction, dans un traité de Cornelius Agrippa, les quatre-vingt-dix-neuf régions angéliques composées chacune de sept lettres, que leur avait dévoilées le démon Nalvage ? Ils avaient ensuite retrouvé ces mêmes régions dans les chartes de Gerardus Mercator et de Pomponius Mela, qui les localisaient, comme par hasard, au Groenland, pays où, selon le malicieux Nalvage, se trouvaient d'importants filons aurifères. Ainsi croyaient-ils avoir découvert en même temps le pays de l'Age d'or et les anges qui en assuraient le gouvernement ; Cornelius Agrippa, élève de Jean Trithème, dissimulait, à n'en pas douter, un message capital derrière ses livres de magie campagnarde, et il devenait compréhensible qu'Ignace de Loyola se fût inquiété de la mission qu'un tel message appelait.

Cette Terre Verte, que John avait toujours considérée comme sa seule patrie, était bien la *Terra aureata* des alchimistes, que le prince Karolyi avait découverte en lisant le philosophe Ibn Sînâ, dit Avicenne. Les différences de langage qui séparaient les alchimistes turcs ou arabes des alchimistes occidentaux ne résistaient pas aux subtilités de la kabbale phonétique : le but commun était le même, et les divergences superficielles n'étaient guère qu'un jeu sur l'échiquier du monde, qui occupait une foule de sots.

John Dee et le prince Karolyi se séparèrent très tard, après avoir convenu de se retrouver à Prague l'été suivant. Il s'agirait alors de vérifier si un stade supérieur avait été atteint dans l'utilisation de la langue énochienne, ce dont il serait débattu en une séance ultra-secrète de la Voarchadumia à laquelle Rodolphe II, l'« Hermès allemand », devait assister. En attendant, John poursuivrait son voyage vers Cracovie où le comte Laski, présentement retiré dans son château de Kesmark, l'attendait avec toute sa suite. Sur le point de lui faire ses adieux, le prince Karolyi ajouta au respectueux *Merhaba*

musulman, la main sur le cœur, une formule de reconnaissance en langage énochien : *Madariatza das perifa Lil soba luciftias*. Mais, une fois encore, John songea que les singeries du monde n'étaient décidément que dérision auprès de la partie d'échecs qui se déroulait dans d'autres sphères.

De Raguse à Belgrade, les voyageurs avaient été efficacement escortés et conseillés par Stefano Karolyi, mais le reste du trajet devait se dérouler en pays beaucoup plus familier, à travers la Hongrie et la Pologne soumises à la dynastie des Bathory. Turc par sa mère, mais hongrois par son père, le prince leur avait ouvert les portes de l'Orient par son ascendance ottomane ; ils auraient moins besoin de sa présence chevaleresque dans des régions qui, malgré leur sauvagerie, n'en restaient pas moins essentiellement occidentales.

Les Bathory, lointains parents des Karolyi, étaient venus de Souabe au XI^e siècle, au temps des Daces qui se ruaient à la bataille sous des forêts de lances ucelliennes surmontées de têtes de dragon entourées de lambeaux d'étoffe flottant au vent, au son aigre et claquetant des chalumeaux doubles faits des deux grands os de la patte des grues et parfois de celle des aigles, soudés ensemble avec de la poix.

Le blason des Bathory dérivait du blason ancestral des Guth-Keled, avec ses pièces de forme purement héraldique : d'argent sur fond de gueules, avec trois coins d'argent en dextre. Avec le temps et les maléfices du sang qui pesaient sur cette cruelle famille, les coins d'argent s'étaient peu à peu transformés en dents de loup s'avancant hors d'une mâchoire peinte au naturel et disposée verticalement. Ces trois dents de loup remplissaient entièrement le champ de l'écu, par une analogie troublante avec l'embrumement progressif de la conscience dans la dynastie.

Certes, cette famille d'origine allemande, dont le nom, *Bathor*, signifie en hongrois « courageux », ne manquait pas de panache, et les sujets du royaume se rappelleraient longtemps le départ à la guerre du voïvode Etienne, armé de fer de pied en cap, conduit en grande pompe par tous les seigneurs et

officiers de la cour, au son des tambours de peau, de bois, de cuivre, de sept ou huit tons différents, des fifres, des hautbois, de deux *tchigours*, sortes de luths à la turque, avec deux pommes d'or portées en avant du cortège, en promesse de victoire.

Mais l'aboutissement suprême de cette race de guerriers aux ancêtres germaniques mâtinés de Turcs et de Hongrois était certainement Erzsebet Bathory, qui n'avait pas échappé à la maladie héréditaire de la famille, l'épilepsie, et qui, alors que John Dee et Edward Kelly traversaient la Pologne, sévissait dans son château de Csjethe ; surnommée par les paysans hongrois « la comtesse sanglante », Erzsebet Bathory, murée dans sa démence, torturait et tuait alors des dizaines de servantes qu'elle sacrifiait à sa folie sanguinaire. Nos magiciens n'eurent pourtant pas l'occasion de rencontrer cette femme possédée par les sortilèges nocturnes de la déesse Lilith et du dieu Krodo des anciens Germains, sorte de Saturne debout sur un monstrueux poisson. Ils en entendirent maintes fois parler dans les campagnes, et d'une manière telle qu'Edward Kelly, le Diable de Worcester, l'égal d'Astaroth et l'élu de l'Enfer, se surprit à faire le signe de croix. John Dee, lui, se contenta de frissonner comme une chouette : cette femme avait simplement été possédée par la magie du sang, par des forces primaires qui la dépassaient et qu'elle portait dans son propre sang. En tant que magicien, il se devait néanmoins de lui rendre hommage.

Si l'on excepte ce lointain écho d'une terreur sans nom, la traversée de la Hongrie fut donc sans histoire. On chuchotait que le roi de Pologne, Etienne Bathory, ami du comte Laski, était également atteint d'épilepsie, mais cela n'enlevait rien à sa sagesse universellement reconnue.

Lorsque les magiciens pénétrèrent sur le territoire polonais, le roi était en campagne contre les généraux Faraensbeck et Ungern, qui venaient de débarquer sur l'ordre de Frédéric II pour défendre Dantzic que les Polonais nomment Gdansk. Les opérations militaires se réduisirent à de petites escarmouches, jusqu'à l'éclatante victoire des Polonais à Tczew, qui eut lieu

alors que Dee et Kelly n'étaient plus qu'à quelque cinquante milles de Cracovie. Au sommet de sa gloire, le roi Etienne Bathory, dont les troupes hongroises étaient composées de la fleur de la noblesse transylvanienne, s'était retiré dans son château de Kraushar, non loin de Kesmark où le comte Laski préparait de tout autres opérations.

Le père du prince Stefano Karolyi, Arnold Karolyi, qui s'était distingué lors de la campagne de Wilno, avait été chargé par le roi de commander l'infanterie après la prise de Polock. En récompense de sa bravoure, égale à celle de son fils qui aimait autant la poudre à canon que la poudre de projection des alchimistes, Arnold Karolyi avait reçu la propriété de Szentélek en Transylvanie, où les voyageurs séjournèrent, à trois jours de cheval de Cracovie.

Le peuple chuchotait que la sorcellerie florissait à la cour d'Etienne Bathory, ce qui n'était pas pour déplaire à nos magiciens. Il était notoire que le roi s'intéressait beaucoup, comme son voisin Rodolphe II de Prague, à la médecine paracelsique, à la magie et à l'alchimie. Sa plus grande passion était pourtant la chasse, pour laquelle il faisait venir 'spécialement des chevaux d'Arabie et d'Espagne. Homme avisé et dans la force de l'âge, le roi avait déclaré un jour : « De même que jusqu'ici nous n'avons pas convoité la richesse, nous ne la désirons pas plus à présent, pourvu qu'il nous soit donné d'être roi sans déroger à notre dignité qui réclame le respect et l'absence de toute humiliation. »

Pour des raisons de santé, Etienne Bathory accordait surtout ses faveurs aux médecins ainsi qu'aux théologiens, en particulier aux jésuites. John Dee et Edward Kelly auraient à s'en souvenir. En dehors de toute une cohorte de seigneurs qui entourait ce roi sage mais syphilitique, en particulier les célèbres Simon Simonius, de Lucques, et Jérôme Mercurialis, de Padoue, il faudrait tenir compte d'un médiocre magicien de province nommé Caligari, et d'un astrologue non moins médiocre nommé Rudolfini. Mais John et Edward possédaient un grand atout en la personne du comte Laski qui avait une grande influence sur le roi. A Londres et à Venise, ils avaient

pu se familiariser à ces rivalités de cour, où gagnaient souvent les plus malins et non les plus vrais. Cette fois, John se félicita doublement d'être associé avec Kelly : grâce à sa faconde et à ses dons de courtisan, ce coquin d'alchimiste pourrait lui être utile. Plût au ciel qu'il ne commît pas quelque bêtise irréparable ! De toute façon, comme l'avait dit le prince Karolyi à Belgrade, il était trop tard pour reculer. L'ange Uriel les attendait à Kesmark, au centre de la Table de jaspe du comte Laski.

Cracovie 10

Au sortir de la chaîne violette des Carpates, nos voyageurs virent enfin apparaître, du sommet d'une colline, la cité des Jagellons dans son cadre royal, une vaste plaine mollement ondulée s'abaissant vers la steppe du côté du levant. Cracovie, que les astrologues placent traditionnellement sous le signe martial du Bélier, était revêtue d'un manteau d'argent, la neige scintillant sous le soleil d'hiver qui jetait des coulées d'or dans le bleu fin du ciel. La lumière était fraîche, limpide, à la fois lumière du Nord et d'Orient. Ils virent, s'inscrivant dans la large boucle de la Vistule, l'antique cité érigeant ses tours sveltes, les étincelantes coupes en bronze vert de ses innombrables églises qui répondent aux flèches de marbre blanc du célèbre couvent des camaldules couronné par de noirs sapins.

Il sembla à John qu'il était déjà venu ici, et que ce rêve de pierre enfoui sous la neige l'attendait depuis toujours. Le prince Laski lui avait dit, avant de le quitter, qu'il serait envoûté par cette cité plus inquiétante encore que Prague, parce que chargée de souvenirs plus lourds. N'avait-il pas

comparé Cracovie à Samarkand, affirmant que, comme la fabuleuse cité orientale, elle était « un paradis à l'ombre des épées » ?

Cette ville, qu'un poète polonais avait comparée à un chevalier teutonique tout cuirassé de métal, semblait figée dans une éternité de fer, de marbre et de pierre. John songea que la reine, volontiers abîmée dans ses songes d'une lointaine Thulé, eût aimé ce mirage aux arêtes coupantes, surgi soudain dans l'air bleu et glacé au détour d'une colline. Cette pensée fut saluée à l'instant par le hurlement d'une meute de loups qui venait de faire irruption dans la plaine, brisant soudainement le silence de cristal qui pesait sur les voyageurs depuis l'apparition de cette vision de rêve. Même Kelly resta silencieux, frissonnant comme une chouette sous son bonnet de fourrure enfoncé jusqu'à ses sourcils blancs de neige.

Le vieux Arnold Karolyi, qui avait guidé les voyageurs de son domaine de Szentélek à Cracovie, leur montra un massif rocheux abrupt qui, à l'angle de la ville, surplombait le fleuve, casqué par des remparts, des bastions, des édifices de mine altière d'un étrange gris bleuté. « C'est le Wavel, leur dit-il avec émotion, le cœur de la vieille Pologne. Il fut fondé vers l'an 60 par Krakus et ses tribus slaves. Cracovie s'appelait alors Krakw. »

Vers l'an 1000, saint Adalbert, apôtre de la Prusse, avait fondé à Cracovie une chapelle et composé le cantique *Bogadoricza*, le plus ancien monument de la langue polonaise. Puis le pape alchimiste Sylvestre II, dit Gerbert, dont John avait étudié les ouvrages à Cambridge, avait doté la ville d'un évêché dont le siège était à la Skalka — la célèbre église Saint-Michel située au pied même du Wavel. Appartenant aux pauliniens, le couvent était situé dans une île, formée par un bras de la Vistule, entourée de terres marécageuses et boisées, dominées par la formidable forteresse du Wavel que les habitants appelaient, à juste titre, « le Hradschin de Cracovie ». En 1241, une invasion tartare s'était abattue sur la ville comme une trombe de fer et de feu. Seuls, l'îlot de Saint-Michel et la forteresse étaient restés inviolés.

La ville n'avait plus changé depuis sa reconstruction par les trois prévôts de la cité des Jagellons, Jetko Stilwojt, Jakob de Neiss et Ditmar Volk, dont deux étaient allemands.

Conduits par Arnold Karolyi qui semblait soucieux, nos voyageurs descendirent de la colline et traversèrent au trot la plaine de neige qui séparait les bois des remparts de la ville. Bientôt ils atteignirent les immenses jardins qui les bordaient, au grand soulagement de leur guide qui craignait les incursions des loups dans la plaine. Chaque hiver, plusieurs dizaines de Cracoviens, leur dit-il, étaient victimes des bêtes affamées qui avaient développé une stratégie d'une rare subtilité, faisant pour ainsi dire le siège de la ville et des bois environnants d'où ils guettaient les allées et venues.

Pour parvenir au Wavel où logeait le roi Etienne Bathory, il leur fallut traverser le quartier juif de Kaziemierz, avec ses trottoirs encombrés par la flânerie sémitique, des hommes surtout, le nez important, la barbe rare, le regard noir, aigu, sous des paupières bordées de rouge, vêtus de la longue lévite élimée et verdie par l'usage, les cordons de coton blanc et bleu rituels dépassant le gilet non moins crasseux et râpé que la culotte, le crâne rasé, hors les tire-bouchons pendant sur les oreilles, et serré dans une calotte recouverte par un énorme tuyau de poêle en poil de lapin hérissé.

John n'éprouvait qu'admiration et respect pour le peuple des rabbins et des kabbalistes, mais Kelly n'en pensait pas de même et, à la vue de cette foule étrange, comme courbée sous le poids d'une fatalité millénaire, il se redressa de plus belle sur son cheval et fendit la foule avec brutalité, se pinçant ostensiblement le nez, avec force jurons et obscénités qui faillirent plus d'une fois exciter les badauds contre lui. Comme John, toujours soucieux de pondération et d'invisibilité, lui rappelait qu'il était en train de fulminer stupidement contre le peuple dont le génie l'avait fait magicien par le truchement de la Kabbale, Kelly répondit en rugissant : « On n'imagine pas un juif à cheval ! » Et, renchérissant sur cette parole juste mais dure, le peu discret personnage ne put s'empêcher de lancer

avec malice : « Maître Dee, savez-vous pourquoi les juifs ont le nez long ? Parce que l'air ne coûte rien. »

Heureusement, la troupe sortit bientôt du ghetto et parvint au beffroi monumental, avec son étendard écarlate et ses guetteurs. A Cracovie, leur confia le vieux Karolyi, les sentences de prison n'excédaient guère « cent ans et un jour ».

John fut frappé par la variété des costumes traditionnels, dans cette ville où l'organisation des corps de métier restait très vivace. Les Polonais étaient souvent appelés les « fous de Dieu », et personne ne savait exactement le nombre d'églises que comptait Cracovie.

Les habitants étaient pour la plupart grands, vigoureux, minces, assez beaux, d'aspect carré, avec les pommettes saillantes, les yeux bleus et les cheveux blonds. Ils portaient non sans lourdeur d'amples culottes bleues dans des bottes, une longue redingote en feutre blanc bordée d'écarlate, un gilet rouge à boutons de cuivre, une haute ceinture en cuir épais clouté de métal, un bonnet de laine ou de peau d'agneau. Les femmes étaient bottées aussi, ce qui donnait à leur démarche une hardiesse robuste, non sans grâce sous la très courte jupe d'indienne à fleurs, ballonnée par plusieurs jupes de mousseline, un fichu de couleur vive noué sous le menton et ne recouvrant, qu'à demi les cheveux très fins, tout luisants de beurre rance ; leur poitrine opulente était moulée dans la veste cracovienne en velours bleu, cramoisi ou violet, à basque taillée, et toute passequillée de jais blanc ou rose, par-dessus une chemise de chanvre brodée en coton rouge ou bleu ; au cou, ces jolies femmes portaient toutes des scapulaires, des médailles bénites et plusieurs rangs de coraux.

Tandis que John comparait avec amusement les couleurs bariolées de leur costume à celles de la Queue de Paon dans l'Œuvre alchimique, Kelly parlait déjà de descendre de cheval pour faire connaissance avec ces accortes Polonaises. Mis en garde par Arnold Karolyi contre la profonde religiosité du peuple, le démon à bonnet de fourrure, qui ressemblait pour l'heure à un Tibétain, bougonna, à l'hilarité générale, qu'« il ne manquait plus ici que des minarets ».

Lorsque les deux familles et leur escorte parvinrent à la presqu'île de Saint-Michel que le crépuscule rendait encore plus mystérieuse, perdue dans les roseaux, ils furent salués par le *hejnal*, une sonnerie voilée et mélancolique de trompettes tournées successivement vers les quatre points cardinaux, dont l'objet était une demande de prière pour les trépassés. Leur guide leur apprit que les Polonais avaient un culte profond pour les morts ; ainsi, ils faisaient des dépenses considérables en enterrements et les différaient longtemps par goût de la magnificence. Selon la coutume, certains seigneurs n'étaient enterrés que cinq à six ans après leur mort, et leur corps déposé dans une chapelle ardente fort coûteuse. Le jour de l'enterrement, on faisait venir des hommes armés comme les anciens chevaliers, qui entraient à cheval dans l'église et, après un court galop sur les dalles de l'allée centrale, allaient rompre leurs lances au pied du cercueil.

La petite troupe passa la nuit au couvent de Saint-Michel, aux pieds de l'écrasante forteresse du Wavel ; le lendemain, John apprit par un message que le roi Etienne Bathory était souffrant et ne pouvait recevoir pour l'instant les deux magiciens. Mais le supérieur du couvent des pauliniens fit savoir aux deux alchimistes qu'en réalité leur pire ennemi en Angleterre, l'archiprotestant Sir Walsingham, ce suppôt du diable, avait miné le terrain en écrivant au roi de Pologne une missive diffamatoire où il le mettait en garde contre les agissements de ces « deux gredins, sorciers et faiseurs d'or de la pire espèce, et qui ont à plusieurs reprises tenté d'envoûter Sa Majesté la Reine ». Du même coup, il portait aussi atteinte à leur protecteur et ami, le comte Laski, catholique et romain s'il en fût. Il était préférable, pour l'instant, de fuir l'atmosphère lourde de Cracovie ; John sentit que la sombre silhouette du Wavel, qui se dressait au-dessus du paradisiaque îlot où ils restèrent deux jours, incarnait toutes les menaces qui planaient sur eux. L'ombre soudain maléfique de ce château qui dominait le paisible couvent n'était-elle pas le symbole même du danger que représente pour l'alchimiste la fréquentation des grands de ce monde ? Il se rappela la recommandation d'Albert le Grand

dans son traité *De alchimia* : « L'alchimiste doit être assez riche pour supporter la dépense exigée par ses travaux. Il doit éviter tout contact avec les princes et les gouvernants. » N'était-ce pas, hélas ! l'infraction à cette règle qui lui avait valu l'exil d'Angleterre, camouflé en voyage officiel par la reine, et, à présent, une insécurité qui, à la première étape importante, augurait mal de la suite du périple philosophal ?

Une brève évocation des anges confirma que le groupe devait quitter Cracovie au plus vite. Ce n'est pas sans quelque secret contentement que John se compara au très prudent abbé Trithème qui, sa vie durant, avait abrité ses recherches derrière les murs du couvent de Spanheim. Le porte-parole d'Ezéchiel conseilla aux deux magiciens d'assister à une messe en l'honneur de « l'Eglise universelle » avant de rejoindre le comte Laski à Kesmark. A la fin de l'évocation apparut l'esprit qui avait dit s'appeler Nalvage. A la question de John « Qui es-tu ? », celui-ci répondit : « Je suis un esprit familier et j'apparaîtrai dans tous les lieux secrets où vous me convoquerez, à la campagne et à la ville, mais spécialement sous les arbres. Le meilleur moment pour me convoquer est lorsque le Soleil entre dans le signe du Bélier, à la fin de mars. » Nalvage leur dit, enfin, que le comte Laski était plus riche qu'ils ne pensaient et qu'il deviendrait bientôt roi de Pologne, car Etienne Bathory était gravement malade.

Une fois encore, John dut remarquer que l'esprit qui avait parlé par la voix de Kelly leur promettait, comme par hasard, tout ce dont ils manquaient à présent. Ce Nalvage était-il une sirène, ou Kelly un sinistre imposteur ? Mais, surtout, le médium n'avait pas craint, dans son inconscience, de déclarer à John que l'esprit avait un œil à demi fermé. Voilà qui signait inéluctablement l'apparition de la marque du Diable, ce qu'un thaumaturge de l'envergure de John Dee n'ignorait pas ! Cette canaille de Kelly ne reculait plus devant aucun moyen pour satisfaire son goût du lucre et de la richesse. N'avait-il pas, un jour, invoqué un esprit pour lui emprunter de l'argent, rabaissant la magie au niveau de la pire dérision ?

John songea que le jour maudit où il avait trouvé dans la salle

de l'Ours Noir l'ex-notaire de Worcester, il avait sous-estimé le Malin. S'imaginait-il alors que, bientôt acculé à la ruine matérielle et morale, il serait contraint de quitter sa chère « Impératrice de la Mer », à la fois sous la forme magnifiée de son pays et de sa grande reine ? Et que, bientôt, la coalition des jaloux et des médiocres de la cour d'Angleterre le poursuivrait partout ? Tel son ancêtre Merlin, il était devenu un Celte errant. Mais le grand barde était alors un vieux sanglier solitaire, tandis que lui, John Dee, descendant du premier prince de Galles, se trouvait peu à peu entraîné sur des chemins douteux par l'alliance avec le saltimbanque Kelly, au point de frôler l'étroite limite qui sépare, pour les mécènes, le protégé du parasite.

En un éclair, il fut tenté, comme il l'avait déjà été à plusieurs reprises, de congédier l'ignoble personnage. Il lui semblait beaucoup plus grave que celui-ci, non content d'être un escroc de cour, tendait de plus en plus à devenir un imposteur spirituel. Nalvage, le famulus, n'offrait-il pas, au dire même de Kelly, une ressemblance inquiétante avec feu le jeune roi Edward VI ? Lors de la séance d'invocation, John avait été saisi de terreur à l'idée que, sous prétexte d'évoquer un ange, Kelly avait évoqué un mort. Cet homme était un monstre qu'il avait sous-estimé ; décidément, c'était bien un envoyé de Satan, « celui qui se met en travers ». N'était-il pas curieux, d'ailleurs, que Nalvage se vantât de découvrir des trésors et d'apparaître sous les arbres, ce qui, selon la tradition islamique, est la marque des djinns ?

Après ces dramatiques péripéties, Edward Kelly ne craignit pas de se rendre aux vêpres avec John, empreint d'une expression d'intense piété : on lui aurait donné le Diable sans confession, songea John, désarmé par l'habileté du comédien. Du reste, il n'eut pas le temps de continuer à s'interroger sur son aide et compagnon. Peu après, le supérieur du couvent vint leur conseiller de fuir le lendemain à l'aube ; le confesseur du roi lui avait dit que, sous l'influence conjuguée des jésuites et de l'astrologue Rudolfini, Etienne Bathory envisageait sérieusement d'emprisonner les deux magiciens. Et, avec une

mimique significative, le brave moine ajouta que la devise préférée du roi était : « Mieux vaut une armée de souris commandée par un lion qu'une armée de lions commandée par une souris. »

Kelly répliqua par un rugissement étouffé qui témoignait bien de son signe astrologique. Lorsque le groupe se remit en route vers Kesmark, le médium ne manqua pas de déclarer qu'il était normal qu'en une époque aussi troublée, et ignorante des lois divines, les juifs errants eussent laissé la place aux « aryens errants ».

Après deux jours de voyage, les hermétistes, leurs familles et leurs domestiques arrivèrent au château de Kesmark, une construction délabrée, grisâtre, qui ressemblait plutôt à un navire à la dérive sur une mer de terre. Laski se précipita vers les deux magiciens avec une hâte qui les effraya, soucieux surtout de savoir s'il deviendrait bientôt le roi de Pologne.

Le soir même, malgré la fatigue accumulée, John et Edward eurent à organiser une séance de convocation des anges. Cette soirée mémorable allait, hélas ! confirmer à John que les anges étaient bien des démons, des djinns ou des sirènes, dont Kelly n'était guère que l'agent docile et inconscient.

Il s'avéra dès ce premier jour que le comte Laski était surtout un intrigant politique, ami et complice de Maximilien d'Autriche, prince de Siradz et palatin de Sandomir. Avidé de pouvoir et d'argent, il ne risquait guère d'améliorer la fâcheuse tendance de Kelly à prendre l'ombre du soleil pour la lumière, les démons pour des anges. John se dit qu'il avait simplement l'intention d'emprunter aux entités un peu plus de cinq livres, conformément à son rang princier. L'escroquerie spirituelle n'en serait que plus grave.

Avant la séance d'évocation, le comte pria le maître de Mortlake de soumettre trois questions aux esprits : *De vita Stephani Regis Poloniae quid dicere possit ? An successor eius erit Albertus Laski, ex domo Austryaе ? An Albertus Laski Palatina Siradiensis habebit regnum Moldaviae ?*

Confronté à la mesquinerie de ces questions, toutes de bassesse mondaine et d'arrivisme balkanique, John prit conscience de

la déchéance où l'avait amené la frénésie satanique du génial médium aux oreilles coupées : sa conjonction de Jupiter, Mars et Uranus dans le signe de la Balance, au carré de la Lune en Capricorne, était comme l'image d'un cheval fou tirant un vaisseau ensablé dans les méandres de l'ambition personnelle. Comment ne pas savoir que les véritables anges ne sauraient se fourvoyer dans de telles impostures, et qu'au bout de la course folle, où Kelly incarnait assurément l'élément moteur, il y avait l'abîme ? Cela, John l'avait toujours su. Mais, à présent, il avait appris la peur. Peur de l'insondable, de l'enlèvement, de la perte irrémédiable. Il s'était compromis avec les puissances du dehors, les agents du chaos et de la contrefaçon : comment croire qu'un monstre avide de pouvoir et d'argent fût capable d'invoquer des anges ? O aveuglement d'un mage orgueilleux qui n'avait pas su comprendre, en leur temps, les avertissements prophétiques d'un Guillaume Postel ! Vanité insensée d'un magicien ignorant des lois divines qui voudrait convoquer les émissaires de Dieu dans son cabinet d'illusion, au moyen de quelques colifichets et de quelques formules magiques, ultimes reflets d'une thaumaturgie égarée dans les millénaires ! Qu'est-ce que l'homme de notre temps, se dit John, comparé aux géants de l'Atlantide engloutie, magiciens de naissance et témoins parfaits de Dieu sur la terre ? Une larve, avec des yeux, peut-être, mais ils sont aveuglés par la lumière noire, la lumière de Lucifer, celui qui commet le péché d'orgueil (le *shirk* islamique, ou l'association du nom de Dieu avec des éléments secondaires) : ainsi avait parlé Guillaume Postel, en cette nuit où ils déambulèrent le long des berges d'un fleuve qui n'était peut-être que le Léthé... Le Léthé aux pétales de fer... Les fleurs de fer... Forêts et mots de fer dans les orgues...

John fut tiré de sa somnolence mystique par l'arrivée de Kelly et du comte Laski, vêtu de velours pourpre, qui conversaient bruyamment.

On passa dans l'oratoire que le comte avait fait préparer spécialement pour ses hôtes. La Pierre de Révélation, ou Refuge mystique, fut extraite de son étui garni d'or, couvert d'un voile

blanc, destiné à la protéger des mauvaises influences. Au début de leurs expériences, John avait affirmé à Kelly que les mauvais esprits ne pouvaient se manifester à l'intérieur du Cristal, mais, depuis, il avait dû admettre que certains démons avaient la maîtrise des miroirs. L'abbé Trithème n'avait-il pas affirmé que les miroirs étaient « la porte vers une infinité de fausses portes qui ne mènent à rien », sinon à la désintégration finale ? Les gens heureux n'ont pas d'histoire et n'ont pas de miroir : étant au centre d'eux-mêmes, comment pourraient-ils s'intéresser au reflet d'un reflet, ce qui, assurément, est aux antipodes de la quête vers le « secret du secret » ?

Un jour, certain démon était apparu sous la forme d'un molosse noir : John avait immédiatement identifié ce sagouin, qui avait fort occupé le dénommé Faust, un petit magicien de troisième ordre, qui, à n'en pas douter, allait occuper nombre de poux aristotéliens pendant des siècles...

On plaça la Pierre mystique au centre de la table d'Alliance, sur le « Sceau de Dieu ». Le comte avait fait fabriquer cette table de jaspe expressément en l'honneur des deux magiciens. Les pierres les plus précieuses y étaient représentées, en accord avec les lois universelles de la thaumaturgie qui unit en une seule discipline l'alchimie, l'astrologie et la magie : ainsi, le ciel de Saturne est la forme la plus sublimée de l'or, exaltée au dix-neuvième degré du Bélier, qui est le comble de l'exaltation du Soleil, le Soleil, qui brûle tous les déchets, qui brûle jusqu'à lui-même : dans les sphères ultimes, il n'y a plus de différence entre le feu et l'eau. Un principe supérieur les unit en une symbiose qui est la clef de la surnature : union androgynique et primordiale, noces chymiques de l'homme et de la femme...

Avec cette Table, il y avait tout un mobilier sacré : une couverture blanche en lin, un couvercle, un candélabre, des cierges de cire allumés, des coussins brodés de croix rouges en hommage à ces Templiers dont l'extermination avait préfiguré la fin des temps.

Exceptés les initiés, personne ne pouvait pénétrer dans l'oratoire. Membre de la Voarchadumia aux côtés du prince

Karolyi, le prince Laski y fut admis avec les deux thaumaturges.

John avait conscience de l'importance capitale de cette séance, moins par sa teneur que par l'épreuve de force qu'elle masquait.

Les esprits commencèrent par proférer des paroles barbares, puis rendirent des oracles ambigus ; ils enseignèrent des mystères du gouvernement macrocosmique partagé entre douze anges, puis firent des révélations sur les diverses espèces d'esprits qui habitent les trente régions de l'air.

Ensuite, ils exposèrent aux évocateurs le livre d'Enoch, ou Idris, selon la tradition islamique.

John Dee, Edward Kelly et Laski accomplirent cette cérémonie dans le plus grand secret, de crainte qu'elle ne parvînt aux oreilles du roi ; mais l'esprit Gabriel leur promit solennellement que rien ne transpirerait au-dehors.

Les bons esprits leur affirmèrent plusieurs fois qu'ils étaient les bons anges, messagers et ministres de Dieu. Uriel leur jura, par le Saint Nom de Dieu, qu'il était bien le vrai Uriel, lumière et serviteur de Dieu ; il affirma à John et à Edward qu'ils étaient des prophètes sanctifiés en vue de l'avènement de Dieu, que tout ce qui leur avait été communiqué arriverait infailliblement. Raphaël leur affirma que tant que dureraient le ciel et la terre, le souvenir de ces séances thaumaturgiques subsisterait. Gabriel leur dit que la doctrine qu'il leur révélait avait été donnée pour toutes les nations jusqu'à la fin du monde.

A cet instant de la séance magique, John Dee se remémora cette parole de saint Ignace de Loyola : « C'est le propre de l'ange mauvais, lorsqu'il se transforme en ange de lumière, d'entrer d'abord dans les sentiments de l'âme pieuse, et de finir par lui inspirer les siens propres. Ainsi, il commence par suggérer à cette âme des pensées bonnes et saintes, conformes à ses dispositions vertueuses ; mais bientôt, peu à peu, il tâche de l'attirer dans ses pièges secrets et de la faire consentir à ses coupables desseins. Dieu est infiniment proche de l'homme, mais celui-ci est infiniment loin de Dieu. »

Ensuite, les esprits apprirent à John Dee qu'il y a trente régions de l'air, entre le feu et la terre, qu'elles sont habitées par les esprits, que l'univers entier, enfin, est soumis à douze anges commandant autant de légions. Le sérieux et la véracité de cette évocation redonnèrent courage à l'enchanteur désenchanté : les anges semblaient alterner volontairement les révélations grandioses et les prétentions les plus grotesques : fallait-il en accuser Kelly, son tempérament cyclothymique, sujet à des dépressions et des exaltations successives, ou plutôt l'humour métaphysique d'entités qui n'avaient que faire de l'orgueil luciférien de deux magiciens plus avides de gloire que de vérité ?

Comme pour éprouver la foi renaissante des thaumaturges, l'ange Jubanladec leur ordonna, au terme de la séance, et sous peine des pires calamités « dans ce monde et dans l'autre », de jeter au feu les vingt-huit manuscrits où John avait relaté de sa propre main l'histoire des révélations depuis le commencement. L'émule de Merlin s'exécuta, la mort dans l'âme.

Alors, l'ange Gabriel prédit de nouveau au comte Laski qu'il deviendrait roi de Pologne et irait évangéliser les Turcs. Edward Kelly, au bord de la transe, déclara aux deux témoins médusés que Gabriel avait saisi un glaive, qu'il le brandissait dans les nuées, dessinant une croix dont il était le centre. Avant de disparaître, l'Ange proclama : « Je vous dis que la fin de toute chose est proche. Mais, à vous, vos péchés seront pardonnés, parce que vous êtes de vrais catholiques. Demain, vous verrez que Dieu est avec vous. »

Enthousiasmés par cette déclaration, les trois hommes se réunirent à nouveau le lendemain au soir pour procéder à une évocation : un esprit inconnu, qui s'exprimait en latin et avait pris la forme d'un jardinier travaillant une vigne voisine, les pria de se rendre dans cette vigne. Ce qu'ils firent. A la tombée de la nuit, ils découvrirent sous un amandier trois des livres brûlés la veille, auxquels étaient joints, ô merveille ! le *Livre d'Enoch*, les quarante clefs angéliques — écrites dans le langage des anges et traduites en anglais —, ainsi que le *Livre de l'Aide, de la Victoire et de la Science terrestre*, et le

livre de la *Collection des trente Firmaments*, que John avait cherchés en vain dans toutes les bibliothèques d'Europe !

Après un moment de stupeur, les trois hommes se jetèrent à genoux pour remercier Dieu de ce miracle ; c'est avec une joie sans bornes que les magiciens saluèrent cette première manifestation divine tangible, après tant d'errances et de vains efforts.

Malgré son aspect peu engageant, le château de Kesmark semblait porter chance aux deux envoyés de la reine : quelques jours plus tard, un nouveau prodige eut lieu, si extraordinaire qu'il effraya même quelque peu le comte Laski, catholique sévère, peu enclin à accepter les phénomènes spectaculaires. Lors d'une des séances désormais quotidiennes dans l'oratoire, le Cristal magique s'éleva dans les airs avec sa garniture et disparut. Le lendemain, John et Edward, se promenant dans le jardin, virent deux apparences d'hommes qui se battaient à l'épée, l'un d'eux priant l'autre de « faire ce qui lui avait été commandé », c'est-à-dire de rendre le Cristal et de le placer au chevet de Jane Dee. John se rendit en toute hâte dans la chambre de sa femme, qui était malade, et trouva le Cristal sous son oreiller. Au lit depuis une semaine, Jane se leva le jour même, mais elle eut peur de cette nouvelle manifestation de l'Invisible. Une conversation à ce sujet avec le comte Laski, qui commençait à croire que les deux magiciens étaient le jouet du Diable, ne fit qu'accroître son inquiétude : il lui semblait, à présent, que le remède à tous les maux qu'ils avaient endurés était pire que le mal, puisque le secours provenait des puissances infernales. Jane s'en ouvrit à son mari, qui la rassura en lui citant la fameuse maxime de la Table d'Emeraude : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. »

En dehors de ces promesses mirifiques et de ces phénomènes trop pittoresques, les magiciens n'avaient guère progressé dans l'Œuvre alchimique : la poudre de projection avait diminué de moitié et, au contraire, une partie du matériel avait été détruite lors d'une explosion due à une erreur de Kelly. Les déclarations des esprits relatives au magistère étaient des plus vagues, et souvent déformées par l'imagination dévoyée du

médium qui persistait à confondre la quête de la Pierre philosophale avec celle de l'or matériel.

Dans une lettre envoyée de Venise, Guillaume Postel adjura John de cesser cette aventure qu'il nommait « une course à l'abîme » et le supplia de rentrer en Angleterre en abandonnant Kelly aux forces démoniaques qu'il avait déchaînées. Et le maître en sciences orientales, le grand kabbaliste fidèle ami de John, ajouta cette terrible phrase : « Votre infernal associé entend bien la Table d'Emeraude, mais à l'envers : pour lui, nul doute que ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. Nous verrons bien où le mènera cette montée dans l'abîme de Typhon. Mais vous, mon cher et grand ami, je vous en conjure : quittez-le pendant qu'il en est encore temps. »

Comme pour donner raison aux avertissements de cet esprit prophétique qui avait toujours animé Guillaume Postel, les événements se précipitèrent à nouveau. Bien que les deux mages et leurs familles eussent réduit leur train de vie jusqu'à ne plus vivre que très parcimonieusement, il s'avéra bientôt que le comte Laski, couvert de dettes, ne pouvait plus les héberger, d'autant que leur quête, malgré, ou, qui sait, à cause de certaines manifestations « miraculeuses », lui semblait de plus en plus illusoire et stérile. Enfin, une missive menaçante envoyée par le roi Etienne, qui se portait mieux que jamais, menaçait le comte d'excommunication et de dépossession de ses terres s'il persistait à entretenir ces deux suppôts du Diable. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase et qui donna à cet homme faible et ambitieux la force de prendre une décision énergique. Les esprits vinrent curieusement à son aide en conseillant aux magiciens d'écrire à l'empereur Rodolphe de Habsbourg, dont l'érudition hermétique était immense.

Après avoir lu la lettre du roi Bathory, John et Edward n'hésitèrent plus à quitter Kesmark. Le comte leur donna une lettre de recommandation pour l'empereur, les assurant de sa bienveillance envers tous les disciples d'Hermès : n'avait-il pas reçu dans sa brillante cour les plus grands esprits du siècle, magiciens, astronomes, navigateurs, peintres, musiciens et

surtout alchimistes ? Il lui fallut encore s'endetter pour prêter aux deux mages une somme qui leur permettrait d'atteindre Prague, distante d'une centaine de lieues, et mettre à leur disposition quelques lansquenets pour les escorter sur des chemins peu sûrs.

On était heureusement au cœur de l'été, et le petit groupe entra à Prague le 9 août 1584, sous un soleil radieux qui faisait honneur au signe du Lion.

Dès son arrivée, John rendit visite à l'ambassadeur d'Espagne, Guillaume de Saint-Clément, dont il avait jadis captivé l'amitié à Mortlake ; il lui révéla les secrets des apparitions angéliques dans la « Pierre de Révélation », lui montra le récit des évocations écrit de sa main et lui confia des lettres de supplication, ainsi que l'opuscule de la *Monade*, dédié jadis au père de Rodolphe, Maximilien de Habsbourg, maître secret de la Voarchadumia...

Selon son habitude, John lui demanda aussi les données du thème natal de l'empereur, afin de dresser son horoscope : coutume honorifique qui lui permettait, en même temps, de connaître l'être profond d'un personnage avant de le rencontrer. Il eut d'ailleurs, au vu de la carte du ciel de celui qu'on appelait volontiers l'« Hermès allemand », l'occasion de se féliciter de cette précaution à double tranchant : Rodolphe II s'avérait être un homme tourmenté, ambigu, en proie à des contradictions qui n'étaient peut-être pas dénuées de tout lien avec la folie. La conjonction du Soleil et de Jupiter dans le signe du Lion, en Maison VII, aurait été fort bénéfique si elle n'avait été en opposition à l'Ascendant en Verseau et en carré avec Neptune : l'empereur était, à n'en pas douter, tiraillé entre son destin de roi et sa passion pour les sciences secrètes ; de plus, le carré avec Neptune révélait une tendance aux associations avec des personnages douteux et, plus généralement, aux lubies, aux combinaisons frauduleuses et aux illusions : affligeant à la fois le Soleil et l'Ascendant, Neptune ne pouvait que jouer un rôle négatif dans cet horoscope d'écorché vif, où ne manquait pourtant pas la grandeur d'un Jupiter exalté dans le signe royal et impérial du Lion. N'assurait-on

pas que Rodolphe aimait cet animal au point d'en avoir un, vivant, dans ses appartements du Hradschin ? Fantastique, tourmenté, il oscillait entre la plus exquise douceur et les caprices les plus néroniens, menaçant ses domestiques de les jeter en pâture à ses fauves parce qu'ils avaient omis de lui apporter un habit ou de se cacher le visage avant d'entrer. En outre, la Lune en Cancer, en trigone avec Saturne en Poissons, le rendait rêveur et mélancolique, enclin à l'isolement, à la tristesse, au dialogue solitaire avec l'Invisible, en même temps que porté vers les sciences occultes ; enfin, Neptune, défavorable au Soleil, donc à ses fonctions d'apparat, aspectait favorablement ces deux dernières planètes, donnant à la rêverie l'inspiration géniale qui avait permis à ce roi timide et misanthrope de devenir un véritable monarque dans l'ordre hermétique. Mercure et Vénus conjoints dans le signe du Cancer, à douze degrés de la Lune, lui conféraient le goût des arts, un esprit fantasque et capricieux, mais volontiers bonhomme. La face négative de ce roi, écartelé entre le pouvoir et la connaissance, résidait certainement dans son despotisme féroce attaché aux plus infimes détails et se déchaînant aux moments les plus inattendus, comme un raz de marée surgi d'une lampe d'Aladin. Le lion timide et fantasque se métamorphosait alors en un monstre d'une espèce inconnue, que l'entourage de l'empereur appelait plaisamment, et comme pour exorciser la terreur qu'il faisait régner, « le Lion de mer ailé ».

C'est ce Lion de mer ailé que John appelait, dans sa longue lettre de supplication, « l'Empereur philosophal ».

L'ayant lue, Rodolphe de Habsbourg ordonna de faire venir le Gallois au Hradschin, afin d'entendre ses révélations, et ceci malgré le conseil défavorable d'un jésuite du nom de Francesco Pucci.

Après avoir traversé une infinité de cours et de pièces immenses, John et Edward arrivèrent dans une antichambre où veillait un énorme lion attaché à une chaîne ; flatté de rencontrer pour la première fois l'animal qui avait donné son nom à son signe astrologique, Kelly voulut s'approcher du fauve, mais un rugissement venu du fond des âges le fit reculer,

soudain blafard. « Le Lion rouge veille à l'orée des mystères, lui dit John en riant. Allons, maître Kelly, c'est l'enfance de l'art en alchimie. » Ils furent introduits dans l'appartement privé de l'empereur par son premier valet de chambre, Octavio Spinola. On ferma tout soigneusement pour éviter les indiscretions.

L'empereur Rodolphe était un homme de petite taille, mais d'aspect fier, aux gestes agiles. Son visage était très pâle sous des cheveux blonds et frisés. La lèvre inférieure proéminente portait la marque de sa dynastie. Son attitude était à la fois sévère et renfermée, cachant mal une extrême timidité. On eût dit qu'il dissimulait quelque « terreur sans objet » : l'ambassadeur d'Espagne avait prévenu les deux magiciens que l'empereur ne riait presque jamais et détestait les plaisanteries. Il avait pratiqué intensivement la chasse, mais, à trente-deux ans, sortait déjà de moins en moins, se calfeutrant au fond de ses appartements, loin des affaires de l'Etat qu'il abandonnait progressivement : un astrologue lui avait prédit qu'il mourrait comme Henri III, assassiné par un moine, ce qui, du moins, avait donné un point d'appui à ses terreurs irraisonnées, à son angoisse diffuse. Ses valets de chambre l'avaient vu, la nuit, pleurer comme un enfant, assis sur le bord de son lit, terrorisé par les forces obscures qui l'habitaient et dont il se croyait entouré.

Le cabinet privé de Rodolphe était un véritable musée noir, auprès duquel celui de John, à Mortlake, faisait figure de cellule monastique : c'était un enchevêtrement inquiétant de statues étranges, de figures mécaniques décharnées, de tableaux, de bijoux, de mosaïques, de cristaux de toutes formes et de toutes couleurs, de draperies de velours pourpre. Un aigle empaillé dominait la pièce, au-dessus d'une gigantesque sphère armillaire en cuivre rouge. Sur une armoire de style magyar cohabitaient des fioles de poison, des belettes empaillées et des polyèdres aux excroissances les plus baroques. Enfin, à côté du fauteuil impérial, trônait sur son perchoir un magnifique grand-duc aux yeux jaunes, vivant celui-là, et qui semblait imiter tous les mouvements de tête de son maître.

L'ensemble donnait une impression d'obscurité et de folie, d'où émergeaient quelques luisances cristallines : une folie ordonnée et architecturale, se dit John, la plus redoutable qui soit... Ce roi qui n'avait jamais cru à la royauté avait-il trouvé sa voie dans cette « architecture perverse » qu'il se flattait d'avoir inventée ? N'était-il pas troublant que sa trajectoire à lui, John Dee, baronet de Gladhill, croisât celle de l'« Empereur philosophal », mécène des plus grands hermétistes, mais aussi jeune homme déjà aigri et fantasmagorique, au moment où lui-même était peut-être le plus proche de sa perdition ? Mais qu'importe, il était trop tard, à présent, pour revenir en arrière ; John Dee et Edward Kelly n'avaient laissé derrière eux qu'illusions perdues et désespérance, ce qui s'avérerait peut-être un gain pour leurs involontaires victimes. Depuis l'abandon de Mortlake, ils n'avançaient plus que sur des terres brûlées : le fussent-elles par le soufre, comme le prétendaient leurs ennemis dans toutes les cours et universités d'Europe, ce n'en était pas moins le feu qui les poussait en avant, d'un château à l'autre.

L'empereur au hibou les accueillit avec une douceur et une gentillesse rares chez un personnage d'aussi haute lignée : d'emblée, il fut visible qu'Edward Kelly lui déplaisait par son habillement tapageur autant que par sa faconde vaniteuse. Et lorsque l'illustre coquin eut aggravé son cas en faisant une plaisanterie d'un niveau fort médiocre sur le ton cauteleux des conseillers royaux, le pudique Hermès impérial se détourna de lui avec un mépris qui fit regretter à John de n'être pas venu seul : on ne confronte pas impunément un lion de foire ou de salon avec un Lion céleste, se dit-il.

Kelly, conscient de sa maladresse, se tint coi, regardant fixement le grand-duc qui semblait le juger encore plus durement que son maître. Ce fut l'occasion pour l'auteur de *la Monade hiéroglyphique*, chère au père de Rodolphe, de placer le discours qu'il avait mûrement préparé :

« O sapientissime fils du grand Maximilien, j'ai dépensé quarante ans de ma vie, dans ma patrie et à l'étranger, à de pénibles études sur la science et la sagesse ; dans mes voyages,

dans mon commerce avec les savants, dans mes lectures qui m'ont rendu à demi aveugle, je n'ai pu trouver la Vérité que je cherchais ardemment depuis des lustres ; alors je me suis tourné vers Dieu, source de toute sagesse, et l'ai supplié par mes prières continuelles de daigner m'éclairer d'un rayon de sagesse pour me permettre de pénétrer dans la nature des choses pour sa plus grande gloire. Enfin, Dieu a répondu à mon appel, comme il le fit pour tant de prophètes et de sages, bénis soient leurs noms. Depuis trois ans, Dieu m'envoie ses anges pour m'enseigner la science des mystères célestes, par l'intermédiaire d'un cristal noir d'une belle vertu, ou Refuge mystique, d'un tel prix qu'il vaut à lui seul plus que tous les trésors réunis, et où se reflètent des apparitions angéliques qui me parlent par l'intermédiaire de sir Kelly. Je fais serment par le saint nom de Dieu que c'est par son ordre que je suis maintenant en votre auguste présence, afin d'accomplir la mission sacrée qui m'a été confiée. Bien que l'Ange du Seigneur blâme votre Sérénissime Seigneurie pour ses péchés, celle-ci peut triompher si elle écoute les avis du messenger céleste ; mais permettez à cet humble messenger de vous dire, ô sapientissime empereur philosophal, que dans le cas contraire Dieu mettrait le pied sur votre poitrine et vous précipiterait en bas du trône ; que si, au contraire, l'empereur voulait revenir sur ses erreurs passées et se tourner vers Dieu, sa puissance deviendrait la plus grande et la plus glorieuse qu'on vît jamais dans le monde, qu'il ferait prisonnier le Diable en la personne du Grand Turc, et qu'Alexandre lui-même pâlirait auprès de son étoile, pareille à Régulus et à Sirius, conjointe à Vénus dans sa carte du Ciel signée des dieux. J'ajoute enfin, ô noble seigneur, que j'ai accompli cette mission sur l'ordre spécial de Dieu et non par ambition ou recherche des honneurs, que je suis sain d'esprit et que je ne suis pas la victime de vaines illusions ; enfin, si j'ai dit quelque chose d'autre que ce qui m'a été ordonné par les anges dans les dernières séances d'invocation, je renonce en ce moment même au salut éternel. »

L'œil mi-amusé mi-irrité, mais virant au noir chaque fois

qu'il se tournait vers Kelly, l'empereur avait écouté avec patience ce flux de paroles. Il répondit qu'il n'était pas incrédule, qu'il pensait que John Dee lui voulait du bien et qu'il n'était pas besoin de si nombreuses génuflexions ; mais que ses menaces étaient pernicieuses, et qu'il ne conseillait pas à un « fils de Gallois » de les réitérer. Car, ajouta-t-il, « ses fauves n'avaient encore jamais goûté de l'Anglais ».

C'est en un latin parfait que Rodolphe avait répondu au discours que John avait tenu en anglais. L'empereur, en effet, parlait couramment l'allemand, l'espagnol, le français, le bohémien et plusieurs dialectes balkaniques. Bien que comprenant parfaitement l'anglais, il répugnait à le parler, car il détestait cette langue qu'il disait assez bonne « pour des pirates et des tailleurs ». Du reste, il avait tout aussi en horreur l'Angleterre et ses habitants, où il s'était juré de ne jamais aller, et ce n'était peut-être qu'à son ascendance galloise et à sa qualité de magicien, astrologue et alchimiste renommé que John devait d'avoir été admis au Hradschin. Tout cela, l'empereur le dit d'un ton mi-aigre mi-ironique, qui acheva de plonger Kelly dans le plus profond mutisme : une fois de plus, le lion noble et généreux s'était transformé en fouine apeurée. Le moindre battement de cils du monarque semblait le faire sursauter ; pour la première fois peut-être depuis son association avec John, il prenait conscience que leurs vies étaient en jeu.

Quant à John, ranimé par ces paroles presque bienveillantes — n'était la menace d'inaugurer le premier repas de viande anglaise des lions et tigres impériaux —, il s'enhardit jusqu'à proposer au jeune et déjà vieux félin de lui montrer l'histoire de toutes les séances magiques depuis Cracovie, avec les révélations des anges ; enfin, si l'empereur le désirait, il le conviait à assister à l'une de ces saintes apparitions. Rodolphe répondit qu'ils reparleraient plus tard de ces choses graves et qu'il avait d'abord voulu se rendre compte si les deux Anglais n'étaient pas de vulgaires souffleurs.

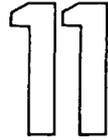
Peu à peu, le jeune souverain fantasque et capricieux avait fait place à un homme d'Etat : au terme de cette première entrevue, les deux magiciens virent se dresser un instant une

authentique figure de monarque impérial, un digne descendant des Habsbourg : il leur dit qu'en attendant leur prochaine entrevue ils pouvaient se regarder comme jouissant de sa bienveillance et de ses bonnes grâces. La prochaine fois, leur dit-il, il leur montrerait sa *Wunderkammer*, son « cabinet de curiosités » (il avait employé le mot allemand), et il espérait que ses nouveaux protégés sauraient l'étonner à leur tour.

Puis il se renfrogna et redevint, avec une rapidité qui acheva d'effrayer Kelly, un hermétiste vacillant, hanté par l'Invisible ; son regard devint flou, sa bouche se figea en un sourire sardonique. On eût dit qu'il était devenu un Autre. John songea, en un éclair, que Saturne dans le signe des Poissons, si marquant dans l'horoscope impérial, était comme une citadelle de plomb sous la mer. Et la Lune dans le signe du Cancer était comme une barque sur un lac, au clair de lune. Le Lion jupitérien, empereur du Feu, avait été réinvesti par les puissances de l'Eau. Comment finirait le combat entre les Sirènes et le Centaure ? Il se rappela que l'entourage immédiat de ce roi hermétique l'appelait *le Lion de mer ailé* : animal fabuleux, issu d'un accouplement inouï.

Prenant congé — avec Kelly métamorphosé, quant à lui, en lion à tête de méduse —, John entendit comme en un rêve brumeux et neptunien la voix de l'empereur qui disait : « Je retourne à mes fantômes. »

*Le Lion
de mer ailé*



« **I**L faut se garder d'un optimisme chimérique autant que du désespoir, car le premier est contraire à la réalité éphémère du monde que nous vivons, et le second, à la réalité éternelle que nous portons déjà en nous-mêmes et qui seule rend intelligible notre condition humaine et terrestre. »

En relisant ces lignes de son maître Cornelius Agrippa, John Dee eut conscience de consacrer un fragile équilibre après des mois d'errance entre le désespoir et l'espoir le plus fou. Certes, il était loin d'avoir trouvé la Pierre philosophale, mais, après tout, il était, au moins pour un temps, l'hôte et le protégé du plus grand mécène de son temps : ne fallait-il pas voir là un signe que, parmi les récifs les plus perfides, il avait réussi à se frayer un chenal, atteignant le cœur du Royaume au moment où le Vaisseau des sages semblait être le plus proche de sa perdition ? Plus que jamais il se trouvait acculé dans une situation inextricable, contraint de faire ses preuves ou de subir les foudres du plus grand monarque occidental : mais cela même n'était-il pas la preuve d'un destin d'élection ? Cette errance sans fin, déclenchée par l'irruption du démo-

niaque Kelly dans son existence paisible, valait certes mieux que la dérisoire survie de petits magiciens de « basse-cour », accrochés à leur seigneur comme un mollusque à un rocher. Au fond, il fallait bien en revenir aux maximes simplistes du peuple, comme celle affirmant que « qui cherche trouve », ou encore, « il faut se perdre pour se trouver ». Certes, John Dee, descendant de Merlin l'Enchanteur et de Roderick le Grand, n'avait pas trouvé son île pour la bonne raison qu'elle n'était pas de ce monde, tandis que tant de médiocres avaient trouvé leur fromage comme des souris qui cherchent leur trou : ceux-là préféraient continuer à « faire semblant » plutôt que de rompre les amarres avec les cadavres auxquels ils ne croyaient plus. John avait toujours été conscient du rôle démoniaque d'Edward Kelly dans son existence ; à l'instant même où il avait aperçu la silhouette du médium dans le hall de Mortlake, il avait su qui il était : le notaire aux oreilles coupées lui tournait le dos lorsqu'il avait pénétré dans la salle de l'Ours Noir : point n'était besoin d'être un grand initié pour identifier l'ennemi, le Dragon — mais, aussi, celui qu'il fallait nécessairement affronter pour avancer sur la Voie dont on ne revient pas.

John savait aussi que le véritable jeu d'échecs avec l'Ange commencerait lorsqu'il en aurait terminé avec le Démon. Pour l'heure, celui-ci paraissait grotesquement dans l'antichambre du cabinet de curiosités d'un empereur au sang déchu. L'univers poétique et magique du malheureux Rodolphe n'était rien d'autre, au fond, qu'un enfer paradisiaque, ou encore un paradis infernal : il annonçait quelque chose que, déjà, John Dee voyait venir, une prolifération de formes vides, de recherches stériles, un art coupé de tout lien avec le ciel et avec la terre : un art pour l'art, une des multiples ruses de Lucifer...

Avant de revoir Rodolphe pour visiter son cabinet de curiosités que le terme germanique de *Wunderkammer* rendait tellement mieux (« chambre des prodiges »), John ne manqua point de faire des comparaisons fort instructives entre les horoscopes des quatre personnages qui lui tenaient le plus à

cœur : Elisabeth d'Angleterre, Rodolphe de Habsbourg, Edward Kelly et lui-même. La dominante neptunienne s'y affirmait comme un cortège de dauphins sur une mer de feu glacé : le carré du Soleil à Neptune de Rodolphe se superposait exactement à celui de Kelly : mêmes égarements, mêmes illusions, mais ce que l'empereur devait à sa naïveté foncière, le médium satanique le devait à sa malignité. Au tréfonds des choses, les deux illusions se rejoignaient, la face d'ombre de l'un étant la face de lumière de l'autre, complémentaires et enfin rassemblées en une commune bêtise métaphysique qui est la marque même du Diable, celui qui ne connaît pas l'Unité...

Quant à John, son Saturne dans le signe des Poissons, non loin de Neptune dans le même signe, était exactement conjoint au Neptune de l'Impératrice des Mers, tandis que le Saturne en Cancer d'Elisabeth, citadelle de plomb dans un lac et non plus dans la mer, formait un magnifique trigone avec son Neptune en Poissons. La convergence de valeurs neptuniennes et saturniennes en signes aquatiques n'était que trop évidente : la quête commune n'était-elle pas celle de la mythique Thulé, pôle de la Tradition primordiale ou *Qutb* islamique, en un vaisseau mystique dont John était, envers et contre tous, le capitaine ? Au grand Guillaume Postel avait échu le rôle de guide et d'arbitre suprême de cette quête désespérée du centre du monde. Quant au malheureux Rodolphe de Habsbourg, il n'était guère qu'un royal compare, homme de paille traversé, au sein de sa démence précoce, par de foudroyants éclairs qui illuminaient le paysage : il fallait bien qu'en cette fin d'ère les marionnettes du pouvoir possédassent encore, en plus de la richesse, quelque lucidité sur l'origine supra-humaine de leur fonction dans ce monde.

Curieusement, l'opposition du Soleil à Neptune dans l'horoscope natal d'Elisabeth faisait écho au carré des mêmes planètes chez Rodolphe et Edward Kelly : présence obsédante de l'illusion, des chimères, de la quête impossible. Il n'était pas jusqu'à l'opposition analogue de Vénus à Neptune dans la carte du ciel de John qui ne confirmât la teinture maléfique de

la planète des lointains et du songe dans ce grandiose carré d'as. L'implacable machinerie du destin semblait avoir ourdi depuis toujours cet étrange complot contre la rigueur saturnienne, cette errance éperdue, sur des flots déchaînés, vers un but inconnu et pourtant entrevu maintes fois dans de folles visions jamais formulées, mais senties unanimement par les quatre personnages : un indéchiffrable polyèdre avait cristallisé l'union mystique de quatre voyants aveugles et sourds dans un voyage commun vers un pays qui n'existait pas ; et, pourtant, une certitude intérieure leur disait qu'ils y aboutiraient un jour. Dans ses cahiers de jeunesse, John n'avait-il pas noté cette phrase sibylline : « Nous venons d'un pays qui n'existe pas encore. Notre guide est l'Etoile polaire. »

John n'ignorait pas que seuls sa reine et lui n'avaient jamais « perdu le Nord ». L'empereur Rodolphe et Kelly s'étaient éloignés à jamais du pôle, égarés par des mirages complémentaires : l'un, les fantasmes et les boursouffures d'un art coupé de toute racine religieuse, les drogues d'un esprit dépourvu de rigueur ; l'autre, la recherche facile et toujours plus effrénée des plaisirs mondains, le satanisme dans sa forme la plus primaire. De toute éternité, il était inscrit dans les astres que la reine d'Engelland et ses « yeux » resteraient de glace au cœur de la fournaise.

Parvenu à ce point de sa méditation, John se rappela ce proverbe chinois, dont Guillaume Postel avait fait sa devise : « L'homme sage attend le cadavre de son ennemi au bord de la rivière. »

Combien de cadavres trouverait-il, s'il revenait un jour dans sa demeure de Mortlake, dans les sables de la rivière Dee ?

A Prague, John logeait avec sa suite — Kelly et leurs deux familles — chez le docteur Thaddeus von Hajek, médecin de la cour et alchimiste. La vieille maison se trouvait près de l'hôtel de ville et de la tour de l'Horloge, qu'on aurait crue bâtie par des dieux espiègles pour symboliser la dérision du temps humain. John et Kelly avait été rejoints par Thomas Kelly, frère d'Eward, et son ami Edmond Hilton, un homme

vulgaire et débauché. Les nouveaux arrivants ne purent leur apprendre grand-chose sur les derniers événements de Londres, sinon qu'un nommé William Shakespeare, qui avait fondé la « Troupe des Comédiens de la Reine », était la nouvelle coqueluche de la cour ; mais on disait que la reine ne l'aimait pas et qu'il devait à son seul talent sa notoriété grandissante.

L'installation des Dee à Prague fut consacrée par la naissance d'un nouveau fils, baptisé Michael : John espérait que ce nom archangélique porterait bonheur à ce nouvel enfant que sa femme et lui avaient désiré intensément malgré leurs graves difficultés financières.

Dans la semaine qui suivit la première entrevue avec Rodolphe, les magiciens furent convoqués au Hradschin pour visiter le fameux cabinet de curiosités. L'empereur, qui semblait d'excellente humeur, commença par leur montrer sa collection de mandragores, enfermées soigneusement dans de petits cercueils déposés sur le pourtour d'une pièce dont lui seul possédait la clef, appelée *Alraunensaal*.

« C'est ma réserve de fantômes, leur dit-il. Personne d'autre que moi n'oserait pénétrer ici, ne serait-ce qu'à cause des bruits effrayants qu'on y entend chaque nuit. L'accumulation des forces astrales y est insupportable. Moi-même, je n'y reste jamais plus d'une heure, et j'en sors toujours avec de terribles maux de tête. »

Rodolphe leur montra aussi une admirable collection de pierres précieuses et de bijoux, ainsi qu'une énorme cloche fondue en *electrum magicum*, un alliage composé des sept métaux, que John et Edward eux-mêmes n'avaient jamais pu réaliser ; selon Paracelse, chaque son émis par cette cloche unique au monde faisait apparaître un esprit. Aussi l'empereur se croyait-il envoûté depuis qu'une nuit il avait entendu la cloche sonner, bien que personne n'habitât cette partie maudite du Hradschin. Seul, le maître des lieux y possédait une chambre où il venait de plus en plus souvent se réfugier, loin des affaires du monde qu'il abandonnait progressivement à ses ministres, appelés par lui avec mépris « les valets du pape ». Les magiciens purent vérifier que le fantasque souverain

méritait bien son nom d'« Hermès allemand » : dans son oratoire alchimique, installé au sous-sol de la Tour noire, sur le modèle de l'*Amphithéâtre de la Sapience éternelle* d'Arnold Khunrath, il réalisa sous leurs yeux une transmutation de trois onces de plomb en or. Décidément, les deux disciples de Paracelse n'avaient rien à apprendre à leur mécène, en la matière ; ils lui répétèrent toutefois que le véritable Grand Œuvre n'était pas matériel mais spirituel, et que, pour cela, l'intercession des anges était indispensable, comme l'avait proclamé l'abbé Trithème. Au lieu de s'enthousiasmer pour cette évidence, l'empereur sembla alors se renfrogner, devint méfiant, accepta sèchement de lire le compte rendu des invocations que lui tendait John et, sur un ton presque hostile, prit congé des deux thaumaturges, leur promettant toutefois de leur faire signe dès son retour de Brno où il était convié à une partie de chasse.

En revenant à leur logis par le dédale du vieux Prague, les alchimistes remarquèrent un portail en ogive, sur lequel étaient sculptés ces mots : *Deus est Spiritus*. « La Pierre, c'est Dieu, se dit John. Mais ni Rodolphe ni Kelly ne le croient vraiment ; ils font seulement semblant de le croire. C'est cela même qui causera leur perte, et peut-être la mienne : on ne triche pas avec Dieu. »

Le dernière évocation d'Ezéchiel leur avait permis de remplir les deux boules rouges de poudre de transmutation ; mais, pour cela, il leur avait fallu appeler à l'aide l'archange Méatron dont l'apparition, selon tous les maîtres kabbalistes, était fatale à ceux qui ne sont pas adeptes ; de même, il est dangereux d'user de ses pouvoirs lorsqu'ils sont limités. Ainsi, ils s'enfonçaient peu à peu sur la voie irréversible dont on ne revient pas. John en était venu à se demander qui serait la première victime : il lui était indifférent de mourir, mais que deviendrait alors l'œuvre terrible qu'il avait entreprise ? Dieu seul savait ce que deviendrait le langage énochien aux mains d'un coquin et d'un charlatan comme Edward Kelly, que l'évocation même du nom de Thulé plongeait dans une cascade d'éclats de rire. Le notaire de Worcester n'avait tou-

jours été qu'un instrument, mais dévoyé, et John se félicitait de lui avoir caché l'essentiel des clefs dans leur commune aventure : le médium possédait, certes, une étonnante faculté de parler des langues inconnues, mais seulement en état de transe, et il était incapable ensuite d'utiliser le langage angélique ainsi révélé ; du reste, cela ne l'intéressait pas. Aveuglé par sa cupidité, le démon à face humaine s'imaginait pouvoir utiliser des forces dont il était pourtant bel et bien le jouet. Un jour viendrait où la sinistre farce tournerait au tragique : qui sait, ce grand illusionniste illusionné fournirait peut-être un sujet de choix à ce Shakespeare qu'on disait être un génial homme de théâtre. Quant à John, il préférait rester dans les coulisses et assister au massacre final ; depuis son association avec le turbulent personnage, il était même, à son goût, beaucoup trop sur la scène, exposé aux quolibets des spectateurs et aux caprices des rois. Fasse le ciel qu'il pût un jour retrouver le calme de Mortlake ! Hélas ! il lui faudrait attendre que la meute des courtisans d'Elisabeth se soit entre-déchirée ; pour l'instant, mieux valait se faire oublier. Une seule chose était sûre, c'est qu'il pourrait toujours compter sur l'appui de sa reine dont il avait fait l'Impératrice de la Mer.

Pour l'instant, son séjour à Prague lui donnait assez de soucis : le bruit s'était répandu, à la cour et dans la ville, qu'un certain Anglais, grand alchimiste, magicien et nécromant, venait d'arriver pour remplir les coffres de l'empereur, vidés par des achats somptuaires et baroques. Lorsque son hôte, le docteur Thaddeus von Hajek, lui eut rapporté la nouvelle, John en ressentit une grande indignation, tandis que Kelly courait chez le tailleur impérial se faire confectionner un costume d'apparat en velours écarlate.

Au bout de quatre jours, n'ayant aucune nouvelle de l'empereur, John rendit visite à Spinola qui lui dit, dans un latin exécrationnel, que Rodolphe avait prolongé son voyage et qu'en attendant il transmettait ses pouvoirs au Dr Kurtz, membre de son conseil.

John flaira une intrigue, mais il ne put faire autrement que de rencontrer Jacques Kurtz, un homme célèbre à Prague par

sa sagesse et sa profonde connaissance des mathématiques. C'est le 15 septembre de cette année 1584 qu'il se rendit dans sa demeure, accrochée aux flancs du Hradschin. Entre-temps, il avait appris que l'empereur était revenu secrètement à Prague ; mais il s'était confiné dans ses appartements et refusait obstinément de rencontrer à nouveau les deux magiciens qu'il qualifiait de « charlatans, espions et buveurs de thé ». Malgré son érudition, le docteur Kurtz, un juif de Poméranie, fit une impression défavorable à John ; derrière ses lunettes à double foyer, le regard glacé du vieux savant augurait mal de son empressement à faciliter une entente avec l'empereur ; néanmoins, le maître de Mortlake, réduit à n'être plus qu'un quémendeur auprès du chien de garde cultivé d'un souverain capricieux et sans discernement, montra à Kurtz le Cristal et les dix-huit livres écrits de sa main, répétant que tout ce qui y était contenu lui avait été, avec la permission de Dieu, dicté par Gabriel, Michael, Raphaël, Uriel et autres anges de lumière. Il lui montra avec soin tout ce qui avait trait à l'empereur et, après une entrevue de six heures où il lui fit part également de ses découvertes astronomiques — notamment un système optique permettant d'observer les étoiles la nuit —, il rentra chez le docteur Hajek, ayant fait promettre à Kurtz de soumettre ces choses à l'empereur, en plus des évocations récentes qu'il lui avait remises personnellement lors de la visite de son musée noir.

Le 27 du même mois, Kurtz se rendit chez les Dee et annonça à John que l'empereur restait sceptique et que, du reste, il ne connaissait pas assez la Kabbale pour juger de la bonne foi des magiciens ; il lui semblait peu vraisemblable qu'on pût ainsi faire apparaître des anges, ce qui n'était guère arrivé qu'aux plus grands prophètes de l'humanité ; encore ces anges étaient-ils envoyés par Dieu, et non « invoqués » par des humains, ce qui ne s'était jamais vu en dehors des légendes. Enfin, si Sa Majesté Impériale pouvait admettre qu'un homme du niveau spirituel de John Dee fût investi d'une mission destinée à régénérer l'humanité, il lui était plus difficile d'admettre qu'un « faquin et vil courtisan » comme Kelly pût être mêlé

à une entreprise d'une telle grandeur, quel que pût être par ailleurs son don de médium, qui, en soi, ne signifiait rien. Néanmoins, l'empereur désirait qu'on lui remît une traduction latine de la relation des évocations depuis le commencement et principalement de la paraphrase du Symbole des Apôtres dictée par les Esprits ; seulement alors, il pourrait se faire une idée juste de tout cela.

John sentit que l'Eglise s'était manifestée derrière cette dernière exigence ; on chuchotait même que le pape en personne avait écrit à l'empereur Rodolphe pour le conjurer d'expulser du royaume les deux « ennemis de Dieu ». L'alchimiste répondit au docteur Kurtz, qui le fixait de son regard de serpent, qu'il ne pouvait se séparer des livres originaux, mais qu'il ferait faire une copie des évocations. Il n'attendait rien de bon du conseiller de Rodolphe, dont les accointances avec les jésuites étaient un secret de polichinelle. Dès que le savant juif fut parti, il écrivit une nouvelle lettre à l'empereur, avec l'intention de la lui faire parvenir par l'intermédiaire de son ami l'ambassadeur d'Espagne :

« A propos du désir intense qu'a Votre Majesté de voir, de posséder et d'user de la Pierre des sages, dite Pierre philosophale, j'affirme à Votre Majesté Impériale qu'avec l'aide de Dieu je puis préparer cette Pierre. Si Votre Majesté veut bien m'octroyer sa grâce et me traiter avec bonté, je ne demanderai en retour que le titre de philosophe et mathématicien impérial. Je remettrai entre vos mains impériales, et cela sans rien vous demander pour subvenir aux frais, cet ouvrage philosophique complet, aussitôt que possible et avec la grâce de Dieu. Pour les autres secrets, je dois encore me taire... »

Cette fois, John avait dû se résoudre à mentir ; les anges avaient fourni la poudre de transmutation mais il était encore incapable de la préparer lui-même. Il espérait que les révélations des esprits le lui permettraient bientôt, comme l'affirmait Kelly qui multipliait les transmutations en public pour satisfaire sa vanité. Il s'agissait surtout de gagner du temps : plutôt au ciel que Rodolphe n'exigeât pas le secret de la fabrication de la poudre ! Tout cela ressemblait

furieusement à de la spagyrie, et Kelly était certainement plus proche de la poudre à canon que de la Pierre philosophale ! John Dee, que sont tes prières et ton attente, que sont ta foi et ton espérance en les promesses de l'Ange Vert, comparées à l'attente, à la foi, aux prières de ces misérables Hébreux que le sheikh Ibn 'Arabi a désignés explicitement, avec les Turcs, comme le peuple de l'Antéchrist ? Et le Dieu d'Isaac, de Jacob, d'Abraham et d'Enoch serait-il un moindre dieu, un dieu moins loyal que son serviteur de la Fenêtre de l'Occident ? Rappelle-toi les paroles de l'adepte Ripley, hôte des chevaliers de Rhodes (lui avait du moins trouvé son île, au terme de quatre-vingts ans d'errance) : « Le principe de la destruction est compris entre l'Orient et l'Occident. »

La haine du monde serait-elle donc la sagesse ? Là-haut, dans la Tour noire du Hradschin, le dernier grand empereur des Habsbourg, au sang déjà vicié, dialogue avec ses mandragores géantes... La forêt de Bohême, éternelle, impénétrable comme celle des druides, cerne la forteresse hivernale. Enorme, trapue, massive, la Tour se dresse comme un phallus surnaturel, surmontée d'une grande girouette de fer noir qui tourne dans le sens inverse des aiguilles du temps : l'aigle bicéphale des Habsbourg. Plus haut encore, au-delà d'un jardin paradisiaque et désert entouré par les cages aux fauves, l'énorme cube d'une deuxième tour dresse ses trois étages de fenêtres gothiques : moitié forteresse, moitié cathédrale, ce mirage des Templiers, appelé ici château de Karl Teyn, abrite la chambre forte où repose le fabuleux trésor du Saint-Empire romain germanique ; l'ombre de Frédéric de Hohenstaufen, ami du sultan Saladin, plane sur ce microcosme du Temple...

Au sommet de la Tour noire, l'empereur Rodolphe s'abîme dans ses fantasmagories occultistes : la lumière noire de sa chambre domine le Hradschin ; John se souvint des paroles d'Abd al-Mâlik, surgi des entrailles d'un volcan de carton-pâte : « L'Empereur glisse en diagonale sur les cases noires. Le Lion vert et le Lion rouge applaudissent... »

Tout jeu d'échecs est inhumain. Le lendemain de l'entrevue

avec le docteur Kurtz et de la lettre à Rodolphe, eut lieu chez le docteur Hajek une séance d'évocation mémorable : l'archange Métatron révéla les sept noms secrets de Dieu, que « même les Anges sont incapables de prononcer », ainsi que ceux des sept Anges ultimes : Sabathiel, Madimiel, Semiel, Nogahel, Corabiel, Lavanael et Zedekiel, chacun d'entre eux correspondant à une valeur chiffrée. Cette révélation capitale, qui donnait enfin à John la clef de voûte du système énochien, le détermina à commencer la rédaction d'un ouvrage qu'il intitula : *Liber Scientiae Auxilii et Victoriae Terrestris* et dédia à Elisabeth, le rédigeant d'emblée en deux exemplaires, à l'intention de la gracieuse « Licorne de Thulé, appelée encore terre d'*Hurqâlya* par les adeptes persans ».

Hélas ! cette joie rarissime fut de courte durée : lors de la séance qui suivit dès le lendemain matin, les esprits les avertirent qu'ils couraient le plus grand risque d'être jetés en prison et qu'il leur fallait fuir. Laissant femmes et enfants à la garde du dévoué docteur Hajek, John et Edward montèrent immédiatement à cheval avec un serviteur, effrayés par le fait que les esprits avaient brutalement interrompu la séance. Ils gagnèrent Limbourg, où ils consultèrent à nouveau le Cristal magique. Là, l'ange Michael leur ordonna de revenir sur leurs pas, les assurant qu'ils n'avaient rien à craindre de la colère et des mauvais desseins de Rodolphe qui mourrait de consomption l'année suivante. Malgré les grognements de Kelly qui, cette fois, exprima sa ferme volonté de rentrer en Angleterre, les deux magiciens obéirent aveuglément et rentrèrent à Prague.

Du reste, la profonde érudition de John et ses mœurs simples, qui contrastaient avec les manières de parvenu de son médium, lui avaient conquis les bonnes grâces de plusieurs seigneurs de la cour, de sorte que, dès son retour, il fut assuré qu'il n'avait rien à craindre. Pour le baptême de son fils Michael, il put choisir comme parrain Guillaume de Saint-Clément, ambassadeur d'Espagne, et Roms, conseiller et premier gentilhomme de la chambre de Sa Majesté Impériale, ennemi juré du docteur Kurtz ; et, comme marraine, la dame

de Dittrech, épouse du sénéchal de Dittrechstein. La cérémonie eut lieu dans le grand temple de la cité de Prague, le 14 mars de cette année 1585, avec l'aumônier de l'empereur comme officiant. Auparavant, Rodolphe avait fait savoir à John qu'« il allait réfléchir ».

Les choses traînaient en longueur, mais maître Dee avait conscience de tenir là sa dernière chance de convertir un monarque à ses idées. Cependant, la situation financière des deux couples devenait désespérée. Epouse fidèle, mais aussi mère chérissant ses enfants, Jane Dee en vint à rédiger deux suppliques qui devaient être lues dans la prochaine évocation afin d'émouvoir les esprits auxquels elle commençait à attribuer ses malheurs. Ceux-ci lui répondirent qu'elle était bien téméraire de se révolter contre la volonté de Dieu, qu'il fallait obéir à la nécessité, vendre le superflu pour se procurer des vivres, et que son mari deviendrait un jour le plus grand magicien de l'Occident. Il l'était déjà, se dit John, mais hélas ! personne encore ne s'en était aperçu.

Malgré la dureté des temps, malgré les railleries et les outrages dont on l'accablait, il résolut de se fixer définitivement à Prague et se mit à étendre le cercle de ses relations, cherchant des amis et surtout des protecteurs.

Parmi ceux-ci, il découvrit un très noble seigneur, Guillaume Ursin, seigneur de Rosenberg, chevalier de la Toison d'or et burgrave de Bohême. Très vite, il donna toute son amitié au magister Dee (John avait presque oublié qu'on l'avait appelé ainsi, jadis, dans le royaume de l'Engelland, ou Angleterre), le regardant comme le représentant des anges sur terre, le dépositaire des secrets de la divinité.

Les esprits voulurent attirer à eux ce nouveau disciple, comme ils l'avaient fait pour le malheureux comte Laski, et attisèrent son désir effréné de gloire, voulant se l'attacher par des liens indissolubles ; ils lui promirent une destinée bien supérieure à celle qu'il avait eue jusqu'alors, et lui annoncèrent qu'il allait (lui aussi) monter sur le trône de Pologne, tandis que le roi Etienne Bathory prendrait la place de l'empereur Rodolphe. En outre, Rosenberg fut pris du désir de se marier ; les esprits

consultés sur le choix qu'il devait faire, répondirent qu'il lui fallait une agnelle, c'est-à-dire une vierge, et qu'il devait désormais se garder d'empiéter sur les domaines voisins. Tout cela constitua une sorte d'entracte qui amusa fort maître Kelly.

Désireux d'avoir des nouvelles de sa chère île, John se rendit pour quelques jours à Leipzig, afin d'apprendre par les marchands anglais qui se rendaient aux foires, ce qui était advenu à l'Impératrice de la Mer durant sa longue absence qui commençait à ressembler à un exil. Il saisit cette occasion pour confier au courrier une longue lettre à Sir Walsingham ; en effet, le nonce apostolique à la cour de Rodolphe venait d'apporter un message du pape informant l'empereur qu'il n'approuvait guère la présence de deux « magiciens noirs », « évocateurs d'esprits du Mal », chez le descendant des Habsbourg. Pour rejeter cette accusation dont il redoutait de plus en plus, en secret, qu'elle fût véridique, John rappela à cet homme politique pourtant mal disposé envers eux, que lui et Kelly étaient des chrétiens pratiquants, que lui-même avait baptisé son fils dans une cathédrale catholique, et qu'ils n'avaient jamais commencé une séance d'évocation des anges sans faire préalablement une prière, et sans assister à une messe dans le cas d'une évocation particulièrement importante. John venait d'ailleurs de faire, lors d'un court voyage à Cracovie, la connaissance du docteur Hannibal Roselli, un hermétiste membre du couvent des bernardins, de qui il avait reçu la communion.

Dans cette lettre, il annonçait donc à Sir Walsingham que l'empereur et les affiliés du nonce, touchés de ses malheurs, étaient légèrement revenus sur leur prévention à son égard, qu'on s'était efforcé par l'intimidation et les promesses alternées de le faire entrer dans les vues du nonce apostolique Malaspina (hideux personnage dont le rusé Kelly n'avait pas manqué de dire qu'il méritait bien son nom).

Jamais dans son existence passée, dans sa quête désespérée de paix profonde, John n'eut autant à méditer la recommandation absolue d'Albert le Grand : « L'alchimiste devra éviter tout contact avec les princes et les gouvernants. » A nouveau,

les événements se précipitèrent avec la vitesse d'une comète maléfique. Mais John, désormais accoutumé à ces ruses du destin, à ces pièges de ce qu'on appelle « le monde », savait que les événements ont l'importance qu'on leur accorde. Ils allaient d'autant plus vite qu'ils étaient plus maléfiques : car la lenteur est de Dieu, et la précipitation, du Diable. Il lui sembla désormais inévitable que leur trajectoire montât de plus en plus vite vers une catastrophe finale dont il s'était déjà rendu indépendant ; seul, le démoniaque, donc naïf Kelly en supporterait les conséquences. Lui, John Dee, descendant de Roderick le Grand, de Dafydd Ddu, n'avait plus, en définitive, qu'à faire semblant de résister afin qu'on ne lui en voulût pas d'être au-dessus des marchandages des empires et des sectes. La devise de cette racaille avait toujours été : « Lancer deux mensonges en même temps, pour qu'on se demande lequel est la vérité. »

Eternel voyageur, né dans l'île impériale, il cherchait maintenant son île intérieure, celle où il serait, enfin, hors d'atteinte. Il lui fallait faire son gîte, fondé et transformé en une autre lumière. Devenir « un voyageur ironique », assister entre deux ciels au mystère de l'engouffrement. John Dee devait, dès à présent, à l'heure où les cartes se brouillaient sur l'échiquier politique, briser les cartes biseautées, faire marche arrière, « disparaître ». Mais, auparavant, égarer les chiens, mimer l'essoufflement et la passion. Il ne fallait pas quitter le monde, mais que le monde l'abandonnât, l'oubliât. Aller vers un exil sûr, sans retour possible ; s'arracher au marais, retourner vers la forêt, comme les Daces et les druides, et Merlin, son ancêtre, son double peut-être. Brouiller les traces, multiplier les embûches, accroître le chaos, avant de disparaître — telle Lilith, première femme d'Adam — au-delà des mers.

John ouvrit, au hasard, le *Livre de Gwynfyd*, sa Bible secrète, le livre sacré des bardes. Il lut : *O ddeal tri pheth y bidd difant a gorthrech ar bob drwg a marw : ansawdd, achos a pheiriant ; a hyn a geir yn y Gwynfyd.* (« De la connaissance de trois choses résulteront l'anéantissement du mal et la victoire sur le mal et la mort : de leur nature propre, de leur cause,

et de leur mode d'action ; et cette connaissance sera obtenue dans le cercle de Gwynfyd. »)

Face aux murailles cyclopéennes de Babel, faire face, puis disparaître dans la forêt intérieure. Revenir aux sables de la rivière Dee...

Une lettre apocalyptique de Guillaume Postel vint le prévenir que le retournement était loin d'être accompli : avant de retourner aux sources, il fallait sonder les profondeurs de la vase. L'ami d'Abd al-Mâlik (que devenait le Turc ?) informait John que Rome, alertée par Malaspina, était déterminée à empoisonner le protégé d'Elisabeth. Mais surtout, ô infortune insensée ! Mortlake avait été pillée de fond en comble par une bande de malandrins à la solde du pape — c'est du moins ce que supposait maître Postel.

John se surprit lui-même par son indifférence ; il s'inquiéta même d'éprouver une secrète jouissance à déchaîner les éléments contre lui. Il éprouvait soudain un nouveau sentiment de fierté à vérifier qu'un homme qui a les pieds sur terre, la tête dans le ciel et le regard fixé sur un horizon inaccessible pût résister à une armée de courtisans évoluant à ras de terre. Rien d'étonnant, pourtant, à cette évidence, mais il se rendait soudain compte qu'il avait fait preuve de pusillanimité, voire de lâcheté, à force de diplomatie. L'heure de la guerre sainte avait sonné : il décida que la catastrophe qui s'annonçait serait salutaire.

L'action d'un nouveau faux ami, Francesco Pucci, fut déterminante à cet égard : se prétendant hermétiste et ancien disciple de Cornelius Agrippa, cet agent des jésuites assista à plusieurs séances d'évocation, au terme desquelles il proposa aux deux magiciens de l'accompagner à Rome, où ils seraient bien reçus. John et Edward apprirent bientôt que le curieux personnage était un intime du nonce apostolique. Ils déclinèrent prudemment l'invitation, peu désireux de monter sur le bûcher. De ce jour, ils n'eurent plus de nouvelles de Pucci.

Durant toute cette période, l'archidémon Kelly n'avait fait que développer sa vraie nature ou, encore, mettre en lumière sa face d'ombre : multipliant les projections « miraculeuses »,

distribuant l'or à l'envi, accumulant les dettes, les fraudes et les mensonges, l'ex-notaire de Worcester était devenu la coqueluche des grandes dames de petite vertu et des cercles les plus dépravés de Prague. A l'égal de Rodolphe qui s'était enfermé dans un silence menaçant, il se promenait au Hradschin avec un lion enchaîné, arborant quant à lui un médaillon figurant l'Ange Vert, sur lequel était inscrite, par le plus cruel des « hasards », la devise suivante, en hébreu : *lama sabaktani*, qui désignait, selon lui, un nom de Dieu. Or, ce vocable signifiait en réalité : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Jamais oracle de malheur ne fut plus clair, se dit John.

Il était temps d'agir magiquement pour différer une catastrophe qui, pour l'instant, aurait rejailli injustement sur lui : John désirait que l'effondrement fût total, que le traître métaphysique Kelly fût emporté comme un fétu par la dernière lame de fond. Pour cela, il fallait encore attendre..., attendre le cadavre de son ennemi au bord du fleuve. Ou, pourquoi pas, au bord de la rivière Dee ?

La mer donnait sur la mer, et le souffle ancien séparait l'eau de l'eau. Le cadavre de l'archidémon Kelly avançait déjà à la surface des vagues, présentant au bec des poissons de roche un triangle de barbe blanche, pseudo-patriarcal, faux prophète, Jonas au fil de l'eau. Déjà englouti dans les sables du sommeil, dans les simulacres d'une paix établie sur une guerre non sainte, Kelly, le grand mage, le possédé en vue, le maître des architectures perverses, n'était plus qu'une charogne au fil de l'eau, ombre parmi les ombres, retourné à sa destination première. Edward Kelly, prisonnier et maître des miroirs obscurs...

Au creux de ce conte de fées avivé par la souffrance, John éprouva un besoin intense de dresser encore l'axe vertical d'un vaisseau affrontant l'étrave aux brisants, rendant la mer divine, telle la Vierge hiératique de Torcello, près de Venise : là où Stefano Karolyi avait rencontré la Voarchadumia...

Une fois encore, chez le vieux von Hajek, eut lieu le rituel devant la Table sainte, en forme de pentagone étoilé, incrustée de pierres précieuses et reposant sur des sceaux de cire. Au

centre, le Cristal magique, ou Pierre de Révélation, où Kelly voyait apparaître les différentes scènes et visions. John plaça devant lui la grille magique qui transmettait les messages envoyés par les esprits. Comme de coutume, le dire des anges fut recueilli en langue énochienne, rendant impossible les phénomènes dangereux liés à certaines vibrations phoniques. Puis les esprits se mirent à dicter à l'envers les messages de première importance, représentant des *mantras* d'une puissance insoutenable.

Alors, ils assistèrent à une vision extraordinaire : ils virent tout d'abord quatre tours de guet, disposées selon les quatre points cardinaux, sur la circonférence d'un cercle. L'entrée de chaque tour était ornée d'une étoffe de couleur différente pour chacune : de leurs grilles sortaient un trompette, trois porte-enseignes, six seigneurs, un roi et cinq enfants princiers suivis par une grande croix et quatre autres plus petites. Ces croix en portaient chacune dix, pareilles à des hommes dont les visages apparaissaient distinctement sur les quatre branches de la croix. Derrière les croix venaient seize créatures blanches et, derrière celles-ci, un nombre infini d'êtres semblaient sortir de ces tours pour aller se placer en bon ordre devant les quatre susdits châteaux où ils formaient la figure d'une rose des vents. Au-delà de toute dissension personnelle, les deux évocateurs eurent conscience d'avoir assisté à une première et grandiose vision du jeu d'échecs avec l'Ange. Mais quel était cet Ange ? Tandis que Kelly jubilait, au bord de la démence, John était au comble de la torture : s'il avait été l'ange Lucifer, démon de l'intelligence comparative et associatrice ! John se rappela la parole du plus grand des maîtres islamiques, Ibn 'Arabi : « Les juifs et les Turcs seront, à la fin des temps, les peuples de l'Antéchrist. »

Enoch n'était-il pas, en arabe, Idrîs, prophète assimilé au Quatrième Ciel, Cœur du Monde et Ciel du Soleil, en correspondance avec le dernier décan de la Vierge ?

Mais il y avait plus : John découvrit qu'en utilisant les lettres majuscules des Tablettes énochiennes on formait les noms des

Princes angéliques qui gouvernent chacun des « Trente Ethers ». A chaque Ether sont attribués trois Princes, à l'exception du dernier Ether qui en possède quatre. Ainsi, on obtient le total des quatre-vingt-onze princes qui gouvernent les trente Ethers du macrocosme. Chacun de ces « Princes angéliques » est placé sous la suzeraineté des grands archanges préposés au gouvernement des tribus mystiques d'Israël et des douze signes du zodiaque.

D'ailleurs, le langage énochien, attribué au prophète solaire par excellence, avait été introduit en Occident par les initiés musulmans : Guillaume Postel avait informé John Dee du rôle d'Ibn Wahsiyya, traducteur, vers l'an 800, de nombreux ouvrages en ancien chaldéen. A n'en pas douter, l'origine des carrés magiques était alexandrienne. Elle remontait, ainsi que le système pythagoricien et l'alchimie elle-même, à Harran, cet avant-poste des civilisations de l'Euphrate où était née la science alchimique, ou *Science des Balances*, de Djabir ibn Hayyân.

Après cette vision de la rose des vents, les deux magiciens invoquèrent les anges suivant le rituel du *Liber logaeth* : « O grand Monogénès ! écoute-moi, aujourd'hui, quand je crie vers toi, ô Esprit tout-puissant caché dans le Père, le premier né de toute créature et de tout Aeon ! Que m'écoutent tous les Anges et les Archanges, que m'obéissent avec promptitude toutes les créatures spirituelles qui sont en ces Aeons : secourez-moi, ô saints Anges ! que s'enfuient loin de moi tous mes ennemis qui sont aussi les ennemis de Dieu ! Je vous invoque solennellement : Okhiïl, qui est préposé à toutes les vertus solides ; Raphaïl, qui est préposé à la santé ; Gabriïl, qui est préposé aux vertus ; Uriïl, qui est préposé aux couronnes ; Néphaïl, qui est préposé au secours ; Akentaïl, qui est préposé aux étoiles ; Acentaïl, qui est préposé au soleil ; Eraphaïl, qui est préposé au jour ; Jéreïl, qui est préposé aux fontaines ; Iriïl, qui est préposé aux eaux ; Aphaïl, qui est préposé à la neige ; Adonaïl, qui est préposé à l'intérieur et à l'extérieur du Père, Apolo, afin que vous chassiez de devant mon visage tous les esprits impurs et qu'ils ne disent pas : "Où est son

Dieu ?” Qu’ils soient frappés d’épouvante et qu’ils s’enfuient tous en ma présence, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Nous te rendons gloire, ô saint Sabaoth, le premier de la terre et du ciel, Adonaï, Eloï le Tout-Puissant, le premier des Chérubins et des Séraphins. Nous te rendons gloire, Marmaraôth, toi qui existes avant les Anges et les Archanges. Nous te rendons gloire, ô Khamarmariaô, toi qui étais avant les quatorze firmaments, dans la Sphère des Stations, au Ciel des Etoiles fixes, Sol du Paradis et Toit des Enfers ! Nous te rendons gloire, ô Thrakai, qui a couvert la terre sur l’Abîme, qui as suspendu le ciel comme un plafond ! Je te rends gloire, ô visage d’Adonaï, Eloï le Tout-Puissant, afin que tu m’écoutes en ce jour, que tu m’envoies Gabriel, l’ange de justice, par ce sceau divin qui est en ma main droite ! Je t’adjure, Gabriel, par *Katasaber*, éloigne de moi les trois visages qui sont au milieu des quatre piliers qui supportent le ciel et la terre, Thalamara, Thîsora, Thaisara ! Je t’adjure, Gabriel, par les quatre anges qui se tiennent sur les quatre piliers, dont les pieds reposent éternellement sur les fondements de l’abîme saint qui surgissait avant le ciel ! Je t’adjure, Gabriel, par les quatre angles des quatorze firmaments, de venir vers moi et d’être avec moi en ce jour et en cette heure, de me secourir promptement en ta force et en ta gloire ! Iôiriïl, par la nuée lumineuse, par la lumière qui brille à l’Orient, je t’adjure de m’envoyer Gabriel, l’ange de justice, afin qu’il disperse devant moi tous les esprits de la terre créés en deux jours ! O Seigneur, ô Dieu, ô Tout-Puissant, manifeste-moi ta puissance, envoie-moi Gabriel, l’ange de justice ! Amen, trois fois... »

Dans le silence vibrant de lumière verte, apparut alors l’ange Gabriel, une épée à la main. Il ordonna aux deux magiciens de consulter le Cristal qui avait une grande révélation à leur faire ; apparut alors dans le Cristal magique une colonne resplendissante sur le chapiteau de laquelle les têtes de John, d’Edward et de leurs épouses étaient unies sous une même couronne, les corps étant renfermés dans la même colonne.

« *La soror mystica...* », murmura John, étonné par l’émotion. Mais consultés à ce sujet, les esprits répondirent que l’union ne

devait pas seulement être spirituelle : il fallait aussi l'entendre dans un sens charnel.

John fut horrifié ; il répondit que cet ordre était une violation manifeste de l'Évangile et de la loi divine, qu'il préférerait mourir plutôt que d'y obéir. Alors, l'Ange se mit à proférer des menaces, puis un torrent d'abominations ; il somma les magiciens de l'invoquer à nouveau le lendemain. Il préciserait alors son ordre ; puis il disparut dans un dernier éclair.

Kelly lui-même vacillait, écrasé par cette exigence monstrueuse : pour la première fois peut-être, John vit le médium trembler de peur.

Une deuxième menace, terrestre celle-là, s'abattit sur eux : le conseil secret de l'empereur Rodolphe venait de décréter, ce 29 mai, que Dee, Kelly et leurs familles avaient six jours pour quitter les terres de l'Empire et qu'ils seraient déclarés coupables de lèse-majesté s'ils contrevenaient à cet ordre.

John ne put s'empêcher de penser à un terme alchimique. Il avait nom : *Noir plus noir que le noir*. Et noir, en ancien gallois, se disait *Dee*....

Le Ciel
des Tours zodiacales 12

FOURCHÉ à sa base, l'écu tiercé des Dee porte à droite sur champ d'azur une épée d'argent en pal sur colline sinople — allusion au fief Gladhill de leurs ancêtres à Worcester. A gauche, sur champ d'argent, un arbre vert, entre les racines duquel jaillit une source d'argent qui figure Mortlake, dans le Middlesex. Et, dans la partition verte qui se termine en pointe, un dodécaèdre régulier, une escarboucle rayonnante. Dessous, on peut lire cette inscription :
Lapis sacer sanctificatus et praecipuus manifestationis (Pierre sacrée sanctifiée principielle de la manifestation).

Ainsi, au plus dur du voyage, et alors que les obstacles semblaient devenir insurmontables, un nouveau signe indiquait au descendant de Dafydd Ddu, sous la forme d'une lettre enthousiaste du fidèle Guillaume Postel lui révélant les armoiries de ses ancêtres, qu'il fallait persévérer dans la Quête de la Pierre. Malgré le culte particulier qu'il avait toujours éprouvé pour son nom, John n'avait jamais pu retrouver le blason des Dee, disparu mystérieusement de toutes les biblio-

thèques où il aurait pu figurer ; quant à la maison de ses grands-parents, elle avait brûlé avec tous ses meubles.

La révélation de cette clef fut pour John comme un coup de tonnerre dans un ciel noir : toute sa vie était contenue dans ces quelques symboles d'origine celtique, depuis la *couleur verte* de Thulé, du Groenland et de l'Islam (le poète Stefano Karolyi n'avait-il pas écrit : "La Voie est verte comme le manteau du Prophète"), jusqu'à l'escarboucle dont il découvrait à présent l'exacte définition initiatique : "Pierre sacrée sanctifiée principielle de la manifestation."

Quant au fief Gladhill de ses ancêtres, le baronet John Dee n'avait jamais pensé qu'il était sis à Worcester, cette même ville d'où avait surgi le démoniaque personnage qui avait transformé sa paisible vie anglaise en un voyage au bout de la nuit... Pourquoi faut-il, s'était souvent demandé John, que les plus grandes révélations de notre vie se manifestent au bord de l'abîme ? A présent, il connaissait la réponse : c'est en exil, ou dans le désert, que se forment les prophètes. De toute éternité, le sang princier des Dee avait été choisi comme véhicule de la tradition énochienne en Occident.

Commentant, avec sa profonde connaissance de la Tradition islamique, le blason des Dee, Maître Postel lui rappelait que la science même du blason était d'origine arabe et ajoutait cette remarque fondamentale à propos du langage énochien : « Il est à remarquer que, des sept cieux dévolus par le sheikh Ibn 'Arabi à des prophètes qui en incarnent les Pôles, un seul n'est pas mentionné : il s'agit précisément du quatrième Ciel, attribué au Soleil, et dont le Pôle prophétique est Idrîs-Enoch. Cela, je ne peux, je n'ai pas le droit de vous dire pourquoi. Mais sachez seulement que la position d'Idrîs, comme celle du Soleil, étant centrale par rapport à l'ordre total, c'est ce prophète particulier qui représente le Prophète universel résidant au Centre du Monde. C'est donc à Lui que revient la fonction de Chef de la Hiérarchie suprême du Centre du Monde, *ou encore de la Terre Verte*. Ce centre est évidemment d'ordre symbolique et ne saurait être situé géographiquement. » Et, conjurant une nouvelle fois son grand et

malheureux ami d'abandonner le démon Kelly, Guillaume Postel l'assurait « de la protection invisible de la Voarchadumia » qui, chaque fois qu'il serait nécessaire, le retiendrait au bord de l'abîme.

Quant au personnage en question, il était déjà englouti, à en juger par sa mine défaite, son œil hagard, ses ricanements nerveux. Voyant les malheurs s'accumuler sur sa tête, et reculant lui-même devant les plus extrêmes conséquences de son aveuglement — l'échange des femmes ordonné par les anges —, Kelly se bornait à répéter que « ce n'était pas le moment de faire des recherches généalogiques » et qu'il était urgent de trouver un autre moyen de subsistance pour les deux familles. Du reste, disait-il avec esprit, il était devenu « allergique à la planète ». Et un jour que le docteur Hajek lui demandait comment il allait, le médium avait répondu d'un air sombre : « L'Enfer, Monsieur. »

En entendant cette profonde réflexion, John s'était dit qu'après tout Edward Kelly était lucide ; il y avait encore, au sein de sa nuit et de son chaos intérieurs, des éclairs de grandeur. C'est cela qui, peut-être, poussait John, malgré son découragement, à poursuivre cette commune épopée qui menaçait de tourner à la débâcle. Aucune pitié, mais seulement un attachement à ce qui restait de vérité chez un imposteur.

Du reste, la découverte des armoiries de sa noble lignée avait redonné courage au maître de Mortlake : Dieu ne pouvait permettre que l'astrologue et hermétiste de la reine Elisabeth, le descendant du premier prince de Galles, le révélateur de la langue d'Enoch à l'Occident, vît sa trajectoire aboutir à une impasse, dans quelque cour d'Europe centrale, en compagnie d'un médium débauché qui semait illusions et malheurs autour de lui. Il fallait se ressaisir, redresser la barre du vaisseau qui s'ensablait. La confrontation de sa carte du ciel avec les clefs de l'astrologie arabe que lui livrait généreusement Maître Postel acheva de reconforter celui qui, à nouveau, se rappelait être le fils spirituel de Merlin l'Enchanteur. Le Soleil, situé dans le dernier décan du Cancer, s'y trouvait au deuxième ciel, ciel de Jupiter et demeure de Moïse : c'était là la douzième

des vingt-huit subdivisions du zodiaque ésotérique musulman, chacune étant attribuée à une lettre de l'alphabet arabe. Le soleil de Kelly était assimilé à la onzième lettre, symbolisant « le premier ciel, ciel de Saturne, ciel de la Maison visitée » et du « lotus de l'extrême limite, demeure d'Abraham ». Mieux valait ne pas parler de ces correspondances au triste sire qui n'aurait pas manqué d'utiliser l'occasion pour se comparer au prophète.

L'heure n'était pourtant pas à ces spéculations métaphysiques ; il fallait préparer le départ, ou plutôt la fuite, ainsi que la prochaine séance d'évocation dont les conséquences seraient certainement redoutables. John n'osait y songer : la douce Jane, mère de deux enfants, dans le lit de l'ignoble personnage !

Pris de peur, Kelly s'était mis à refuser de continuer les invocations, avançant que les esprits resteraient inflexibles. Mais les yeux brillants de convoitise du médium lorsqu'il regardait Jane parlaient contre lui : non seulement elle était beaucoup plus jolie que Joan Kelly, mais, de plus, elle avait le même âge que ce monstre, c'est-à-dire vingt ans de moins que John. Au bout d'une semaine, il fallut se résigner à accepter le pacte. Le 21 avril, les deux magiciens et leurs épouses signèrent le contrat ainsi libellé : « Nous, John Dee, Edward Kelly, et nos deux femmes, en accord avec Dieu, souscrivons à ce pacte d'unité indissoluble et inviolable, de charité absolue entre nous quatre, et promettons de mettre toutes choses en commun, comme Jésus-Christ lui-même l'a voulu, par la grâce de l'ange Gabriel. »

Malgré les protestations désespérées et les pleurs de Jane, indignée de ce crime honteux, l'acte fut consommé le jour même, après que John eut prié Dieu de prendre en considération qu'ils ne se livraient pas à ces actes par amour de la chair ou par libertinage, mais par conviction gnostique et à cause du commandement qui leur en avait été fait, comme jadis Abraham lorsqu'il lui fut ordonné de sacrifier son fils. Cependant, John fit jurer à chacun des protagonistes de garder le secret, vouant le parjure à une mort subite.

Jane obéit à contrecœur, mais, de ce jour, John ne rencontra jamais plus le regard de sa douce femme sans y discerner une lueur d'atroce désespoir : celui, insoutenable, éternel, de la pureté souillée. Et il sut aussi qu'un jour Kelly aurait à payer, dans la même éternité, la rançon de son infamie...

Le jour maudit où fut signé ce contrat entre les deux couples, Mary Stuart était décapitée à Londres.

Lilith avait rempli, doublement, son office.

Le 3 juin 1586, soit quatre jours après le décret d'expulsion de l'empereur Rodolphe, les deux magiciens et leurs femmes, désormais fondus en un étrange carré d'as à la dérive, quittaient Prague au petit matin, la tête basse, suivis par leurs domestiques. Derrière le nuage de brumes et de chimères où il se cachait, l'« Hermès allemand », confiné dans sa Tour noire, venait de révéler un grand discernement des choses spirituelles : bien qu'ennemi de la « valetaille papiste » et, d'une manière générale, des chiens de garde et bigots de la chrétienté, il avait senti, avant même l'intervention du pape, que les deux Anglais étaient le jouet de forces qui, désormais, les entraînaient vers un lieu que personne ne connaissait. Rodolphe s'était sagement abstenu d'intervenir dans un tourbillon qui ne pouvait lui apporter que des soucis politiques supplémentaires. Il préférait la compagnie de ses astronomes, de ses magiciens et empaillleurs de foire à celle, beaucoup trop dangereuse, de ces hermétistes qui jouaient avec des forces pernicieuses. Instinctivement, avec l'intuition supérieure de celui qui côtoie la folie, il avait reculé devant le mystère de l'Ange Vert ; il craignait trop qu'il ne cachât un abîme. Or, le sien propre lui suffisait.

De son côté, John était conscient que la situation s'était irrémédiablement aggravée, que le sol était de plus en plus brûlant sous leurs pas. Leur dernière chance, la plus belle, venait de s'évanouir ; ils étaient maintenant livrés entièrement aux caprices du destin, contraints de poursuivre leur fuite en avant, avec un discrédit moral qui s'alourdissait à chaque étape, à chaque tentative de trouver une demeure. C'était

justement le côté intenable de la situation qui faisait sourire en secret le maître de Mortlake : à un tel point de noirceur, le dénouement ne pouvait plus tarder. Edward Kelly les avait amenés là, Edward Kelly serait aussi l'agent du dénouement ; depuis le jour fatal où le médium aux oreilles coupées avait attendu l'alchimiste dans le hall de sa demeure de Mortlake, John n'avait fait qu'assister impassiblement au spectacle de sa folle équipée. Maintenant encore, au-dessus de la douleur qui le tenaillait depuis que le dernier pas dans l'ignominie avait été franchi, il gardait, au plus profond de lui-même, ce regard impassible sur les choses.

Il savait que la fin de Kelly était proche. Edward venait de jouer sa dernière carte en essayant d'entraîner les Dee avec lui dans l'abîme ; mais il avait tiré l'as de pique. Après un premier temps d'apparents succès de cour, le notaire de Worcester, le pilleur de tombes, l'escroc et le nécromant était entré dans la phase de l'existence commune à tous les démons incarnés : la déchéance. Il semblait d'ailleurs en être confusément averti, arborant depuis « l'échange des femmes » un air sombre qui n'était pas seulement dû à son talent de comédien : depuis Prague, Kelly avait peur.

Il avait encore plus peur depuis que John avait décliné, peu avant leur départ, une offre providentielle ; ayant entendu parler de ses projets de découverte maritime d'un passage nord-est, le tzar en personne lui avait proposé, par l'intermédiaire d'un riche marchand britannique, Thomas Simkinson, de venir s'installer à Moscou où il mettait à sa disposition une maison et un salaire annuel de deux mille livres. En outre, il recevrait une pension du prince Boris et serait assuré d'être traité comme l'un des hommes les plus honorables de l'Empire. Il était notoire, enfin, que le tzar était féru d'alchimie, et son astrologue, Bomelius, avait entretenu une correspondance suivie avec John à Mortlake.

Sur le conseil de Walsingham, John avait refusé, provoquant la stupéfaction et l'indignation de Kelly et des deux femmes qui ne comprenaient pas l'absurdité apparente d'un tel acte. Il y eut même dans le groupe une tentative de mutinerie contre

celui qui en avait toujours été le chef secret, mais John éprouva un malin plaisir à mettre le médium et celles qu'il appelait « ses deux favorites » au défi de l'abandonner. Kelly faillit en mourir de rage, mais, le soir même, il fut calmé par une séance d'évocation où les esprits leur prédisaient les pires malheurs s'ils se rendaient en Russie, là où se trouvait « une des têtes de la Bête ».

Ainsi, le vaisseau démâté continuerait à errer sur les flots, privé de port d'attache et, plus que jamais, proche de sombrer. Il plaisait au descendant de Dafydd Ddu de prolonger l'expédition à la limite du naufrage : on verrait bien s'il y avait des survivants. Son calme imperturbable, il faut le dire, contrastait étrangement avec l'inquiétude croissante de l'équipage. Le quartier-maître Kelly, en particulier, présentait par moments de nets signes d'aliénation mentale. Il parlait de s'exiler au Groenland, où il était sûr de trouver la Pierre philosophale ; devenu riche, il reviendrait en Angleterre où il serait nommé général en chef des armées de la reine !

En attendant, le quatuor en folie mit le cap, plus modestement, et à faible vitesse, sur Erfurt, puis Gotha et Cassel ; enfin, ils arrivèrent, à la mi-septembre, à Trébona, au manoir paternel des Rosenberg : le décret de Rodolphe avait été modifié, et les magiciens étaient autorisés à séjourner sur le territoire impérial à condition qu'ils se tinsent sur les terres de Rosenberg sans en sortir.

Pendant ce périple de trois mois, ils avaient cessé d'invoquer les anges, consacrant une grande partie de leur temps à dresser des horoscopes pour subvenir à leurs moyens déficients. En cet asile inviolable, chez un hôte érudit et raffiné, ils purent enfin reprendre les séances angéliques.

Le comte de Rosenberg, membre d'une des plus vieilles familles de Bohême, conseiller secret de l'empereur, avait hâte, avant de regagner Prague où il était appelé pour s'occuper des affaires de l'Etat, de consulter les esprits sur le trône de Pologne qu'ils lui avaient promis, et sur la poudre de projection qu'ils lui avaient donnée. Décidément, se dit John, le

procédé variait peu, et les anges manquaient un peu d'imagination, à moins que ce ne fût Kelly, qui, en privé, ne se donnait même plus la peine d'y croire. Il s'agissait seulement, pour lui, de payer le tribut de l'illusion à leur hôte et mécène. Au cours de la première séance qui eut lieu, Rosenberg posa des questions encore plus prosaïques que son rival, le comte Laski. Ces questions, qu'il déposa par écrit sur l'autel des évocations, étaient ainsi libellées : « Si l'empereur m'interroge au sujet des affaires de Pologne, ou s'il a quelque soupçon contre moi, comment devrai-je me conduire ? » — « Que faire si l'empereur voulait mettre son frère sur ce trône ? » — « Si mon élection au trône de Pologne réussit, que ferai-je de mes biens paternels ? »

L'évocation eut lieu dans la chapelle du château, proche de la chambre de John : le vice-roi de Bohême fut enchanté par toutes les promesses de gloire que lui firent les esprits. Pour cette première séance, Kelly s'était surpassé dans le mensonge. Wilhelm von Rosenberg était immensément riche, et l'odeur de l'argent avait redonné quelques forces au coquin, qui avait vieilli de dix ans depuis l'aventure pragoise.

Le comte était passionné d'alchimie, et il fit aménager son laboratoire comme le désiraient ses deux protégés, les assistant directement au fourneau. A la différence de Kelly, il avait une conception mystique de l'Art d'Hermès, considérant la Pierre comme le microcosme de la Trinité, le Cœur du royaume.

Pour « appâter » le brave comte, qui était cultivé mais fort naïf, Kelly lui proposa de lui apprendre à réaliser une transmutation, lui promettant de lui révéler plus tard le secret de la fabrication de la poudre. Secret qu'il ne posséderait jamais en cette vie, John en était maintenant certain.

En présence de John, Edward indiqua au comte les opérations à effectuer. Celui-ci prit un peu de la poudre rouge, qu'il jeta sur deux demi-onces *mercurii vivi* placées dans un creuset. Il remplit ensuite le creuset de potasse jusqu'à la moitié, puis chauffa lentement. Puis il remplit le fourneau de charbon jusqu'en haut du creuset, de sorte qu'il fut tout entier dans un feu ardent, ce qui dura environ une demi-heure. Quand le

creuset fut tout rouge, Kelly dit au comte d'y jeter un peu de cire jaune. Après quelques instants, Rosenberg prit le creuset et le cassa ; stupéfait, il trouva au fond un petit morceau d'or qu'il s'empressa de peser : il pesait six onces trois grains. Le vice-roi de Bohême était devenu alchimiste ! Il venait de faire de l'or avec le sang du Lion vert !

Le 19 décembre, John put noter dans son journal : E.K. *fecit pro leone lapidis in proportione unius... gravi arenae super quod vulgaris oz. et 1/2 et producta est optimi auri oz. fere : quod post distribuimus a crucibolo una dedimus Edouardo.* Plein de reconnaissance, Rosenberg ajouta bientôt les présents à son hospitalité princière. Peu après, Kelly apporta à Jane un pendentif estimé par lui à 300 ducats. Le décret de bannissement fut levé et, en janvier, Edward fit un séjour à Prague, dont il ramena 500 ducats en or pour les Dee, refusant seulement d'en indiquer la provenance. Ce même mois de janvier de l'année 1587 — John allait bientôt fêter ses soixante ans —, ils reçurent plusieurs visites, dont celle de Nicholas du Haut, serviteur du duc de Brunswick.

Mais la plus belle surprise de ce printemps, où John accédait à une noble vieillesse, fut l'arrivée impromptu de celui que le maître de Mortlake appelait, en manière de plaisanterie, son « conseiller secret » : Maître Guillaume Postel, qui venait de rencontrer à Venise le génial et fougueux Giordano Bruno. Cet ancien élève de John avait été déclaré apostat par l'Eglise et Postel craignait le pire pour lui. Modèle d'un personnage du célèbre William Shakespeare, le dominicain défroqué, que John n'avait plus revu depuis la dissolution de l'Aréopage de Philip Sidney, avait prêché des idées fort avancées dans son *Débit de la Bête triomphante*, une œuvre forte mais peu respectueuse des dogmes religieux. A la cour de Navarre, Bruno était devenu le chef de file d'une pléiade de poètes et de philosophes qui célébraient la gloire de l'amour et raillaient les puritains, les dévots et les pédants. Tel était le sujet essentiel de la pièce de Shakespeare *Love's Labour's Lost*, qui avait été jouée pour l'enchantement de la reine Elisabeth. Les deux bigots y avaient nom Holopherne, maître d'école protestant

dont le modèle ne pouvait être que l'ancien précepteur de John, Roger Ascham ; et le stupide Don Adriano de Arnado, un Espagnol raidi et grand-guignolesque. Derrière la satire et la plaisanterie se cachait une profonde sagesse : Shakespeare faisait également allusion à l'*Ecole de la nuit*, organisée par Christopher Marlowe, où Sir Walter Raleigh et autres esprits universels, « catholiques », chers au cœur du vieillissant maître de Mortlake, discouraient de l'unité transcendante des religions, voyant dans la Nuit le symbole du savoir profond, caché au vulgaire. Les membres de ce cénacle ésotérique ne s'appelaient-ils pas entre eux « les veilleurs de la Nuit », sachant que « veilleur » se dit, en grec, *egregoroi* ?

A l'évocation de cette renaissance du courant universaliste qu'il avait lui-même fondé, naguère, avec l'Aréopage de Sidney, John Dee se prit à regretter, l'espace d'un instant, d'être devenu une sorte d'exilé, en rapport lointain et épisodique avec son île. Comme il aurait voulu se trouver, ne serait-ce qu'un jour, parmi les membres de cette Ecole de la nuit ! Mais, au seuil de ses soixante ans, il avait conscience que le moment était venu de tourner son regard vers l'intérieur. Tant qu'il vivrait, il savait que Sir Raleigh continuerait son œuvre en Angleterre, contre la multitude de protestants et de bigots qui étaient toujours prêts à voir le Diable partout, alors qu'ils l'avaient en eux-mêmes. Quant à lui, il avait abandonné toute idée de conquête d'une île extérieure, fût-ce même le Groenland ; au terme de ces quatre années d'errance, il lui semblait avoir quitté depuis des siècles l'Impératrice de la Mer.

Une rupture qualitative s'était produite : John n'ignorait pas que, s'il revenait un jour à Londres, plus rien ne serait comme avant. Il retrouverait, certes, les mêmes ennemis, sous d'autres visages, mais les rangs de ses amis s'étaient singulièrement éclaircis. Quant à sa gracieuse reine, il n'avait pas reçu de lettre de sa main depuis plus d'un an. Il ne doutait pas de son éternelle fidélité, mais il lui faudrait compter, en cas de retour à sa terre natale, avec l'entourage de Sa Majesté, qui lui serait peut-être plus hostile encore qu'avant son départ. Le magister Dee avait toujours été, au fond, un solitaire : l'exil

de Saturne dans le signe du Cancer, c'était bien l'île inaccessible, toujours remise en question par les remous à la surface. S'il trouvait un jour cette île, ce ne pouvait être qu'en lui-même. Les événements se chargeraient bien de lui rappeler qu'un gnostique n'est pas de ce monde. Jusqu'ici, ils ne lui avaient pas laissé le loisir de l'oublier.

C'est toujours avec une joie sans mélange que John retrouvait son ami Guillaume Postel. Source inépuisable de discussions, le grand érudit était un véritable iceberg : à chaque nouvelle rencontre, on découvrait des territoires inédits, des mondes enfouis, des connaissances secrètes et infinies. A la fois kabbaliste, astrologue et orientaliste, le vieux maître savait tout sur tout le monde : ainsi, il apprit à John que le prince Stefano Karolyi se trouvait au Caire, en compagnie d'Abd al-Mâlik. Les deux Turcs devaient y rencontrer un sheikh qui leur donnerait des instructions sur les activités futures de la Voarchadumia. Guillaume se refusa à donner tout détail complémentaire sur les buts et les méthodes de cette société secrète où les clefs essentielles du langage énochien avaient été données à son fils spirituel. Il se borna à lui dire que le démon Kelly, possédé par un djinn, lui avait été envoyé par la Providence comme une épreuve décisive avant la « découverte du Pôle ». Et il ajouta, avec un sourire malicieux mais empreint de bonté : « Tranquillisez-vous, mon cher John. Le notaire aux oreilles coupées n'est qu'un démon mineur ; il vous a fait entrevoir l'Enfer, mais ne vous y entraînera pas. Votre force est de l'avoir identifié dès le premier instant. Vous ne pouviez pas ne pas jouer le jeu, car votre rencontre était inscrite dans les astres ; mais, dans votre horoscope, c'est la Sphère non étoilée, ou *Ciel des Tours zodiacales*, qui aura le dernier mot : votre Saturne s'y trouve, car elle coïncide avec une partie de la constellation du Cancer.

» Bien plus grave est, selon moi, le drame de votre ancien élève et ami Giordano Bruno. Le malheureux court à sa perte, non seulement dans ce monde, mais dans l'autre. Aveuglé par la lumière noire de Lucifer, il a perdu ce que notre maître à

tous, Dante, nomme « le bien de l'Intellect ». Confondant, par orgueil, le non-défini avec l'Infini, il a identifié notre Mère la Terre à une simple réalité physique, une boule perdue dans l'immensité noire. Où est Dieu dans cette fournaise glacée ? Sacrilège de l'esprit humain, de l'intelligence qui cherche l'erreur métaphysique ! Et, derrière cette abomination, bêtise suprême du Diable, qui est le singe de Dieu. Avant l'apparition de ce petit dominicain possédé, les hommes se représentaient un ciel d'été plein de bonheur et projetaient leur rêve divin au-delà de l'azur. Giordano voudrait les plonger, au nom de la liberté humaine, cette illusion, dans un gouffre noir et glacial au silence écrasant, où ne brille que la flamme de Lucifer. Un jour, par la faute de ses idées, des millions d'hommes perdront la foi. Car le ciel bleu, même s'il est une erreur d'optique, est un reflet vrai du Ciel des Anges ; s'en étonner serait prétendre que c'est par hasard que nous sommes sur terre et que Dieu n'existe pas ! Le ciel est bleu, comme la terre est plate ; le ciel est bien une sphère suspendue autour de la terre, et à laquelle sont suspendues les étoiles. Ceux qui veulent violer les mystères divins au moyen de leur raison faillible nient l'Intellect pur, maître des symboles, et ne font que projeter les catégories limitées de leur esprit humain dans une immensité insondable : au bout de cette tentative inutile, pernicieuse et diabolique, il y a la désintégration. Non pas seulement la mort, maître Dee, mais le retour au chaos, la disparition en tant que microcosme d'une réalité plus haute. La manifestation universelle échappe à notre expérience ordinaire : nos microscopes pourront voir toujours plus loin, ils ne verront jamais que leurs propres limites... La science n'a aucun droit de détruire mythes et religions. Ce que beaucoup de nos savants actuels prennent pour le début d'une nouvelle ère n'est que le commencement de la fin.

» Au risque de vous choquer, maître Dee, mon ami, je vais prendre maintenant un exemple qui vous choquera peut-être. Ces magnifiques sphères, inventées par le génie de Mercator et représentant la Terre dans sa rotondité, sont aussi une invention du Diable... La Terre n'est pas ronde ou, plutôt, elle l'est

physiquement, mais cela n'a aucune importance. Du point de vue métaphysique, elle est et sera toujours plate. Il est parfaitement inutile, et même néfaste, de savoir qu'elle est ronde, puisque ce savoir n'ajoute rien au symbolisme des apparences. En regard de la vérité absolue, la connaissance des faits n'a aucun intérêt. Quant à la recherche des faits pour elle-même, elle est une des formes de l'ignorance. Et maintenant, je vais vous révéler un secret : en réalité, les pythagoriciens connaissaient déjà le système héliocentrique, mais ils savaient que celui-ci correspondait au niveau le plus bas de l'esprit humain : ils l'avaient, en quelque sorte, gardé en réserve. Ils savaient aussi qu'un jour un homme prendrait cette vulgarisation d'une illusion pour une découverte de la vérité. Et, d'après Nostradamus et d'autres prophètes, il serait même possible qu'un jour nos Occidentaux, qui se croient supérieurs mais qui sont en réalité les témoins de l'époque la plus basse de l'histoire de l'Humanité, se rendent à l'aide de machines dans des endroits qui, métaphysiquement, n'existent pas...

» Et maintenant, voulez-vous, pour se mettre au niveau de nos "chercheurs de réalité" contemporains, *une preuve* que je dis la Vérité ? Non pas *ma* vérité, mais *la* Vérité. Dans la préface de son livre sur *Les Orbites des corps célestes*, notre "découvreur" Nicolas Copernic se réfère à Hicéas de Syracuse et à certains passages de Plutarque. Vous n'ignorez pas qu'Hicéas était pythagoricien ; or, Aristote, dans son livre *Du ciel*, déclare que les philosophes italiques, qu'on appelle pythagoriciens, sont d'un avis contraire à celui de la plupart des physiciens, car ils affirment que le centre du monde est occupé par le feu, tandis que la terre, qui est une des étoiles, se meut en cercle autour de ce centre, causant ainsi le jour et la nuit. Un astronome d'Alexandrie, Aristarque de Samos, né vers 250 avant Jésus-Christ, enseigna également le système héliocentrique ; et selon Al-Bîrûnî, le compilateur musulman des traditions hindoues, certains sages des Indes ont soutenu que la terre tournait autour du soleil.

» Tout cela pour vous dire, cher et grand ami, que si votre vaisseau avait eu la malchance de voguer jusqu'au Groenland

géographique, vous n'auriez trouvé que glaces à perte de vue, ours blancs et Dieu sait quoi encore. Mais cela, vous le saviez déjà... Le véritable Vaisseau n'est-il pas philosophal ? Ainsi que l'écrit le Persan Sohrawardî, dans son admirable *Récit de l'exil occidental* : "Nous montâmes dans le Vaisseau, avec le projet de gravir la montagne du Sinaï pour visiter l'oratoire de notre Père ; mais auparavant, il nous fallut faire une expédition au pays d'Occident, afin de donner la chasse à certains oiseaux des rivages de la Mer Verte..." »

John s'était tu. Comme à l'accoutumée, l'exposé de Guillaume Postel était d'une seule pièce, d'une extrême densité et d'une totale vérité métaphysique. Il n'appelait ni discussion ni commentaire. C'était *la Vérité* qui parlait à travers lui. John se leva et donna l'accolade à son vieux maître. Submergé par l'émotion, il lui dit seulement : « Maître Postel, bien que vous ayez vingt ans de plus que moi, j'entre à mon tour dans la vieillesse. J'ai connu une infinité de gens, mais, au plus profond de moi-même, j'ai toujours été un solitaire. Disons, un solitaire entouré. Tous m'ont déçu, non pour des raisons sentimentales — car, sur ce point, les choses sont comme elles sont —, mais pour des raisons métaphysiques : la plupart des hommes de notre temps sont inhumains, non pas par le haut, mais par le bas. Ils sont infra-humains, et non pas sur-humains. Laissez-moi vous dire, Maître, qu'à cause de cela, vous êtes le seul être que je ne regrette pas d'avoir connu... »

Et Guillaume Postel s'en retourna à Paris où il devait, à la Sorbonne, reprendre ses cours sur les doctrines orientales. Avant de quitter celui qu'il avait vu, quarante ans auparavant, jeune et brillant savant de Cambridge, il lui dit être heureux de le voir, après toutes ces vicissitudes, l'hôte d'un seigneur généreux et loyal. Toutefois, il ne fallait pas se cacher que ce n'était qu'un nouveau sursis : tant que Kelly serait là, le mauvais œil poursuivrait les deux familles. Mais, ajouta Guillaume Postel, « le jour n'est pas loin où, comme Merlin, vous trouverez votre forêt ; quant à votre monstre aux oreilles coupées (il n'avait jamais pu supporter Kelly), le Diable s'en chargera... » Sur ces mots, Guillaume Postel disparut dans la

brume qui nimbait le parc de ce château de Bohême, laissant John Dee à sa solitude. Il ne devait plus jamais le revoir.

C'est le cœur gros que John retourna à ses fantômes. Avec Guillaume Postel, l'homme qui savait l'Heure, l'ami des sheikhs orientaux, s'en allait son dernier point de repère, son dernier fanal dans la nuit où il semblait s'enfoncer inexorablement. S'en allait aussi l'homme qui avait dirigé secrètement toute son existence depuis la rupture avec l'université de Cambridge. L'homme qui avait assisté à la métamorphose du jeune savant en un magicien catholique, en un homme universel dont la destinée avait pesé sur le sort de l'Angleterre et de l'Europe. Il le laissait seul, exilé dans un petit comté des Balkans, avec un médium diabolique et à demi fou, une femme qui ne lui appartenait plus et qui tendait de plus en plus à supplanter auprès d'Edward Kelly sa femme légitime, stupide et laide comme il se devait.

Qu'était devenu le mage de Mortlake qui, vingt ans auparavant, avait eu un rêve prophétique où il s'était vu sous la forme d'un noble vieillard descendant une colline sous la lune pleine, au bord d'un ruisseau, et répondant à la question « Qui êtes-vous ? » : « Mon nom est John Dee. Ma seule maîtresse est la lumière noire, que les Hébreux appellent Lilith. *Je suis un homme libre.* »

Misérables illusions d'un jeune émule de Faust ! Où était cette liberté, maintenant ? Jamais homme ne fut autant enchaîné que John Dee à Trebona !

Mais il fallait se ressaisir. Guillaume Postel, qui ne s'était jamais trompé dans ses prédictions, avait dit : « Comme Merlin, vous trouverez votre forêt. »

Le calme entre deux tempêtes fut court. Le lendemain du soixantième anniversaire de John (Pourquoi fête-t-on le jour funeste de notre venue sur terre ? se surprit-il à blasphémer), Kelly lui annonça avec emphase qu'il avait décidé de cesser son activité de médium afin de consacrer tout son temps à l'alchimie. Sur un ton plein de violence rentrée, il conseilla à John de chercher un autre évocateur. John lui répliqua patiemment que les anges eux-mêmes lui avaient dit que son don de

clairvoyance avait plus de valeur que tous les trésors du monde. Mais Edward resta inflexible et suggéra à son compagnon d'apprendre à son jeune fils Arthur à regarder dans le Cristal magique. Les Anciens, ajouta-t-il, croyaient que les enfants étaient plus doués pour la voyance que les adultes. Kelly lui cita le cas d'Apulée qui recommandait l'utilisation d'« un jeune garçon innocent à des fins divinatoires » ; du reste, il était notoire que les jeunes filles vierges excellaient à provoquer les phénomènes de hantise. A Worcester, Kelly assurait même avoir connu un jeune garçon qui, mis en présence d'une image de Mercure dans un bol d'eau, en avait extrait une épopée de prédictions en soixante vers.

Arthur Dee, lui, n'avait que neuf ans, et ce n'est qu'après avoir rempli presque un bol de ses larmes qu'il osa seulement regarder dans la Pierre de Révélation. Enfin, après de multiples recommandations à la patience, il déclara discerner dans l'onde la lettre A, ainsi que plusieurs lions, puis deux vieillards à barbe blanche portant sur leur tête une couronne. Edward ne se tenait plus : il se voyait déjà adepte (décidément, son manque de discernement n'avait fait que s'accroître avec son pouvoir d'illusionner les autres et soi-même). Curieusement, il s'avéra bientôt que l'enfant souffrait d'hallucinations ; il tomba malade.

Maître Kelly avait le don de multiplier les mirages, comme le Christ les pains et les poissons... Cette fois, John entra dans une colère noire comme l'ouragan qui emporta le Vaisseau fantôme : il menaça Kelly de le tuer magiquement s'il ne continuait pas jusqu'au bout la tâche sinistre qu'il avait inaugurée quatre ans auparavant en se présentant à l'improviste dans la salle de l'Ours Noir de Mortlake. Emporté par son élan, John ne put s'empêcher de dire au médium que l'heure était venue de payer. Edward lui répondit par un regard à la fois ironique et douloureux. Le Diable était-il donc capable de désespoir ? John ajouta qu'il invoquerait l'Ange de la Mort en personne, « celui qui venait de nulle part », grâce à un rituel secret qu'il avait gardé en réserve pour les heures graves. Ce fut pour Kelly le signal qu'il lui faudrait à présent boire

le calice jusqu'à la lie ; avant de reprendre les voyances qu'il en était arrivé à envisager avec horreur, il tenta de se justifier en avançant qu'il avait été extrêmement éprouvé par les récentes révélations des esprits. Mais, dit-il, il était prêt à faire une ultime tentative, « en priant Dieu que l'Ange de la Mort ne vînt pas sans qu'il en ait été prié ». Dernière ruse et dernière illusion du démon, se dit John : vouloir défier Dieu jusqu'aux instants où il est le Maître absolu, à savoir ceux de la naissance et de la mort !

Oui, l'heure de l'affrontement final avec Edward Kelly, le maître des mirages, l'incarnation d'un djinn peut-être, avait sonné.

Le monstre Kelly ne rêvait jamais, car il était lui-même le rêve d'un monstre. Sa vie n'avait été qu'une errance infinie, guidée par des démons dont il ignorait l'existence : il avait ouvert une infinité de portes sur des voies qui ne mènent nulle part ; il s'était vanté de bâtir des architectures perverses ; maintenant, il était au bout de sa Voie, dans l'impasse... Il commençait à l'entrevoir confusément, ce qui se traduisait par des explosions de rage alternant avec des rêves de grandeur de plus en plus incohérents. Pourtant, les puissances supérieures furent miséricordieuses et lui envoyèrent un rêve prophétique. Ce fut comme si des soleils, des mondes et des univers avaient convergé en un point d'où ils auraient conspiré d'anéantir son apparente situation sur la terre. Face à une grande terreur, une plus petite s'atténua et les vagues brûlantes semblèrent isoler Edward Kelly par-delà l'ultime porte de son infinité de doubles, qui cachait mal son absence d'Être. « Edward Talbott, lui dit une voix infernale, vous avez voulu rechercher les cités ivoirines et oubliées, qui se dressent dans la planète lourde d'orchidées, et régner sur le trône d'opale qui est celui d'un dieu innommable, découvrir cette ville dont les tours fabuleuses et les dômes innombrables s'élancent majestueusement vers l'unique étoile rouge d'un firmament étranger à votre Terre et à toute matière. Or, apprenez que toute figure dans l'espace n'est que le résultat de l'intersection, par un plan, de quelque figure correspondante et de plus grande

dimension — de même qu'un carré est la section d'un cube et un cercle la section d'une sphère. De même, le monde des dieux et des hommes n'est qu'une forme à trois dimensions d'un minuscule univers clos par la Première Porte par où les grands Anciens vous insufflent ce rêve. D'ailleurs, l'Univers entier n'est que le rêve d'un dieu dément... »

Il y eut un silence impressionnant, au-delà duquel Kelly crut percevoir des rumeurs terrifiantes et sourdes. Puis les vagues pensantes reprirent, expliquant que les habitants des zones à trois dimensions appellent changement ce qui, tout simplement, n'est qu'une fonction de leur conscience considérant le monde extérieur à partir de divers angles cosmiques. Les faibles êtres habitant les mondes intérieurs sont esclaves de cette variété d'angles de conscience. Par contre, les entités qui vivent par-delà les Portes commandent à tous les angles et maîtrisent par la pensée les myriades de facettes du cosmos soumises au changement illusoire, tandis qu'au-delà de toute pensée humaine rayonne le point central figuré par l'étoile polaire.

Dans l'esprit fasciné de Kelly, le murmure métaphysique des vagues fit alors place à une grandiose vision : il vit une place ornée de piliers noirs, de colonnades et de statues d'êtres étranges, à la fois humains et fabuleux. La plupart des perspectives : rues droites et larges, allées latérales et enfilades de dômes arrondis, de spires et de toits couverts d'arabesques, étaient pleines d'une beauté et d'une magie dépassant toute expression, mais rien n'égalait la splendeur des massives hauteurs du Temple central, avec ses seize faces sculptées, son dôme aplati et son beffroi élancé surmonté par une gigantesque statue du Baphomet. Kelly vit alors défiler, sur les escaliers d'onyx qui descendaient des seize portes, des prêtres masqués et encapuchonnés qui n'avaient rien d'humain... Au-delà du Temple, il vit une colline où s'élevait le dôme du palais merveilleux du Roi voilé.

Il sembla alors au médium que son rêve était plus vrai que la réalité. Il passa sous une grande voûte noire et entra dans le jardin fermé du Roi voilé. Sous des murs titanesques et des

faisceaux de dômes bulbeux, il vit d'étranges signes d'or mêlés à des musiques de fées ; toute distinction entre la vue et l'ouïe s'était effacée : les images étaient des sons, les sons étaient des parfums... Kelly s'arrêta, saisi devant tant de beauté. Il était enfin parvenu au *Palais fermé du Roi*. Les terrasses d'onyx, les promenoirs à colonnades, les portiques de jaspe, les arbres en fleurs grimpant en espaliers jusqu'aux fenêtres dorées, les statues de marbre noir presque vivantes, les fontaines de basalte où frétilaient des poissons phosphorescents, les minuscules temples des oiseaux chanteurs, tout s'unissait en une beauté digne des paradis d'Allah.

En direction de l'Occident, il entendit alors un merveilleux chant de sirène ; il se mit à monter un escalier d'onyx. Lorsqu'il fut parvenu au sommet, la vision s'effaça, tout fut plongé dans les ténèbres. Edward Kelly entendit une voix nasillarde, démoniaque, qui hurlait : « Talbott, tu es perdu ! » Puis tout se fonda dans un ricanement atroce. Le médium se réveilla en sursaut, terrorisé, le cœur battant. Un instant, il crut voir au pied de son lit une forme verdâtre, de la taille d'un enfant, accroupie et le fixant de son regard jaunâtre. Cette forme proféra un mot : « Madimi ! », puis disparut. Madimi, la petite fille qui était apparue à la Fenêtre d'Occident lors de la première évocation de l'Ange ! Kelly s'enfouit la tête dans les mains. Une aube grise se leva...

Le lendemain, le médium de Satan raconta son rêve à son maître. John se contenta de faire le signe de croix ; il dit à Edward de ne pas attacher d'importance à cette vision. Mais il sut que Guillaume Postel avait vu juste : Kelly était définitivement investi par les puissances du Mal, il avait pénétré dans les noirs abîmes de l'Infini trahi par le microscope, dans l'univers orgueilleux et vain des architectures sans fin, des structures vertigineuses. Il était devenu la proie du *Feu d'en bas*.

John se surprit à sourire. Quel dommage, songea-t-il, que maître Kelly n'eût pas été le disciple de Giordano Bruno...

A dater de ce jour — on était en automne de l'année 1587 —, les relations de John et de celui que, depuis sa dernière trans-

mutation, il appelait « Mister Kelly », se détériorèrent graduellement. Les crises de rage et les violentes imprécations du médium accusant John de l'avoir forcé à évoquer de dangereuses entités se multiplièrent. Rosenberg s'était installé définitivement à Prague et Kelly s'y rendit fréquemment, accomplissant chaque fois de nouvelles transmutations avec la poudre qui lui restait. Il prétendit avoir ramené en secret de Glastonbury un grimoire intitulé *Extractiones Dunstani*, qui lui servait de guide pour ses recherches alchimiques. Les séances d'évocation se raréfièrent. Kelly prit à son service, aux frais de Rosenberg qu'il avait désormais en son pouvoir, un aide nommé John Carpio, et il fut bientôt rejoint dans son laboratoire par son frère Thomas. Au début de l'année 1588, la femme de Thomas, Lydia, mit au monde des jumeaux, avec l'aide médicale de John.

Cependant, Kelly dressait secrètement le comte de Rosenberg contre son ancien maître, l'accusant, non sans humour, d'être un magicien noir. Il intercepta plusieurs lettres de l'ambassadeur Edward Dyer à John Dee et lui écrivit pour lui annoncer qu'il espérait être bientôt en mesure de remplir d'or les coffres de l'Angleterre vidés par la préparation de la guerre contre l'Armada espagnole, qui était revenue des Indes avec une cargaison de seize millions de ducats.

Le 16 février, Kelly quittait Trebona pour Prague, où il s'installait chez Rosenberg, emmenant avec lui ses assistants, ses livres et une grande partie de son matériel alchimique. Quelques jours plus tard, John se rendit à Prague pour remettre au médium la poudre de projection, les livres où étaient consignées fidèlement les séances angéliques, le Cristal magique et les grilles du langage énochien. Contre ce cadeau empoisonné qu'il abandonnait à son âme damnée, il se fit remettre un certificat signé par lui et le vice-roi de Bohême, Rosenberg. L'entrevue fut brève et glacée ; Kelly, fait depuis peu maréchal de Bohême pour ses services alchimiques, affectait désormais d'être sur un pied d'égalité avec son ancien maître qu'il considérait même, à présent, comme un vieillard égaré et pitoyable. Quant à John, il s'adressa à Edward en

l'appelant « Mister », non sans une pointe d'ironie qui en disait long sur le sombre avenir qu'il lui prévoyait. Les deux hommes se quittèrent sur la promesse d'entretenir une correspondance suivie ; plus rien ne retenait désormais John en Bohême. Le jeu d'échecs avec l'Ange se terminait sur une apparente victoire de Kelly. Apparente seulement, car elle contenait le germe d'une chute rapide : après avoir consulté l'horoscope du médium, John ne venait-il pas d'y découvrir un passage de Mars sur Saturne en maison X, qui confirmait sa prescience des événements futurs ? Chez un monarque, se dit John, la roche Tarpéienne est proche du Capitole ; mais chez un roi hermétique, chez un alchimiste, la roche Tarpéienne est le Capitole, si celui-ci est fait d'avantages matériels et de gloire terrestre ! Nul doute que la chaîne de maréchal de Bohême que maître Kelly venait de se mettre au cou augurait de chaînes beaucoup plus lourdes dans l'Invisible... Non, il n'y aurait pas de miracle pour faire repousser les oreilles de l'ex-notaire de Worcester, du pilleur du tombeau de saint Dunstan, archevêque de Canterbury. Le maître de Mortlake n'avait plus désormais qu'à retourner sur les bords de la rivière Dee. Métamorphosé par la traversée des sables mouvants, il attendrait là le cadavre de son ennemi le plus précieux, Edward Kelly, médium, alchimiste et maréchal de Bohême.

*La dernière
veille de la nuit*

13

LORS de l'ultime séance d'évocation des esprits avec Kelly, John avait eu soudainement la vision de châteaux émergeant au milieu d'une mer déchaînée et, sur leurs tours de guet, des anges faisant le signe « Ohooohaatan ».

Ce signe énochien était le nom d'un des quatre grands Rois des Eléments : le Roi du Feu. De cette vision et de plusieurs autres combinées avec ses analyses astrologiques, John avait déduit des prédictions fort sombres pour l'année 1588 qui débutait. Partout en Europe, des voix faisaient écho à la sienne, prédisant des tempêtes, des catastrophes naturelles et des événements sanglants. Un siècle auparavant, le mathématicien Johann Müller, de Koenigsberg, qui avait aidé Christophe Colomb à dresser ses tables astronomiques, avait déclaré qu'une éclipse de soleil en février 1588, suivie de deux éclipses de lune en mars et en août, se traduirait ainsi : « Mille ans après la naissance de la Vierge et cinq cent quatre-vingt-huit ans après, un grand désastre éclatera. Ce ne sera point la catastrophe totale (qui aura lieu à l'Ere des Machines), mais les tempêtes causeront des dégâts sur terre et sur mer et le monde entier traversera de dures épreuves, suivies par une immense tristesse. »

Naturellement, chaque nation avait interprété ces prophéties à sa manière, publiant un grand nombre de pamphlets et d'almanachs accommodés à ses propres aspirations. En Espagne, cette épidémie de pessimisme avait provoqué un vent de désertion dans l'Armada, et un astrologue de Lisbonne avait été arrêté à cause de ses néfastes prédictions. Un correspondant anonyme avait envoyé à William Allen, cardinal et recteur du séminaire de Douai, une communication inquiétante, avec une copie destinée au pape. Il y était question d'une table de marbre qui avait été trouvée récemment dans les ruines de l'abbaye de Glastonbury, où était inscrite « la chute du puissant Empire » en ces mots : *Post mille exactos a partu Virginis annos...*

Selon l'auteur de cette missive, cette table avait été gravée par Merlin lui-même, le magicien du roi Arthur, qui avait prophétisé la destruction de l'empire d'Uther Pendragon, et le mystérieux tremblement de terre qui avait mis au jour la table de marbre druidique était un avertissement divin. Il s'en fallut de peu pour qu'on prétendît que John Dee était la réincarnation du grand barde celtique, et il eut à se féliciter de n'être pas pour l'heure en Angleterre où la chasse aux sorcières battait son plein.

Lors des séances angéliques de Cracovie et de Prague, John n'avait pas manqué d'avertir le roi Etienne Bathory, ainsi que l'empereur Rodolphe, de la tempête qui s'annonçait ; par l'intermédiaire du nonce papal, la nouvelle apocalyptique avait atteint le Vatican. Rodolphe, qui communiquait avec des astrologues dans tout l'Occident, avait pu se rendre compte que l'Anglais n'était pas le seul à prophétiser de tels événements ; et on l'avait souvent vu, pendant l'hiver 1587, scruter le ciel avec sa lunette astronomique, en manteau d'hermine, sur la tour du Hradschin.

En Angleterre, pourtant, les autorités étaient intervenues auprès des imprimeurs pour endiguer le flot de noires prédictions déclenché principalement par John Dee-Merlin. On se contenta de suggérer habilement que l'empire désigné par le prophète ne pouvait être que l'Espagne ou la Russie. En outre,

le Conseil privé « permit » la publication d'un pamphlet de Thomas Tymme contre les prophéties de malheur, intitulé *A Preparation against the prognosticated dangers of 1588*. Tout était prêt pour la victoire de l'Impératrice de la Mer sur l'« Invincible Armada ».

Pour John aussi, cette année s'avérait capitale : peu après le départ de Kelly, Jane mit au monde un autre garçon, Théodore, né le 28 février, sous le signe des Poissons : la mer réaffirmait sa prééminence. Malgré les insinuations des mauvaises langues qui attribuaient au sinistre médium la paternité de l'enfant, cette naissance ressouda le couple si éprouvé par les mois précédents. L'imposture de la *Soror mystica* n'était plus qu'un mauvais souvenir ; d'ailleurs, Joan Kelly avait projeté, en accord avec son époux, de regagner l'Angleterre en automne ; bientôt, l'homme aux deux femmes allait se retrouver célibataire. Aurait-il encore le temps de semer ailleurs la destruction, avant de se détruire lui-même ? Les astres semblaient répondre négativement : Neptune, dieu de la mer, était en opposition à Saturne dans l'horoscope annuel du médium : en cette année de naufrage, il risquait bien d'être une des premières victimes de la tourmente.

Conseiller secret de la marine de Sa Majesté, grand rénovateur de la technique de la navigation, inventeur de maints instruments de bord, John Dee avait toujours pensé que, commandée par un bon stratège, la flotte anglaise, plus petite et plus mobile, pouvait battre les lourds gallions espagnols ; en outre, la puissance et la rapidité de feu des Anglais était nettement supérieure à celle des vaisseaux de Philippe II. Mais, surtout, John n'ignorait pas qu'une forte tempête aurait mis à mal une grande partie de la flotte ennemie ; là encore, il pensait que le temps — et le mauvais temps — serait l'allié d'Elisabeth.

Les vaisseaux anglais étaient solidement ancrés au port lorsque, le 19 juillet, l'Armada fut signalée au large des côtes de Cornouailles. Le plan espagnol était de progresser dans l'isthme de Calais où la flotte au complet terroriserait la population, puis de joindre une autre escadre au large de l'île de Wight.

Mais ce plan fut déjoué par la manœuvre des vaisseaux anglais qui contraignirent les Espagnols à faire route vers le nord, contre le vent qui venait de tourner : comme l'avait prophétisé John, le temps avait été l'allié de ses compatriotes. Dispersés, démoralisés, les Espagnols tentèrent de retourner à leurs bases en contournant le nord de l'Ecosse et l'ouest de l'Irlande, mais c'est une flotte diminuée de plus de moitié qui rentra piteusement au port. Il s'agissait d'une première et providentielle victoire, mais une nouvelle attaque ne manquerait pas de mener l'Angleterre à la banqueroute financière. L'amiral Drake lui-même restait inquiet, et la reine s'adressa à ses troupes en des termes émouvants, lors d'un discours à Tilbury : « Je sais que j'ai le corps d'une faible et vulnérable femme, mais j'ai le cœur et l'estomac d'un roi, et d'un roi d'Angleterre, qui plus est ; je ne tolérerai jamais qu'un prince de Parme espagnol, ou tout autre prince européen, ose envahir les frontières de mon royaume ; aussi, plutôt que de laisser le déshonneur m'atteindre, je prendrai moi-même les armes, je serai moi-même votre général, votre juge et le garant de l'honneur de notre armée. »

Au cours de ce mois de juillet fatidique, John reçut de nombreuses visites à Trebona, l'engageant à revenir en Angleterre : ce furent tout d'abord Thomas et August Southwell qui revenaient de Prague où ils avaient rencontré Kelly. Celui-ci leur avait affirmé qu'il serait bientôt « l'homme le plus riche de la terre », et avait ajouté, avec une expression de haine insoutenable, que les conversations avec les esprits étaient du temps perdu, « car on ne peut espérer recevoir de l'argent de la part des Bons Anges ». Puis ce fut son vieil ami Edward Dyer, qui lui donna des nouvelles fort encourageantes de la reine à l'égard de son cher astrologue, de ses chers « yeux ».

Le mois précédent, John avait envoyé une courte lettre à Elisabeth, la félicitant pour la défaite de l'Armada et la remerciant « de le rappeler, ainsi que Mr. Kelly, en Angleterre ». Sir Walsingham, par l'intermédiaire d'Edward Dyer, avait fait une dernière tentative de réconciliation entre les deux alchimistes. Bien que déçu mortellement par l'étrange personnage,

John avait eu un geste de bonté en appuyant cette démarche. Mais ses dernières illusions furent balayées lorsqu'il apprit, au mois de décembre, que l'infâme gredin avait donné le Cristal magique au comte de Rosenberg, qui l'avait à son tour donné à l'empereur. Ainsi, la fripouille était parvenue à recevoir de l'argent « angélique » en vendant ce que les esprits leur avaient donné de plus précieux !

En quelques mois, Kelly semblait avoir oublié totalement son vieux maître. Couvert d'or vulgaire par le comte de Rosenberg, il était devenu son spagyriste attiré. Ne réussissant plus qu'à produire de petites quantités de substitut aurifère, il se contentait désormais de réaliser des bijoux, en particulier de petits anneaux dont ses doigts étaient couverts. Sir Edward Kelly, baron du royaume de Bohême, n'aurait plus été qu'un Romani-chel aux oreilles percées, s'il avait encore eu des oreilles... Domestique doré de la marionnette de l'empereur Rodolphe, sa vie ne tenait plus qu'à un fil tendu entre deux plateaux d'or. Tel était maintenant l'homme qui, un jour, avec son maître John Dee, avait voulu apporter le grandiose message du langage énochien à l'Humanité.

Le 11 mars 1589, John Dee et sa famille quittaient le château sud-bohémien de Trebona pour rentrer en Angleterre. Retenu à Prague avec Kelly par sa soif de l'or, le comte de Rosenberg, vice-roi de Bohême, ne vint même pas dire adieu au vieux maître de son collaborateur dévoyé ; toutefois, il lui fit parvenir une importante somme d'argent qui lui enlevait tout souci pour le voyage du retour.

A Brême, où il séjourna dans le plus grand luxe jusqu'au mois de novembre, John reçut une lettre de compliment du landgrave de Hesse-Cassel ; il rencontra les plus illustres savants de la ville hanséatique, reçut la visite des plus grands notables, venus rendre hommage à son universel génie. Enfin, il passa trois jours extraordinaires avec le docteur Heinrich Klunrath, de Hambourg, alchimiste mystique, qui fut fasciné par le récit des évocations de l'Ange.

John se sentait soudain soulagé d'un grand poids, qui avait eu nom Edward Kelly. Il avait l'impression d'émerger peu à peu d'un long cauchemar, d'une errance sans fin dans des sables mouvants, dans des cavernes obscures et glacées. Libéré de la présence obsédante de cet escroc métaphysique, il était redevenu le magister Dee, ancien élève de Cambridge, astrologue, savant, navigateur, magicien et prophète, émule de son ancêtre celtique, Myrddhin-Merlin.

Le début du voyage avait été une fuite éperdue où tous avaient failli se noyer dès le premier jour ; la fin du voyage de l'alchimiste fut plutôt une rentrée triomphale. Les Dee étaient suivis d'une garde à cheval, et, outre les voitures servant à transporter tous leurs biens, ils disposaient de trois véhicules pour leur seule famille, de sorte que le périple de Trebona à Londres coûta environ huit cents livres.

Le 2 décembre de cette année 1589, John et sa suite débarquaient à Gravesend. Le 19, la reine Elisabeth recevait son vieil ami à Richmond ; il n'avait pas vu l'Angleterre depuis maintenant six ans.

Le chagrin qui accabla John lorsqu'il vit la dévastation de sa bibliothèque, dont il ne restait que bien peu de chose, fut allégé par la gentillesse, certes un peu condescendante, de la reine et la générosité de son ami Adrian Gilbert. Ce dernier, qui lui rendit visite à Mortlake, lui concéda une rente sur des mines situées dans le Devonshire et lui remit, de la part de la reine, une bourse contenant 500 livres. John était accablé de dettes et n'envisageait aucun revenu régulier — en dehors de vagues promesses de Kelly relatives à ses « transmutations » — et, dans les mois qui suivirent, ses quelques amis restés fidèles lui offrirent généreusement du bétail, de la farine, du sucre, du vin, des livres aussi.

Il s'aperçut bientôt avec peine que le souvenir de ses actions antérieures persistait malgré sa longue absence, et que les soupçons, loin de s'apaiser, étaient plus vivaces que jamais. Il n'osait plus traverser seul et à pied le village de Mortlake, où les bonnes gens murmuraient sur le passage du « nécro-

mant » ; les enfants s'enfuyaient lorsqu'ils voyaient arriver le grand vieillard à la robe noire et à la barbe blanche. John Dee était devenu un épouvantail pour la jeunesse des environs ; cela l'attristait fort, lui qui avait toujours adoré les enfants et qui en avait lui-même cinq à présent.

En janvier 1590, Thomas Kelly vint à Londres pour plaider la cause de son frère à la cour ; il venait, dit-il, de transmuter une once de mercure en une once d'or. Le trésorier royal, Lord Burghley, vit là l'occasion de remplir les caisses de l'Etat anglais vidées par la guerre navale, et envoya un message à Dyer, agent de la reine à Prague, l'enjoignant de « demander à Sir Edward Kelly de revenir dans son pays natal et d'honorer Sa Majesté des fruits du savoir que lui a accordé Dieu ».

Depuis son retour à Mortlake, John, par réaction peut-être contre le souvenir indicible des séances d'évocation, mais aussi par prudence diplomatique, s'était rapproché de l'Eglise. Il fit bâtir à ses frais une galerie dans l'église de Mortlake ; il eut de longues conversations avec Camden, professeur à l'école de Westminster où il envoya son fils Arthur.

Le 5 mars 1590, les Dee eurent une fille qu'ils appelèrent Madimi, comme pour exorciser l'ombre des évocations angéliques. Elle fut baptisée en l'église de Mortlake, et la marraine fut Lady Walsingham, épouse du ministre dont John avait, à tort, redouté l'hostilité. Lord Francis Walsingham mourut d'ailleurs un mois plus tard : c'était un appui de moins à la cour.

Depuis la rupture avec Kelly, Jane était redevenue plus tendre avec son mari, et les époux vécurent à Mortlake de nouvelles heures d'un bonheur sans partage ; bien qu'agé maintenant de soixante-trois ans, John comptait sérieusement avoir d'autres enfants. Sa femme se mit à avoir des songes merveilleux et inspirés, qu'il consigna fidèlement dans son journal, essayant même de les diriger au moyen de l'astrologie et de la magie rituelle.

De nouveaux visiteurs vinrent rendre hommage à l'astrologue royal : Richard et Thomas Candish, qui avaient navigué partout dans le monde ; Lady Cobham, qui fit cadeau à Jane de

sucre et de poivre. John pensait à reconstruire ses laboratoires et à reprendre ses expériences alchimiques. Il postula un temps la direction de l'hôpital de la Sainte-Croix à Winchester, mais sans résultat. La reine était entièrement favorable à la reprise de ses expériences et lui promit sa protection, quelles qu'elles fussent. John put se faire quelques revenus en dressant des horoscopes. Enfin, il restait en relation épistolaire avec Kelly, lui écrivant au nom de « Sir Edward Kelly, chevalier à la cour de l'Empereur de Prague ».

Le mois d'août de cette année fut troublé par un événement grave. Ann Frank, la vieille servante des Dee, s'avéra être possédée d'un esprit malin. John essaya tous les exorcismes, lui fit des applications d'huile sainte. En vain. La pauvre femme maigrissait de jour en jour, son esprit était de plus en plus tourmenté. Par un matin ensoleillé de ce mois d'août, Jane découvrit la vieille servante sur la pelouse du parc : elle s'était tranché la gorge. Ce fut une dure épreuve pour John et sa jeune femme. Les ragots reprirent de plus belle dans le village et, malgré la nouvelle galerie bâtie dans l'église, on se remit à montrer du doigt le « magicien noir ».

Depuis son retour au pays natal, John simulait de mener une vie sage, retirée, idyllique, de patriarche gallois. Mais, au fond de lui-même, il savait que l'on ne peut abandonner aussi légèrement les « Anges » qui peuplèrent tant d'invocations ; il avait feint de quitter ces redoutables entités, mais celles-ci ne le quitteraient pas de sitôt. Il était allé trop loin dans l'appel de forces dont la plupart des humains n'imaginent même pas l'existence. Il n'avait jamais dit à la pauvre Jane que cette avalanche de rêves étranges, où la couleur verte dominait, n'était rien d'autre que le retour de choc de la cohabitation avec Kelly. L'Ange Vert continuait à les poursuivre par le canal de l'Invisible ; par quel mystérieux cheminement de son humour démoniaque avait-il décidé de frapper une inoffensive servante, vieille nourrice de John, qui n'avait jamais eu le moindre rapport avec la magie ? On pouvait même reconnaître la marque de l'« Ange », se dit John, à ce qu'il frappait les être particulièrement purs. Arthur Dee n'était-il pas tombé

malade après sa vision dans le bol d'eau ? Quant à Ann Frank, sa « possession » avait commencé après que Jane lui eut raconté un de ses rêves, où il était question d'une île nimbée d'une lumière verte...

L'Ange veillerait jusqu'au bout du séjour de John Dee sur terre ; de toute éternité, il l'attendait à la Fenêtre d'Occident.

A Prague, le maréchal Kelly poursuivait son chemin de faiseur d'or. Il habitait, curieusement, une fort ancienne maison appelée « Maison de Faust », non loin de l'église de Skalka. Propriété de la famille Mladota, elle avait appartenu autrefois aux ducs de Troppau, vassaux de la couronne de Bohême. Un souterrain la reliait alors au nouvel hôtel de ville, pour faciliter certaines procédures secrètes. Par son caractère isolé et mystérieux, cette demeure facilitait les recherches alchimiques.

Edward venait de découvrir, grâce à un vieil hermétiste qui logeait dans la ruelle des Archers, un manuscrit intitulé le *Livre magique*, d'Abramelin le Mage, un des maîtres d'Abraham ben Siméon, docteur en kabbale de Worms. Ce livre était destiné à faire comprendre la magie divine selon la Kabbale, en particulier la conjuration des anges gardiens qui président à la magie rituelle et à la découverte de soi-même. Présentant de grandes analogies avec les séances d'évocation pratiquées avec John Dee, il consistait essentiellement en une suite de pentacles préparés pour l'invocation des différents anges recensés par les kabbalistes chrétiens. L'un des maîtres de l'auteur avait été Johann Reuchlin, le célèbre hermétiste.

Par l'intermédiaire du comte de Rosenberg, Edward eut plusieurs entrevues avec l'empereur Rodolphe qui le traita avec une certaine rudesse : l'« Hermès allemand » ne cherchait chez le renégat qu'un profit matériel, sans cesse repoussé au lendemain. Les franches menaces commencèrent à pleuvoir, et Kelly ne réussit à gagner du temps qu'en inventant quelques nouvelles recettes spagyriques pour rajeunir les bézoards de l'empereur, lui indiquer des remèdes contre sa mélancolie, lui apporter des clous de fer provenant de l'arche de Noé, ainsi

qu'un crapaud tombé du ciel. Jamais à court d'imagination, le coquin faisait patienter, sans illusion, l'aspirant à l'adeptat, tout en continuant à soutirer le plus d'argent possible au comte de Rosenberg qui commençait à se poser des questions. Kelly conseilla aussi à Rodolphe de baigner chaque mois à la nouvelle lune, c'est-à-dire à la lune noire, ses deux mandragores géantes, Marion et Thrudacias, dans des tonneaux de vin des Carpates. Le descendant des Habsbourg avait fait ajouter récemment à son blason l'effigie des homoncules à la figure souffreteuse et portait depuis peu sur lui une tunique en fibre de mandragore, dont il espérait acquérir l'invulnérabilité.

Du reste, le jeune ermite impérial venait de nommer archevêque un prélat suspect de magie noire, Gebhard Truchsess von Waldburg, soumis à la volonté du magicien Hieronymus Scotus, dit Scotto, amateur de dagydes, d'amulettes, de talismans et de miroirs magiques.

En 1592 arriva à Prague l'alchimiste Michael Maïer, né dans le Holstein, ami de Robert Fludd et de Michel Sendivogius. Dès lors, l'influence de Kelly commença à diminuer au Hradschin. Bientôt, le docteur Thaddeus von Hajek invita aussi le célèbre Tycho Brahé, que John Dee avait rencontré quelque dix ans auparavant dans son île de Hveen. L'empereur et le grand astronome communiquèrent non seulement dans leur passion pour les astres, mais aussi par leur superstition, qui était grande. Il suffisait qu'un chat noir passât devant sa porte pour que l'inénarrable Tycho ne sortît pas de la journée. Bientôt, il fut surnommé le « mauvais esprit » de l'empereur. Du coup, Edward Kelly ne l'était plus.

Il s'était mis de nouveau à accumuler les dettes et les escroqueries, selon une méthode qui fit dire à Rosenberg qu'« il continuerait à la pratiquer même en enfer, où il ne manquerait pas d'emprunter de l'argent au Diable ».

Au même moment, John venait de rédiger un placet intitulé *Une brève note et quelques rappels au sujet de ma bibliothèque récemment détruite à Mortlake*, où il demandait à la reine de nommer deux ou trois commissaires chargés d'exami-

ner avec soin le préjudice qu'il avait subi. A sa grande surprise, Elisabeth y consentit et nomma deux personnages connus, Jean Wolley, secrétaire de la correspondance latine, et Thomas Georg, de la maison royale. Une semaine après sa supplique, ils se présentèrent à Mortlake, où John leur exposa dans un long mémoire toute sa vie passée, ajoutant au besoin les témoignages et les preuves tirés des manuscrits qui lui restaient. Il leur exposa aussi tous les services rendus à l'Angleterre, le rôle capital qu'il avait joué dans la rénovation des sciences secrètes, et toutes les promesses non tenues par la reine. Puis il leur parla du pillage de sa maison et de sa bibliothèque organisé par ses ennemis, les priant non seulement en son propre nom, mais encore au nom de sa femme et de ses sept enfants, de bien vouloir intercéder auprès d'Elisabeth.

Mais rien ne sortit de cette entrevue. Sachant bien que ce silence était dû à ses ennemis qui l'accusaient d'être un magicien noir, John écrivit alors à l'archevêque de Canterbury des lettres apologétiques dans lesquelles il prenait Dieu à témoin de n'avoir jamais étudié que des choses permises, honnêtes et chrétiennes, ajoutant qu'il répondrait aux accusations et aux calomnies par les œuvres de quarante années de sa vie passée. Dans cette nouvelle supplique, il se garda bien, toutefois, de parler des évocations des anges et des esprits.

John estimait la valeur de ses livres perdus à quatre cents livres. Toute sa collection d'objets de valeur, notamment de pierres précieuses, avait disparu, de même que le cadran de Richard Chancellor, les deux globes terrestres de Mercator, et son grand astrolabe.

La même année, il publia un *Triple Almanach pour l'année et notre seigneur Dieu*, un ouvrage majeur où il avait inclus trois calendriers, le calendrier commun, le grégorien et le sien propre, ainsi qu'une série de prévisions astrologiques et de prophéties.

Une troisième fille naquit aux Dee, qu'ils nommèrent Frances. Peu après, arrivèrent du continent des nouvelles selon lesquelles Edward Kelly avait été emprisonné par l'empereur Rodolphe, irrité par sa vantardise sans objet. Edward Dyer

avait été emprisonné aussi, ainsi que Thomas Kelly. Sa maison, la « Maison de Faust », avait été mise sous scellés. On apprit bientôt que s'étant enfui, Edward avait été repris quatre jours plus tard et enfermé au château de Pürglitz, non loin de Prague. John Dee ne fut même pas étonné. Depuis trois ans, il savait que le démon trouverait bientôt sa roche Tarpéienne.

Il sut, avant même qu'on le lui dît, pourquoi Edward avait été arrêté : sommé par l'empereur de lui donner le secret de la fabrication de la poudre, il avait tenté de tergiverser. Puis, contraint de se rendre au Hradschin, il avait tenté de tromper Rodolphe par un tour de prestidigitation. L'empereur misanthrope s'en était aperçu et était entré dans une colère terrible. Kelly n'avait dû qu'à l'intervention de Rosenberg de n'être pas exécuté sur l'heure. On l'avait enfermé sous l'inculpation grave de *laesus Majestatis*.

Quelques mois après, en décembre de l'année 1593, Kelly fut libéré. Il cessa de correspondre avec son ancien maître. Il était devenu une sorte de charlatan errant, multipliant les transmutations en public, les tours de passe-passe : un Bateleur devenu fou, un Fou du tarot sans sagesse. Tapi dans sa demeure de Mortlake, John put suivre avec résignation, par personnes interposées, la trajectoire catastrophique du météore Kelly. Au début de 1595, un écho transmis par Lord Shrewsbury lui apprit que Kelly était l'hôte du comte de Waldstein, dans les Carpates, où « il faisait de l'or comme une poule pond des œufs ». Le médium ne parlait jamais plus des évocations de l'Ange ; la moindre allusion à ce sujet suffisait à le plonger dans des colères terrifiantes. Ensuite, on perdit la trace du médium de Lilith. Ce ne fut que trois ans après que Sir Walter Raleigh apporta à John la nouvelle de la mort d'Edward Kelly : le démon de Worcester s'était rompu le cou en tentant de s'évader du Hradschin où il avait été à nouveau emprisonné. Lorsque Raleigh pénétra sous les arbres centenaires de Mortlake pour annoncer la nouvelle à son vieux maître, il vit qu'il était debout au bord de la rivière Dee.

John blêmit. Il murmura : « C'était un grand médium. » Le soir venu, il nota la phrase dans son journal.

Solitaire entouré, Merlin s'était maintenant retiré dans sa forêt, au bord de la calme rivière venue des montagnes du pays de Galles. Auprès de son épouse et de ses huit enfants, il jouissait enfin d'une relative paix. Mais depuis la mort de Walsingham, il avait beaucoup moins d'alliés à la cour, et c'est en vain qu'il mendia charges et pensions ; les courtisans étaient trop occupés à s'entre-dévorer pour s'occuper de ce vieux sorcier gallois penché toute la journée sur ses horoscopes et sur son athanor. En décembre 1594, il finit par obtenir le poste de recteur au collège de Manchester, mais le privilège ne lui serait confirmé que plus tard.

A Mortlake, John continuait à recevoir des visites. Il dîna avec le Lord Trésorier et Sir Thomas Cecil, qui lui accordèrent des avantages en gibier. Il rencontra la comtesse de Cumberland, Lord Willoughby et la comtesse de Kent. La reine l'invita à Thisellworth avec sa femme et ses huit enfants. Il montra à l'archevêque de Canterbury deux livres qu'il taxait de blasphèmes contre le Christ et le Saint-Esprit : l'un de Christian Franken, imprimé en Pologne, l'autre de Werner Sombius, d'Ingolstadt.

En 1595, son poste de recteur lui fut attribué officiellement et, à sa grande douleur, il lui fallut quitter, avec toute sa famille, son cher Mortlake. A Manchester, il allait trouver une atmosphère provinciale, puritaine, étriquée. Mais il fallait vivre, et les *Dee* étaient à bout de ressources.

Manchester était une ville de riches marchands, dont beaucoup étaient flamands. Le poste de recteur, payé chichement, était normalement réservé à un prêtre, et John fit mauvaise impression. Très vite, les rumeurs commencèrent à courir sur « le sorcier gallois ». John se plaignit à la reine, qui lui conseilla de tenir, en attendant qu'elle lui trouvât un meilleur poste. John se consola en faisant de fréquents voyages à Londres, où il fréquentait ses vieux amis Dyer et Sir Walter Raleigh.

L'une des premières choses qu'il fit en arrivant à Manchester fut de publier un décret selon lequel la ville devait être mesurée et repérée sur une carte précise. Il écrivit aussi une histoire du Collège du Christ, ainsi qu'un petit traité d'astro-

nomie très dense, *De horizonte Aeternitatis*. Il fêta là son cinquantième ouvrage.

Mais l'heure n'était pas aux commémorations. Arraché à sa demeure de Mortlake, John se sentait maintenant un exilé dans son propre pays. Quant à son poste de recteur dans un collège puritain, le vieux magicien y voyait, derrière la façade honorifique, une humiliation, presque une pénitence. Imagine-t-on Merlin au couvent ?

Aussi, John avait juré de retrouver les arbres de Mortlake.

En attendant, pour faire honneur à sa réputation de mage noir, il reprit bientôt les évocations angéliques avec l'aide de deux médiums, Francis Nichols, l'un de ses anciens étudiants en astrologie, et Bartholomew Hickman, un homme fruste mais doué de pouvoirs de voyance. Hélas ! il trouva chez les deux hommes les mêmes défauts que chez Kelly, mais sans ses qualités. Leur imagination débordante, par trop complaisante, faisait pendant à une absence totale de sens critique et d'intuition spirituelle. John dut brûler la plupart des comptes rendus des séances, après avoir congédié ses aides.

Son fils Arthur fut pour John un grand réconfort en ces années d'isolement et de pauvreté croissante : bientôt, il dut vendre une partie de ses livres pour subsister, lui et sa famille. Arthur était un jeune homme pieux et fort cultivé, qui épousa, en 1602, Isabella Preswich, la fille du juge de paix de Manchester.

Vers la fin de la même année, Elisabeth tomba malade, « assez gravement, dit-elle, pour ne pas se relever, mais pas assez pour mourir ». Après un léger mieux, elle prit froid en janvier et s'installa à Richmond, dans un véritable déluge d'imprécations contre cette « sordide vieillesse ». Le mois suivant, sa santé déclina progressivement et la reine eut plusieurs entretiens avec l'archevêque Whitgift, qu'elle appelait son « noir époux ». L'Impératrice de la Mer mourut le 24 mars à l'aube.

Quelques jours auparavant, la reine avait conseillé à John de se méfier de ses ennemis, et, très affaiblie déjà, lui avait dit dans un souffle : « Chers yeux, nous nous reverrons dans une autre île. »

Depuis son retour de Prague, John n'avait plus retrouvé la même intimité avec la reine, vieillie et quelque peu aigrie par ses soucis politiques, mais ces paroles le touchèrent au fond du cœur. Avec Elisabeth disparaissaient ses plus chers espoirs, son plus fidèle appui. Cette très grande reine, qu'il avait connue sous la forme d'une jeune licorne enfermée à Woodstock, lui avait toujours, grâce à sa secrète passion pour l'hermétisme, évité le pire. Il l'avait aimée autant que sa propre femme, mais d'un amour spirituel, presque androgyne ; elle avait été sa compagne invisible dans l'impossible conquête de Thulé, du pôle Nord envisagé non comme un endroit géographique, mais comme un lieu mystique, le lieu où se résolvaient tous les contraires.

Dieu seul savait ce qui allait advenir de lui, maintenant que sa protectrice avait disparu ! Un courant de réaction contre la magie et l'occultisme se dessinait depuis quelques années, sous la direction de Matthew Hopkins, surnommé *the Witchfinder General*, « le général des chasseurs de sorcières ». On assurait, de plus, que le nouveau roi, Jacques VI d'Ecosse, partageait entièrement les vues du sinistre inquisiteur. Dans sa jeunesse, on avait découvert plusieurs tentatives d'envoûtement dirigées contre sa personne ; une sorcière du nom d'Agnes Simpson avait tenté de le tuer de cette manière, et on avait même accusé John Dee d'être impliqué dans l'affaire. La planète Saturne bouclait sa boucle : le noble vieillard de Mortlake subissait les mêmes épreuves, maintenant que la reine était morte, que celles vécues par le jeune élève de Cambridge avant que la reine fût reine. Une différence, pourtant : il ne lui restait plus que quelques années à vivre.

Le roi Jacques VI rendit bientôt public ses *Trois Livres de démonologie*, où il fustigeait « ces détestables esclaves de Satan, les sorciers et enchanteurs ». Le nom de Merlin, « fils du Diable et d'une nonne », n'y était pas oublié. En mars 1604, il fit voter par le Parlement une loi qui punissait de mort toute personne ayant conjuré ou invoqué un esprit malin. Rien, dans l'Acte, ne menaçait directement John Dee, mais il préféra devancer tout risque en présentant trois mois après, au palais

de Greenwich, une pétition où il demandait au roi de le laver publiquement de tout soupçon ; puis il réitéra sa demande devant le Parlement, lui demandant de voter « un Acte général contre l'accusation de sorcellerie, avec un ordre pénal spécial pour le cas de John Dee ».

Au terme d'une vie longue et honorable, l'astrologue de la reine Elisabeth en était donc réduit à demander des garanties pour sa sécurité à ce jeune roi écossais qui n'avait aucune idée de la grandeur de l'Invisible ! Et l'on peut imaginer que dans sa grande solitude, John en vint parfois à regretter de n'être pas mort en même temps que la souveraine qui avait fait de lui le plus grand magicien de son siècle ; quel atroce destin pour lui que de se retrouver soudain privé de sa reine, dans un monde médiocre, étranger à son génie !... Depuis son douloureux exil de Mortlake, il avait l'impression de se survivre par devoir familial. Où étaient Elisabeth, les anges jadis évoqués, les fabuleuses conquêtes des vaisseaux anglais ? Que devenait la quête de la Pierre philosophale ? Un prestigieux théâtre s'était évanoui, et John Dee restait seul, dans le noir, sur la scène déserte...

La réaction du roi confirma cette cruelle impression : ce fut le silence. Mépris, ou indifférence ? Dans les deux cas, c'était pour John une nouvelle tragédie. Il lui faudrait s'accoutumer à cette évidence : aux yeux du pouvoir, il était devenu inexistant. Il lui restait à devenir invisible.

Saturne poursuivait sa marche implacable. A la fin de l'année 1604, Jane, la dévouée compagne, la mère de ses huit enfants, fut emportée par une épidémie de peste. John restait seul avec Katherine et Arthur, les autres enfants étant éparpillés en Europe.

John ne pouvait mourir qu'à Mortlake. Après la mort de Jane, il y revint avec son fils et sa fille. Dénué maintenant de toute rente, il lui fallut vendre petit à petit sa bibliothèque. Sentant sa santé décliner, il se tourna entièrement vers les choses spirituelles et rappela dans son domaine, tombé dans un demi-abandon, le médium Bartholomew Hickman. Brisé par la

douleur et l'accumulation des épreuves, il se sentait de plus en plus proche des anges. Un soir d'automne, Raphaël lui apparut lors d'une séance d'évocation et lui dit : « Tu feras bientôt un long voyage chez des amis, au-delà des mers. » Bartholomew interpréta cette prédiction d'une manière concrète. John se contenta de sourire.

Un autre jour, il était assis à l'auberge des Trois Clefs, à Westminster, lorsqu'il eut une vision spontanée de l'ange Gabriel, qui lui dit : « Tu trouveras la paix auprès de l'Empereur des empereurs. »

Depuis quelque temps, John s'était mis à relire la vie de Merlin. Au seuil de sa propre mort, il lui plaisait de confronter ses souvenirs avec l'épopée de l'être dont, à présent, il se sentait le plus proche, renouant ainsi avec sa jeunesse. Ne trouvait-on pas dans la *Vita Merlini*, de Robert de Boron, une allusion à l'ancêtre des Dee, Rhydderch Haël, ou Roderick le Grand, dont, selon le prophète Myrddhin, ou Merlin, on attendait le retour et dont le règne, apportant le bonheur aux Celtes, durerait trois cent trois ans et trois mois ? Celui-ci, disait le barde Emriys Weldig, n'était pas vraiment mort, mais était parti par mer avec ses neuf *cylveirdd*, vers la *Maison de verre*, après avoir repêché au fond de la mer l'épée magique de Myrddhin. Dans un poème en ancien gallois que John conservait précieusement depuis sa prime jeunesse et intitulé *Gwasgargerdd Myrddhin yn y ved* (« Les chants diffus de Merlin dans sa tombe »), le barde contait qu'au moment de la mort de Merlin les treize cierges qu'il avait déposés en monument à la gloire d'Arthur au sommet de la Tour noire s'éteignirent, et que, lorsque les habitants regardèrent la terre alentour, ils la virent couverte de diables.

John voulait mourir, comme son ancêtre spirituel Merlin, *entombé* dans la lumière noire, nuit lumineuse de l'inconnaisance qui est pourtant connaissance. Des années auparavant, il avait rêvé que la lumière noire envahissait tout l'univers et en avait été épouvanté. Mais Kelly lui avait appris que tous les êtres ont une double face, une face de lumière et une face noire : cette face noire, perçue seulement par le mystique,

n'était pas la ténèbre infernale, mais le secret de la nature humaine qui a son origine dans les ténèbres, *aux abords du Pôle*.

Un jour, maître Guillaume Postel, l'ami des soufis, lui avait dit cette parole sublime : « La lumière noire, c'est la chevelure de Dieu. » C'est là, aux abords du Pôle, que se trouvait l'Eau de vie. Pour découvrir sa source, il fallait d'abord pénétrer la signification de la double face des choses : c'était la dernière veille de la nuit.

Mais au-delà de la lumière noire, des abords du Pôle, se trouvait le Pôle lui-même, domaine de la *lumière verte*, de l'ultime couleur qui persiste ; là était le Cœur du Royaume, le Trône de l'Empereur des empereurs, le seuil de l'au-delà. Là, résidait l'Ange Vert.

Le 22 décembre de l'année 1608, juste avant l'aube, sous une conjonction de Mercure et de Saturne dans le signe du Cancer, John eut la soudaine vision d'une *Ile Verte* située dans le nord, séparée de notre monde par une haute montagne de glace, *et sise entre le Ciel et la Terre*.

Peu après, on trouva son corps, dans sa longue robe noire, gisant au bord de la rivière.

John Dee, descendant de Roderick le Grand, premier prince de Galles, avait trouvé son île.

ANNEXES

L'ESPRIT, LES OPTIONS ET LES SOURCES DU ROMAN DE JOHN DEE

NOTES ET COMMENTAIRES

La structure de ce roman pourrait être comparée à un jeu d'échecs, en référence à une légende occultiste où un Rose-Croix joue aux échecs avec un partenaire invisible, les pièces du jeu adverse se déplaçant seules sur l'échiquier (nous avons également pensé au film *le Septième Sceau*, d'Ingmar Bergmann, où le chevalier joue aux échecs avec la mort). On sait que le jeu d'échecs est un jeu initiatique remontant à la plus haute Antiquité : on le trouve aussi bien chez les Arabes que chez les Chinois et même les Egyptiens. Etant donné le symbolisme de ce jeu, on peut dire que toute vie consciente, dirigée vers une spiritualité, est un déplacement sur un jeu d'échecs. Nous avons d'ailleurs utilisé cette clef initiatique avec le personnage de Stefano Karolyi, pivot invisible (et donc *voilé*) du roman. L'ouvrage est donc construit comme un jeu d'échecs, parallèlement à la vie consciente de John Dee. Le point central de son existence est assurément la découverte des « tablettes énochiennes », par l'entremise d'un miroir magique donné au magicien par l'ange Uriel. Il ne s'agit pas là d'occultisme facile : d'une part, John Dee était un catholique fervent (à la Renaissance, on savait encore qu'un homme sans religion ne saurait prétendre à la catégorie d'« humanité ») ; d'autre part, il avait une profonde connaissance de sciences traditionnelles comme la kabbale et l'astrologie. La découverte du miroir est la cristallisation du destin de magicien de John Dee : elle coïncide avec la rupture avec l'Université et la scolastique.

Cette rupture n'aurait pu avoir lieu au Moyen Age : elle caractérise l'univers de la Renaissance et le début de l'ère moderne, elle préfigure la séparation entre physique et métaphysique, entre savoir et connaissance ; elle inaugure une époque où l'Université deviendra « une conspiration contre l'universel ». Dès lors, John Dee est un « élu », et il quitte sa vie de « savant » pour l'aventure qui l'a rendu célèbre sous le nom fallacieux de magicien noir et nécromant. Certes, selon le juste mot de Schopenhauer, « toute biographie est une pathographie », et nous n'avons pas cherché à cacher, au contraire, toutes les errances de cette vie tendue vers la quête de Dieu (à aucun moment de cette vie, John Dee n'a cessé d'observer strictement les rites de la foi catholique). S'il y a une face d'ombre dans le personnage du magister de Mortlake, il faut en accuser son époque bien plus que lui-même, et c'est ce que nous avons tenté de montrer : sous prétexte de « recherche » et d'« humanisme », la Renaissance inaugure bien l'éclatement de l'homme en tant qu'entité métaphysique et sa rupture croissante avec l'unité du Moyen Age. C'est ainsi que l'alchimiste, l'astrologue, le magicien ou tout adepte des sciences secrètes se trouve jeté dans le monde, confronté aux rois, aux princes et aux prélats, et non plus à sa place véritable, *en dehors* des castes sociales qui commencent d'ailleurs à s'effriter : n'est-ce pas l'époque de l'apparition du protestantisme, hérésie qui prépare la domination de la caste des marchands et tout le cortège de malheurs qui s'ensuivra ?

A tout cet arrière-plan métaphysique, nous avons fait des allusions constantes afin que ce roman soit autre chose qu'une histoire de plus à raconter : la trajectoire terrestre de John Dee devient ainsi le témoignage de la

pérennité de l'*Axe du Monde* dans un univers déjà largement engagé dans les illusions, divisions et effondrements de la fin d'un cycle. Ce n'est pas par hasard que John Dee est devenu maudit depuis qu'en Occident l'« Histoire » et autres « sciences humaines » tiennent lieu de pensée, car la volonté d'éternité et d'universalité du personnage ne pouvait qu'entrer en conflit avec une pensée infra-humaine qui, depuis, a pris la première place sur la scène. Il serait sans cela incompréhensible que l'homme qui, sa vie durant, fut le conseiller secret de la reine d'Angleterre et, avec elle, le fondateur de la marine anglaise moderne, continuât à être ignoré même de ses compatriotes ; et, pourtant, nous ne parlons pas ici de métaphysique.

De même, l'Histoire officielle a fait d'Edward Kelly un médium véreux, alors qu'il était un authentique alchimiste, malgré ses défauts personnels qui l'apparentent un peu à Paracelse. Et faut-il voir un hasard dans le fait que le mage moderne Aleister Crowley prétendait être la réincarnation de Kelly, alors qu'il avait pris en charge la *Golden Dawn*, société secrète dont les rituels étaient basés sur le langage énochien, celui-là même que John Dee révéla à l'Occident ?

Le réseau des hermétistes à la Renaissance était d'une trop grande complexité pour que nous puissions suivre John Dee dans ses moindres déplacements, d'ailleurs loin d'être tous connus. Notre propos ne fut aucunement de faire un roman d'espionnage ou de journalisme ; il s'agit bien plutôt d'illustrer la fonction métaphysique d'un « personnage historique », désigné habituellement comme « l'astrologue de la grande Elisabeth ». Nous avons donc pris certaines libertés avec les faits, n'hésitant pas à en inventer lorsque cela nous a paru nécessaire : c'est ainsi, par exemple, que John Dee n'est sans doute jamais allé dans les Balkans et qu'il n'a probablement jamais rencontré l'astromome Tycho Brahé.

Néanmoins, nous avons serré la réalité de plus près que ne le fit l'écrivain autrichien Gustav Meyrink dans son

admirable roman fantastique, *l'Ange à la Fenêtre d'Occident*. Bien qu'il ait une dimension historique, notre roman se veut donc « méta-physique », ses personnages étant comme des marionnettes de l'Invisible. Ce point de vue nous a conduit à prendre quelques libertés avec la « vérité » historique. Comme il n'y a de métaphysique qu'orientale, nous avons été amené, par exemple, à illustrer par le voyage dans les Balkans les contacts que John Dee a pu avoir avec l'Orient, alors qu'à notre connaissance le magicien ne soit jamais allé dans ces régions : mais ses voyages étant incessants et fort nombreux, ce n'est pas impossible, et cela nous a permis d'exposer des doctrines moyen-orientales à travers des dialogues et des faits.

Il nous faut aussi insister sur l'importance donnée à Guillaume Postel comme porte-parole de cette tradition, alors que, dans la réalité, ses contacts avec John Dee furent épisodiques. Mais puisqu'un roman est « un miroir promené le long d'un chemin », nous allons suivre ce chemin encore une fois, en signalant les écarts par rapport à l'Histoire, la part de l'affabulation, et en précisant, du même coup, nos sources.

LES FONDEMENTS
DE NOTRE ROMAN

Nous citerons tout d'abord, avant de passer à l'analyse de détail, les ouvrages généraux sur John Dee et son époque. Les textes en français sur John Dee sont peu nombreux. A part les études éparses de Jacques Bergier (*les Livres maudits*, « J'ai lu », 1971), de Jacques Sadoul (*le Trésor des alchimistes*, « J'ai lu », 1972), dont la source commune est dans *l'Alchimie et les alchimistes*, de Louis Figuier (Paris, 1856), nous possédons aussi l'étude récente de Jacques Finné dans *les Maudits* (Marabout, 1974). Plus complète, cette dernière est pratiquement un résumé traduit du livre de Richard Deacon, *John Dee* (Frederick Muller, 1968). A ce jour, il n'existe donc pas de livre entier en français qui soit consacré à John Dee, mais seulement des études éparses et compilatoires inspirées de biographies en anglais. Celles-ci, sont, essentiellement :

- Richard Deacon : *John Dee* (Frederick Muller, 1968),
- Catherine Fell Smith : *John Dee* (Constable, 1909),
- Peter J. French : *John Dee, the World of an elizabethan Magus* (Routledge and Kagan, 1970).

L'étude de Deacon reprend la biographie très concrète de Catherine F. Smith, en y ajoutant des considérations plutôt farfelues sur l'espion John Dee, James Bond de son temps ! Quant à l'ouvrage très utile de Catherine Smith, il est basé sur la première étude sérieuse sur John Dee, que nous avons mise à profit à plusieurs reprises et dont voici le titre : Carl Kiesewetter : *John Dee, ein Spiritist des 16. Jahrhunderts* (Leipzig, 1893).

L'excellent livre de Kiesewetter contient plusieurs relations de séances d'invocation de l'Ange puisées dans l'ouvrage édité par Meric Causabon en 1659 : *A true and faithful Relation of what happened between Dr John Dee and some Spirits*, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale.

L'ouvrage de Peter French susmentionné est une thèse universitaire, panorama culturel de l'époque de John Dee, et, par là, il se rapproche du livre de Frances A. Yates : *Theatre of the World* (Routledge and Kagan, 1969). Tous deux nous ont été précieux pour l'étude des cercles néo-platoniciens de la Renaissance, en particulier ceux de Giordano Bruno et de sir Philip Sidney, élèves du maître de Mortlake.

Enfin, signalons comme bon résumé de notre point de vue personnel sur l'aventure de John Dee (tout roman, encore une fois, étant fondé sur des choix), l'étude que nous lui avons consacrée dans notre ouvrage *Lumières de l'alchimie* (Mame, 1973), dans les chapitres « John Dee et Edward Kelly » et « la Monade hiéroglyphique ».

LA VERITABLE FIGURE
DE JOHN DEE :
OPTIONS ET SOURCES

Il importait de restaurer le vrai personnage de John Dee, malgré l'image officielle, universitaire ou historico-bourgeoise, qui en fait un maudit, un déclassé, un mage noir, jugement partial issu de l'idéologie protestante et mercantile de son temps. Ce n'est pas le lieu, ici, de faire un procès d'intention dont notre roman est la démonstration vivante : nous rappellerons seulement que John Dee est un maître secret, par là même incompris de son époque, en guerre contre les idéologies officielles qui sont autant de mensonges et de déviations par rapport à une Vérité nécessairement ésotérique (dans son cas, la gnose et l'alchimie). Cette situation n'a pas changé, au contraire, et les préjugés contre les hommes de plus en plus rares qui incarnent la pérennité de la Tradition universelle n'ont fait que se renforcer depuis la Renaissance. C'est ainsi que John Dee a pu être tantôt traité de « maudit », tantôt passé sous silence ou considéré comme un de ces rêveurs impénitents à chapeau pointu, qui sévissent dans des sciences aussi secrètes qu'illusoires. Pour nous, il était exclu de faire revivre le maître de Mortlake sans montrer que ce point de vue est lui-même une illusion entretenue par la « troisième caste », celle des marchands, dominante dans les idéologies modernes et visant, par cette condamnation des « brahmanes », à légitimer son autoaveuglement. Extirper John Dee des coulisses de l'Histoire, c'était aussi montrer que l'Histoire est une idéologie tendancieuse, qui ne saurait avoir de prétention à l'universalité, seul critère de la Vérité. Or, John Dee était catholique, donc universel.

Il nous reste maintenant à préciser quelques points de détail quant à l'itinéraire extérieur que nous avons fait suivre à notre héros spirituel, pour mieux illustrer la grandeur de son combat.

● Jusqu'au chapitre intitulé « L'Oiseau noir dans le soleil levant », nous avons scrupuleusement respecté la vérité des faits, si l'on excepte le rêve fait par John Dee au chapitre « Prospero », qui est une affabulation. Au chapitre « La Monade hiéroglyphique », les rapports avec la société secrète vénitienne de la *Voarchadamia* (à ce sujet, voir notre ouvrage *Lumières de l'alchimie*) nous ont permis d'exposer la doctrine de l'alchimie à la Renaissance ; on ignore si le maître de Mortlake est allé à Venise, mais il est certain qu'il fit de nombreux voyages en Italie, point de rayonnement du néo-platonisme dont il fut un des grands propagateurs (voir F. Yates et Peter French, *op. cit.*).

● Au chapitre intitulé « L'orgue de cristal », nous faisons rencontrer à John Dee le maître Wentzel Jamnitzer, de Nuremberg, mentionné plusieurs fois dans son journal (voir *Private Diary of Dr John Dee*, de J. Halliwell, Londres, 1842). Nous avons accordé une importance particulière à ces solides polyédriques d'origine pythagoricienne, qui cristallisèrent, si l'on ose dire, le rêve de la Renaissance. A ce sujet, voir les ouvrages suivants :

— J. Faulhaber : *Mathematici tractatus* (Francfort, 1610).

— H. Lencker : *Perspectiva* (Nuremberg, 1570),

— Nicéron : *Thaumaturgus opticus* (Paris, 1646),

— Fra Luca Pacioli : *Divina Proportione* (Venise, 1529).

● Dans son excellent travail, où il fait un recensement de la bibliothèque de John Dee (une des plus belles de son temps), Peter French nous apprend d'ailleurs que le magicien possédait les ouvrages de Lencker et de Pacioli. Pour les sources essentielles de l'astrologue d'Elisabeth, il nous a donc suffi de consulter, lorsque cela fut possible, les livres qu'il consultait lui-même et qui sont indiqués dans le corps du roman.

La rencontre avec Tycho Brahé est tout aussi improvisée. Elle eût été possible historiquement, mais les grands esprits se rencontrent dans l'Invisible, et il existe, pour le moins, une corres-

pondance suivie entre les deux savants (cf. Halliwell, *op. cit.*).

● Enfin, il reste « Le voyage d'hiver », qui correspond à la maturité du magister Dee et à son « voyage au bout de la nuit » avec Edward Kelly, le maître des miroirs obscurs. Là, nous avons pris quelque liberté avec l'itinéraire réel que suivirent les deux magiciens lors de leur voyage vers Prague, en les faisant passer par Venise et l'Herzégovine (aujourd'hui Yougoslavie), et en insistant sur leur furtif contact avec les pays islamiques. Il ne s'agit point là de sacrifier à la mode et encore moins à l'exotisme, mais, comme nous l'avons déjà dit, de traduire, en images, par une aventure extérieure, une aventure intérieure qui ne saurait être métaphysique sans recours à l'Orient. Le très catholique John Dee n'aurait pu tomber dans les errances d'une médiumnité douteuse incarnée par Kelly s'il avait réellement bénéficié des conseils d'un Guillaume Postel et d'un Abd al-Mâlik, tels que nous les avons mis en scène dans notre ouvrage.

En portant ce regard lucide sur le maître de Mortlake, déchiré entre l'Orient et l'Occident — entre la lumière et les ténèbres —, nous en faisons le témoin exemplaire d'une *lumière noire* qui est le privilège de notre Terre du couchant. C'est dans le lieu géographique des Balkans que ce déchirement culmine, dans cette terre hyperboréenne des Daces où sévissaient, au temps de John Dee, des personnages tels que le roi de Pologne, Etienne Bathory, et la comtesse Ersebeth, du même nom, plus connue sous le nom de « Comtesse sanglante ». Même si John Dee n'a pas connu ces personnages, la rencontre imaginaire avec eux nous apprend plus sur lui que le recensement de sa bibliothèque. Après ce voyage de l'alchimiste, qui est à la biographie officielle ce qu'est la géographie sacrée à la cartographie, nous sommes volontiers retombé dans le canevas de l'Histoire, conscient que le moment le plus *vrai* de notre roman était le seul qui n'ait pas eu lieu historiquement.

De même, on pourrait nous reprocher d'avoir fait *disparaître* John Dee au bord de la rivière plutôt que de l'avoir

fait *mourir* dans de beaux draps, entouré par ses enfants et ses petits-enfants, au nombre de quarante-huit ou quarante-neuf. A ce propos, nous ne pouvons que répéter que, malgré les apparences, la terre est plate et nullement ronde, et que l'Univers est une boule parfaite et non un trou noir. A ce sujet, nous recommandons la lecture de l'article suivant : *A brief Abstract of the Symbolic Representation of the Universe derived by Dr John Dee through the scrying of sir Edward Kelly*, dans la revue *The Equinox*, vol. I, n° 7, Londres. Cet article est d'Aleister Crowley, le mage du xx^e siècle qui continua les travaux de John Dee sur le système énochien.

Les lecteurs ne manqueront pas de remarquer que le personnage central de notre roman, selon la même logique de l'Invisible, n'apparaît jamais : il n'est présent que par intermédiaires, notamment Guillaume Postel, le grand orientaliste, et Abd al-Mâlik, la marionnette d'un soir d'été. Le nom de ce personnage est Stefano Karolyi, un de ces êtres mystérieux de la Renaissance qui faisait sur la scène des apparitions d'autant plus fugitives qu'il avait conscience de la prééminence des coulisses.

Sur John Dee en tant qu'érudit, il existe un ouvrage précieux : *The Compendious Rehearsal of John Dee his Dutiful Declaration and Proofs of the Course and Race of his Studious Life, for the Space of Halfe an Hundred Years, now (by God's Favour and help) Fully Spent...* (British Museum).

Il nous reste à dire un mot du rôle important de l'astrologie dans cet ouvrage. Pour la première fois et grâce à l'obligeance de Mr Lambert Binder, de Vienne, nous livrons au public les thèmes astraux des protagonistes principaux de l'épopée (le mot n'est pas trop fort) du magister Dee. Il s'agit d'analyser, à la lumière de ces documents, les caractères des personnages bien plus profondément que ne peuvent le faire les historiens, réduits à la compilation. Si, du même coup, nous avons pu montrer la fonction initiatique de la *véritable* astrologie, nous aurons rempli notre rôle.

COMMENTAIRES

DES THEMES ASTROLOGIQUES

Ce n'est pas par souci d'originalité que nous ajoutons cette annexe astrologique à notre roman : c'est bien la moindre des choses que d'utiliser l'antique science des astres à propos d'un des plus grands astrologues de la Renaissance.

Du reste, ces portraits véridiques des quatre plus importants personnages ne sont pas un ajout pour spécialistes : ils ont été mis en œuvre dans le corps même du roman et constituent sa charpente invisible. Au-delà des options nécessairement arbitraires des historiens, l'astrologie nous a donné les clefs les plus profondes des caractères et de l'action de John Dee, d'Edward Kelly, d'Elisabeth d'Angleterre et de l'empereur Rodolphe. Aucun de ces personnages ne l'aurait nié, et tout astrologue sait qu'un homme spirituel, doté du sens du secret, ne livre pas ses données de naissance à n'importe qui, et les falsifie lorsque c'est nécessaire. Car le thème astral, ou carte du ciel, est bien le reflet de l'incarnation d'un instant du ciel dans le microcosme humain : basé sur le principe occulte de l'analogie, il donne la vérité profonde du personnage, vérité qu'il peut d'ailleurs ignorer lui-même.

Pour les principes de base de l'astrologie et le graphisme des différentes planètes, nous renvoyons aux nombreux ouvrages de vulgarisation (ceux d'André Barbault, par exemple). Mais nous tenons à rappeler ici qu'à notre connaissance le seul livre, avant le nôtre, qui ait mis à profit la science des astres comme clef de voûte d'un roman est celui de Jacqueline Aimé et Jacques Berger : *Malgré Jupiter* (Paris, Laffont, 1964).

Bien que l'analyse astrologique des quatre principaux personnages ait déjà été faite dans le corps du roman, nous la rappellerons brièvement avec la présentation graphique de chaque thème, afin que tous les lecteurs puissent comprendre ces schémas abstraits qui sont, à notre roman, ce que la partition est à la musique.

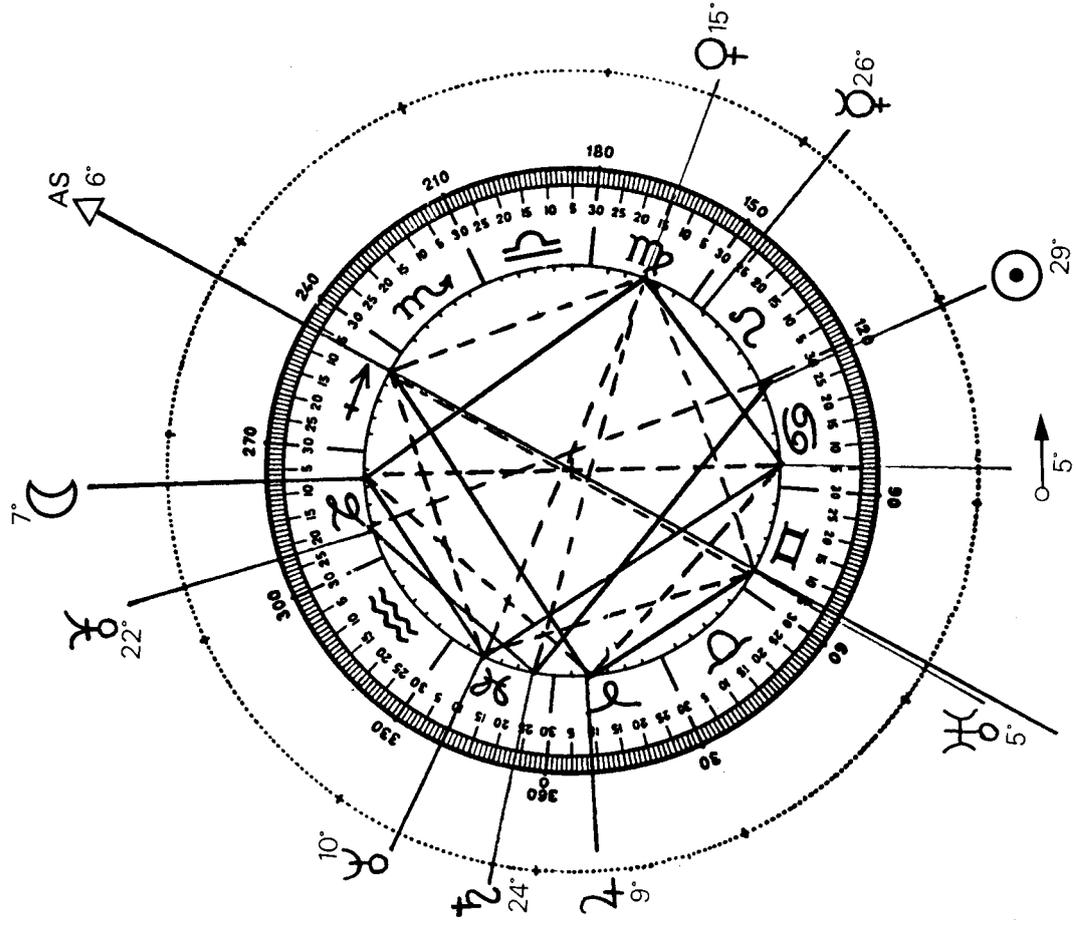
Tous ces thèmes sont exceptionnels, portant en eux le génie (influence marquante de Neptune, non encore découvert à l'époque de nos personnages, ce qui n'a d'importance qu'en astronomie et non en astrologie). Dans le corps du roman lui-même, nous avons aussi montré que la rencontre entre ces quatre personnages était inscrite dans les astres de manière patente. Il nous reste à rendre hommage à Titus Burckhardt, dont nous avons utilisé les *Fondements de l'astrologie musulmane* dans notre chapitre intitulé « Le Ciel des Tours zodiacales ». Sur les bases spirituelles de l'astrologie et de l'alchimie, on consultera également avec profit l'ouvrage du même maître, *Alchimie* (Bâle, éd. Toth, 1974).

**JOHN
DEE**

*né le 13 juillet 1527
à Londres
à 16 h 11*

Le Soleil est en Cancer, l'Ascendant en Sagittaire. Les planètes sont bien réparties dans les différents signes, les signes d'air étant en minorité ; l'eau domine, avec Neptune et Saturne en Poissons : c'est le mystique et le grand navigateur. Le trigone de Mars en Cancer soutient cette vocation neptunienne. Jupiter en Bélier est en trigone avec l'Ascendant en Sagittaire : le personnage est à la fois secret (eau) et fougueux (feu). Ses entreprises réussissent. La dominante spirituelle est puissante. Le génie est indéniable. La Lune en Capricorne signe (avec Saturne en Poissons) l'érudit et le sage. La vie amoureuse est moins favorisée, avec l'opposition de Vénus, étriquée en Vierge, à Neptune-Saturne, le carré à Uranus et à l'Ascendant : tensions, ruptures, déceptions, célibat intérieur. L'opposition de la Lune à Mars y ajoute des facteurs d'agressivité avec les femmes. Mercure en Lion donne à John Dee sa dimension princière.

Au total, un homme du secret, un solitaire et un sage marqué par le génie. Saturne en Poissons signe la douloureuse solitude de la fin.



EDWARD

KELLY

né le 1^{er} août 1555

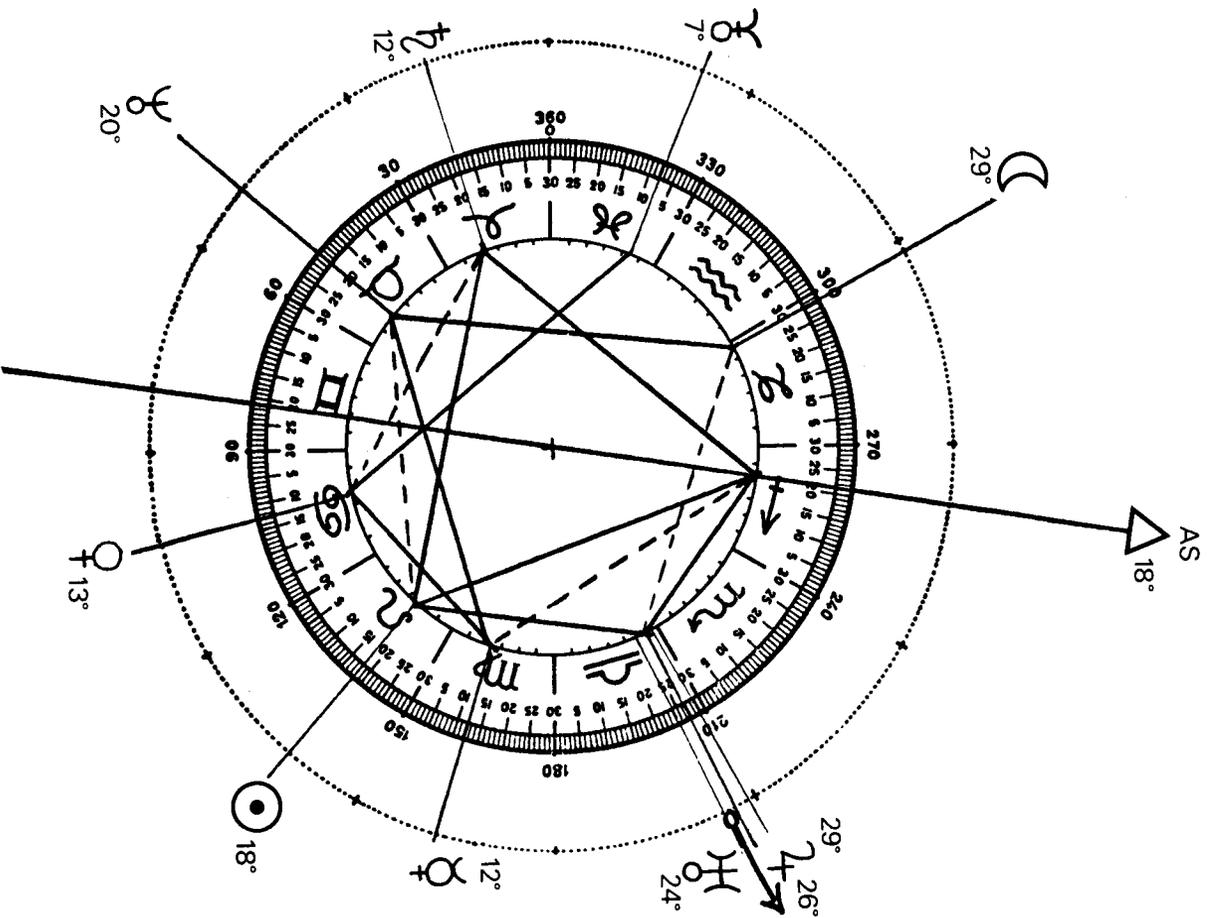
à Worcester

à 16 h

Un thème où, paradoxalement, les tensions sont beaucoup moins fortes. Soleil en Lion, Ascendant en Sagittaire. A cette forte dominante de feu, il faut ajouter le frein (et le fanatisme) de Saturne en Bélier. Kelly est un personnage beaucoup plus extérieur, tout d'une pièce. C'est un homme d'action. C'est lui qui a entraîné John Dee dans son sillage. Apparemment, il est plus équilibré, plus heureux que l'astrologue de Mortlake. Il a le même Ascendant que lui (Sagittaire); son Mercure se superpose à la Vénus de John et son Soleil au Mercure de John (en Lion); de plus, sa Vénus est conjointe au Mars de John. Enfin, son Saturne, au Jupiter de maître Dee. Les affinités sont très grandes, les points communs nombreux: la rencontre était inscrite dans les astres avec une grande force. De plus, Kelly a la Lune dans le même signe (Capricorne) que Dee.

Son thème est dominé par un magnifique trigone Soleil-Saturne-Ascendant en signe de feu: c'est un homme à vocation spirituelle. Enfin, la conjonction Mars-Jupiter-Uranus en Balance lui confère un charme, un « bagout » et une diplomatie rares: c'est le grand imprésario de John Dee, le maître des mises en scène.

Les aspects négatifs (quatre carrés) sont peu nombreux, mais puissants: il en ressort qu'Edward Kelly est excessivement ambitieux, vaniteux, menteur, trompeur, et enclin à la violence. Tout cela le perdra malgré un thème apparemment plus beau, plus exceptionnel que celui de son maître et initiateur.

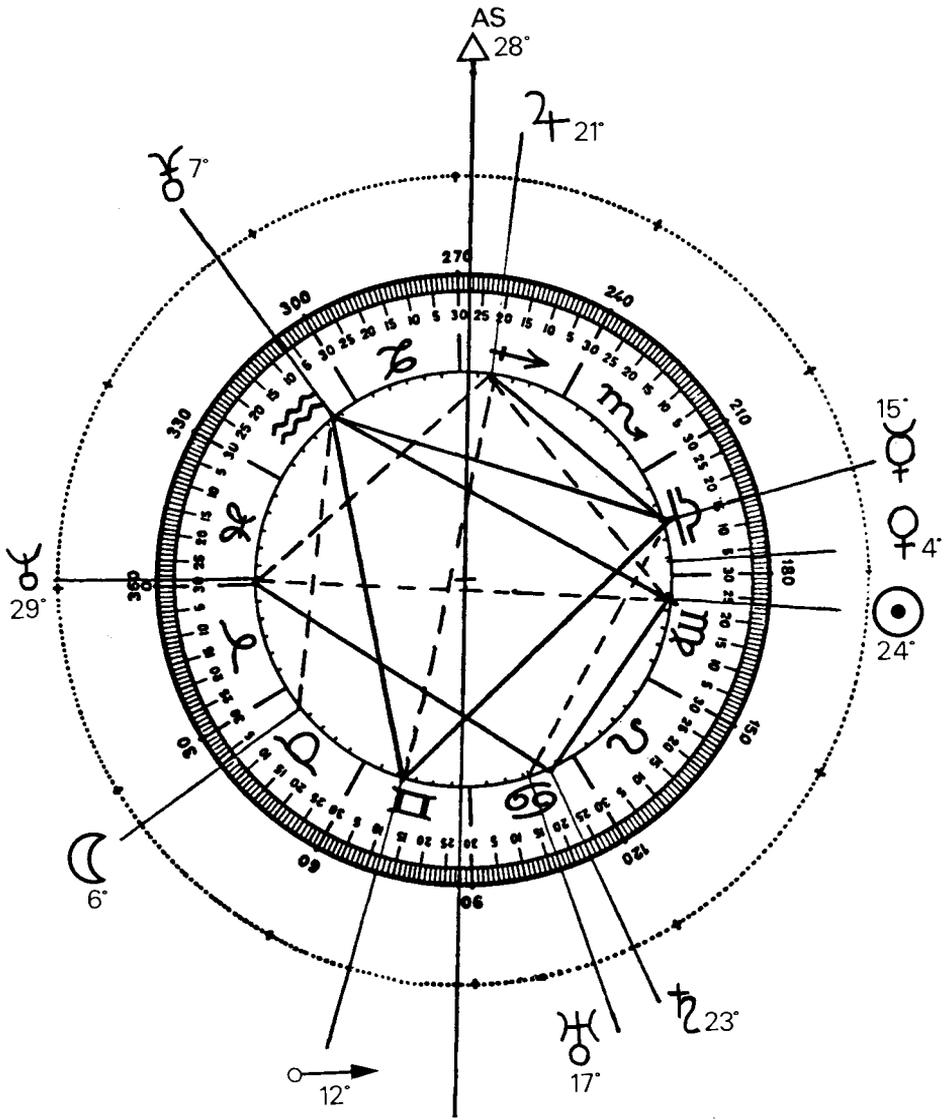


ELISABETH I
D'ANGLETERRE
née le 7 septembre 1533
à 14 h 20

Soleil en Vierge, Ascendant en Sagittaire (même Ascendant que John Dee et Edward Kelly). Dans ce thème, les facteurs de conflit et d'harmonie s'équilibrent. Le Soleil est durement touché par l'opposition à Neptune en Poissons : conflit entre la raison et la mystique, qui se répercutera dans les rapports avec John Dee qui a également Neptune en Poissons (le rêve mystique des océans infinis, la conquête des mers). Jupiter en Sagittaire, à l'Ascendant, confère à la reine la réussite dans des entreprises grandioses, mais l'opposition à Mars caractérise une trop grande ambition et des revers.

Les aspects de Mercure en Balance (carré Uranus, trigone Mars) traduisent l'attitude mentale anticonformiste et tapageuse d'Elisabeth, en même temps que son intuition extraordinaire. Le trigone de Saturne en Cancer à Neptune en Poissons signe à la fois les dons pour les sciences secrètes et la passion des choses maritimes (victoire sur l'« Armada ») : c'est l'aspect astrologique qui symbolise à merveille l'Impératrice de la Mer.

Les magies de Neptune sont le point-cléf de ce thème ; par son opposition au Soleil et son carré à Jupiter, la planète la plus bénéfique est en même temps la plus maléfique : illusions, bluff, déceptions, pessimisme foncier de cette reine qui, malgré sa grandeur, s'effondrait régulièrement.

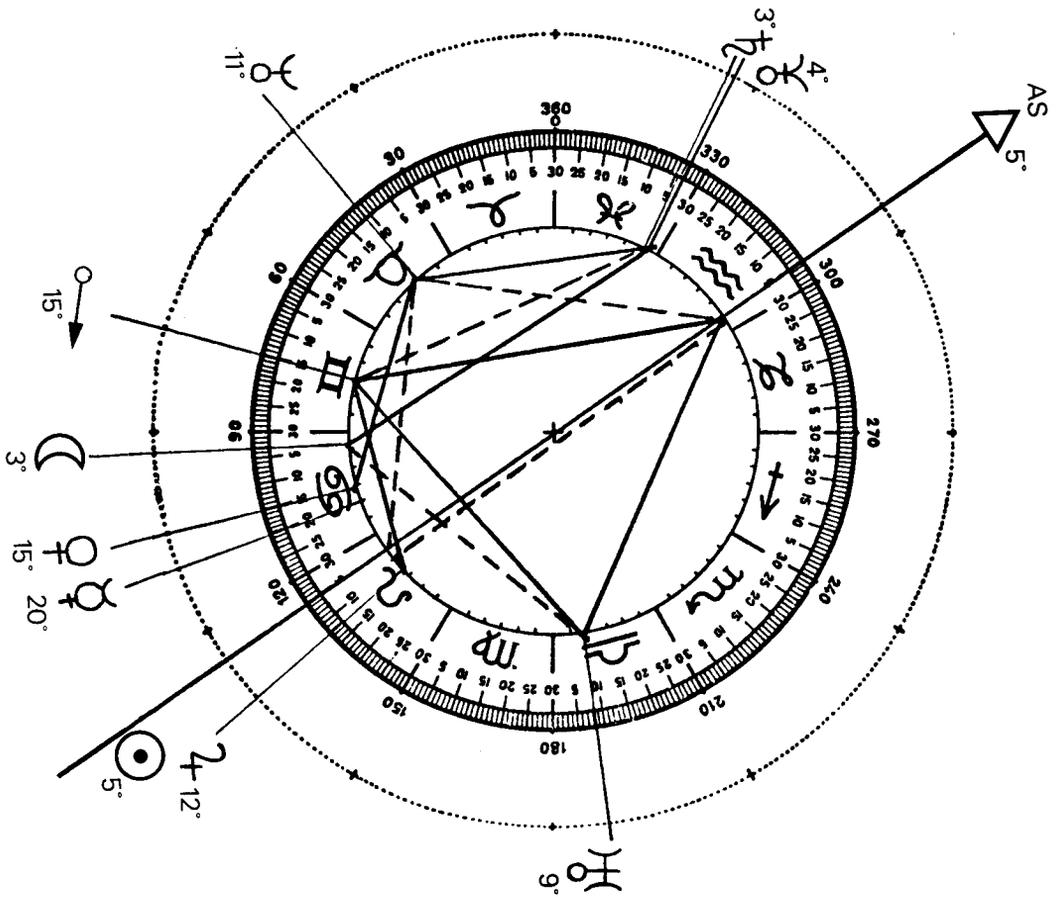


**RODOLPHE II
DE HABSBOURG**
*né le 18 juillet 1552
à 19 h 40*

Thème inquiétant, au graphisme beaucoup plus concentré. Lion, Ascendant, Verseau : conflit irrémédiable entre l'être et l'existence, entre l'adepte des sciences hermétiques et le roi « mondain ». La conjonction Soleil-Jupiter en Lion confère à Rodolphe un goût de l'apparat, tandis que l'Ascendant donne la tendance à la modestie, au don de soi et au mépris de la hiérarchie.

Un beau trigone Uranus-Mars-Ascendant confère à l'empereur un tempérament peu orthodoxe, enclin au bouleversement des règles établies, ainsi qu'un sens profond des correspondances occultes (Uranus, maître de l'Ascendant, en Gémeaux : intelligence « révolutionnaire »).

Les trois planètes en Cancer (Lune-Vénus-Mercure) en font un rêveur, un artiste raffiné et un mélancolique (trigone avec Saturne en Poissons). La nature de Rodolphe est double : il est déchiré entre la scène politique et les fantasmagories de ses cabinets de curiosités. Le carré du Soleil à Neptune (qu'on trouve aussi chez Kelly) accentue le déséquilibre du côté de la folie. Malgré ses planètes en Lion, Rodolphe est avant tout un rêveur mélancolique, exilé sur cette terre (Saturne en Poissons, en maison I). Cette tendance, qui le rapproche de Louis II de Bavière, ne fera que s'accroître avec le temps.



Cet ouvrage
JOHN DÉE
appartient à la collection
LES MAITRES
DU SECRET

Sur une mise en page de Jean Garcia,
il a été imprimé sur les presses des
PETITS FILS
DE LEONARD DANIEL
maîtres imprimeurs
à Loos-Lez-Lille

numéro d'éditeur : 639
numéro d'imprimeur : 8626.

Numérisation réalisée par phenix 1717

Le 19 Avril 2013